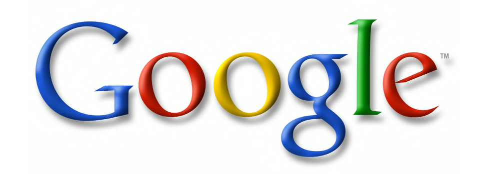
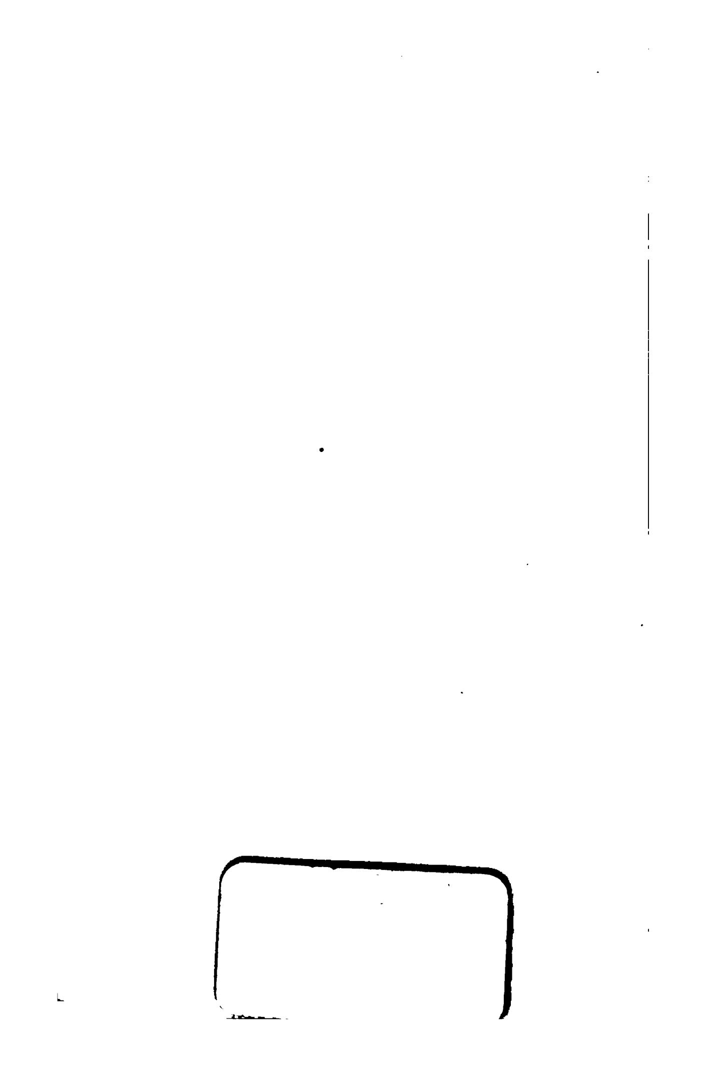

Google





RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXVI.



RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXVI.

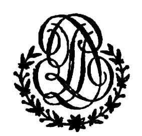
A PARIS,

Chez
- LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
- GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
- LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
- VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

Printed in France.

CHEFS-D'ŒUVRE
DRAMATIQUES
DE
COLLIN D'HARLEVILLE.

TOME I.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.
1822.

NOTICE

SUR

COLLIN D'HARLEVILLE.

Jean-François Collin d'Harleville naquit à Maintenon, près Chartres, le 30 mai 1755. Son père, dont il étoit le huitième fils, l'envoya à Paris, où il acheva ses études. Il entra ensuite chez le procureur; mais la chicane ne convenant point à la douceur et à la franchise de son caractère, il y cultiva la poésie bien plus que la procédure, qu'il ne tarda pas à abandonner tout-à-fait.

La perte encore récente de cet estimable et fécond auteur sera très long-temps sensible aux amateurs du théâtre. Indépendamment des pièces qu'il a fait jouer sur la scène française, il en a composé plusieurs autres bien dignes d'y figurer, mais qui, n'ayant été représentées que sur le théâtre Louvois, ne seront pas, par cette raison, détaillées dans la présente notice.

Le premier ouvrage de Collin fut *l'Inconstant*,

comédie en cinq actes, en vers, représentée pour la première fois le 13 juin 1786. Cette pièce a depuis été réduite en trois actes par son auteur. C'est ainsi qu'on la donne aujourd'hui, et qu'il l'a fait imprimer dans la collection de ses ouvrages, peu de temps avant sa mort.

Deux années après *l'Inconstant*, parut *l'Optimiste*, comédie en cinq actes, en vers, jouée pour la première fois le 22 février 1788. Cette pièce eut un très grand succès, et le public la voit toujours avec plaisir.

L'année suivante, le 20 février 1789, Collin donna *les Châteaux en Espagne*, comédie en cinq actes, en vers. Les trois premiers actes furent très applaudis; les deux autres n'ayant pas été accueillis favorablement, l'auteur les refit en entier. Sa pièce reparut le 10 mai suivant, et obtint le plus grand succès.

M. de Crac dans son petit castel, comédie en un acte, en vers, donnée pour la première fois le 14 mars 1791, fut bien accueillie, et est restée au théâtre.

Le vieux Célibataire, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 24 février 1792, ob-

tint le plus brillant succès. Cette pièce est généralement regardée comme le meilleur ouvrage de son auteur.

Rose et Picard, ou *la Suite de l'Optimiste*, petite comédie en un acte, est une pièce de circonstance qui fut jouée pour la première fois le 16 juin 1794. Elle obtint un succès d'estime.

L'année 1796 vit paroître deux comédies en cinq actes, en vers, de Collin, les dernières qu'il ait fait jouer au théâtre Français ; l'une, *les Artistes*, donnée pour la première fois le 9 novembre, ne réussit point. Réduite à quatre actes, elle fut mieux accueillie le 15 du même mois. L'autre, intitulée *Être et Paroître*, tomba à la première représentation, qui eut lieu le 22 du même mois. L'auteur la retira le lendemain.

Les Mœurs du jour, ou *l'École des jeunes Femmes*, comédie en cinq actes, en vers, mise au théâtre le 26 juillet 1800, fut jouée seize fois avec un grand succès.

Le Veuf Amoureux, ou *la Véritable Amie*, comédie en trois actes, en vers, donnée le 30 mai 1803, fut mal accueillie, et n'a point reparu.

Collin fut nommé membre de l'Institut lors de la formation de cette société. Cet estimable auteur n'a jamais joui d'une bonne santé. Il finit sa douloureuse carrière à Paris le 24 février 1806, des suites d'une maladie de poitrine.

L'INCONSTANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

Représentée, pour la première fois, le 13 juin 1786.

« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc;
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc. »

BOILEAU, Sat. VIII.

PERSONNAGES.

FLORIMOND, l'inconstant.
ÉLIANTE, jeune veuve anglaise.
M. DOLBAN, oncle de Florimond.
LISETTE, suivante d'Éliante.
CRISPIN, valet-de-chambre de Florimond.
M. PADRIGE, l'hôte.

La scène est à Paris, dans le salon d'un hôtel garni, appelé l'*Hôtel de Brest.*

L'INCONSTANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FLORIMOND, *en uniforme;* CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amène?

FLORIMOND.

D'honneur, jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin ! je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez? Quoi ! monsieur, par un nouveau caprice.

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance :
Un mois dans un état ! quelle rare constance !
Depuis quand cet ennui ?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir :
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a sur-tout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvois jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Étoient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot à-la-fois fait hausser mille bras ;
Un autre mot les fait retomber tous en bas :
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

je vous plaignois vraiment.
(*touchant l'habit de son maître.*)
Pauvre disgracié! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états! Je m'en vais les compter par mes doigts.
D'abord...

FLORIMOND.

Oh! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour long-temps?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi! Brest...?

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage?

FLORIMOND.

Eh bien! il reste là.

CRISPIN.

Mais Léonor?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille:

Vous la quittez, monsieur, le contrat fait, la veille?

FLORIMOND.

Falloit-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

Là... sérieusement, vous refusez sa main?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah! pouvez-vous lui faire une pareille injure?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, monsieur!

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord,
Mais une aimable enfant: elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite;
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut:
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimois cette humeur enjouée
Qui ne la quittoit pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi parfois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaieté, vois-tu, me lasse et m'étourdit:
Qui rit à tout propos ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'étoit point votre affaire.
Un enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira:
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui? moi! bon Dieu! j'aurois le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre;
Qui fume à chaque instant, et, tous les soirs d'hiver,
Voudroit m'entretenir de ses combats de mer!...
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille?
Des défauts, elle en a; mais elle a mille appas.
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas;
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin, elle n'a point de vieux marin pour père.
Pauvre Justine! Hélas, je lui donnai ma foi:
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi?

FLORIMOND.

Elle est déja peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différents du vôtr
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,

C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable :
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien. Mais au moins dites-moi
Pourquoi vous descendez dans un hôtel?

FLORIMOND.

Pourquoi?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait!

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui.
Je crus bien, l'an passé, que j'en mourrois d'ennui :
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite!
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera :
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade!
Et puis sa politique, et sa double ambassade!
Car tu sais que mon oncle étoit ambassadeur.
J'essuyois des récits... mais d'une pesanteur!
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni :

Je vais, je viens, je rentre et sors, quand bon me semble;
Entière liberté. Le soir, on se rassemble:
L'hôtel forme lui seul une société;
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

CRISPIN.

On vient: de cet hôtel c'est sans doute le maître.

SCÈNE II.

FLORIMOND, CRISPIN, M. PADRIGE.

M. PADRIGE, *avec force révérences.*

Ma visite, monsieur, vous dérange peut-être;
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir:
J'étois absent alors. J'ai cru de mon devoir
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, *lui rendant ses révérences.*

Monsieur!

M. PADRIGE, *à Florimond.*

De mon hôtel êtes-vous satisfait?

FLORIMOND.

Très fort.

M. PADRIGE.

Vous le trouvez honnête?

FLORIMOND.

Tout-à-fait.

M. PADRIGE.

Et votre appartement commode?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très commode.

CRISPIN.

Pourtant ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé.
Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait: avez-vous bonne table?

M. PADRIGE, *à Florimond.*

Sans vanité, monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, *s'inclinant.*

Ah!...

M. PADRIGE.

Des Bretons, sur-tout. C'est Brest qui m'a vu naître;
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connoître
Assez de monde. Aussi l'on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi:
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige a l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur... vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment?...

M. PADRIGE.

Une Angloise.

FLORIMOND.

Une Angloise?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur, très jolie;
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie;
Femme de qualité, qui voyage par goût;
Veuve depuis trois ans: Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette! Cette Angloise a donc une suivante?

M. PADRIGE.

Eh! oui; je l'ai donnée à madame...

CRISPIN.

Et charmante,
Sans doute?

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend:

Cette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

Eh! mais... à tous ces traits je crois la reconnoître :
Car... Depuis quinze jours elle est ici peut-être?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà : c'est elle assurément,
C'est Éliante même.

M. PADRIGE.

Eh! monsieur, justement.

FLORIMOND.

Éliante en ces lieux! Rencontre inespérée!
Conduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée;
Mais bientôt...

FLORIMOND.

Ah! bon Dieu! Laissez-nous; il suffit :
Je l'attends.

(M. Padrige sort.)

SCÈNE III.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit.
Rencontrer en ces lieux l'adorable Éliante!
Mais ne trouves-tu pas l'aventure charmante?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Éliante; et je sais que la dame
N'étoit pas insensible à votre tendre flamme :
Mais enfin quinze jours au moins sont révolus
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, sur-tout dans sa naissance,
Ne tient guère, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours. Mais enfin le hasard
M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi? Je la vis, je lui plus...
Éliante étoit loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grace au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester long-temps vide.

FLORIMOND.

Ni moi long-temps en place. Elle est sortie; alors,
Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Je sors.

Je vais courir un peu : demeure, toi.

(*Il sort.*)

CRISPIN, *seul.*

Quel maître !

Le vif-argent n'est pas... Mais que vois-je paroître ?
Seroit-ce...

SCÈNE IV.

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, *à part.*

Elle a vraiment un fort joli minois.

La peste !

LISETTE, *de loin, à part aussi.*

Ce garçon m'observe en tapinois.

Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, *haut.*

De l'aimable Éliante

Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante ?

LISETTE.

Elle-même, monsieur.

CRISPIN, *à part.*

Justine n'est pas mieux.

LISETTE.

Monsieur... cet officier qui descend en ces lieux
Seroit-il votre maître ?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille.
Mais le mot de *monsieur* a blessé mon oreille:
Appelez-moi Crispin, car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu! le joli nom!
(*à part.*)
Justine n'avoit pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, *embarrassé.*

Oh! rien... C'est un enfant que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressembloit: Justine étoit jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimoit à la folie.
Mais, de grace, laissons Justine de côté;
Parlons de vous.

LISETTE.

Eh bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et sur-tout les Lisettes;
Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... Ma foi, je rends grace au hasard.
(*à part.*)
Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même :
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe : oh ! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seroient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite :
Je n'aurois jamais cru qu'on pût aimer si vite.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup d'œil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE V.

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah! madame Éliante
Est-elle de retour?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante
Qui me disoit...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer,
Je le suppose.

FLORIMOND.

O Dieu! Mais quand puis-je espérer?...

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Eh! n'est-ce rien qu'une heure?
Une heure sans la voir! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé;
J'ai vite écrit deux mots et laissé mon adresse;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse :
Eh bien! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, monsieur, songez à votre amour.

(*Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.*)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns! Ce chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
Oh quel fracas, bon Dieu! quelle affreuse cohue!
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'étoit un paradis.
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle: »
C'étoient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,
J'en conviens: mais au fond, de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices
N'offrent qu'illusions et que beautés factices:
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, monsieur? Ah! quel blasphème énorme!
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?

Ce sont nouveaux plaisirs qui règnent tour-à-tour.

FLORIMOND.

Je le veux : mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus. Eh bien! chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, opéra, comédie...
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends : de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh! que la vie, ici, soit uniforme ou non,
Qu'importe? Il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort:
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FLORIMOND.

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire : « allons, monsieur, commandez-moi
Du matin jusqu'au soir.... quelle pénible tâche!
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu! je ne puis sans courroux
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.
(*Il s'assied et rêve.*)
Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable.
Vos ordres !... Il commence à m'être insupportable
Depuis un mois pourtant ce visage est chez moi :
Je n'en gardai jamais aussi long-temps...; ma foi,
Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.
(*Il se lève et appelle.*)
Crispin !... O le sot nom!

SCÈNE VIII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.
Monsieur!
FLORIMOND, *à part.*
La sotte face!
(*haut.*)
De tes gages, Crispin, dis-moi ce qui t'est dû.
CRISPIN.
Ah! monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur !...

FLORIMOND.

Parleras-tu ?

CRISPIN.

(*à part.*) (*haut.*)
Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, *le payant.*

Tiens. — Veux-tu bien sortir?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Eh bien !

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé. Sors.

CRISPIN.

Fort bien ; mais où faut-il aller?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh mais... expliquez-vous, de grace...

FLORIMOND, *impatienté.*

Quoi ! tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse?

CRISPIN.

Plaît-il ? Vous me chassez? Qui, moi, monsieur?

FLORIMOND.

Oui, t(

CRISPIN.

Moi?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc! vous vous moquez de moi

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vite :
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous?

FLORIMOND.

Parceque... je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner que parler de la sorte.
Je le comprends fort bien; vous voulez que je sorte :
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.
Si j'ai failli, du moins, dites-le-moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède :
Tu... tu m'as...

CRISPIN.

Voulez-vous, monsieur, que je vous aide?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Eh bien! nous le chassons,
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade? Le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens,
Même elle m'a valu des propos obligeants.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop: je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau;
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidèle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zèle?
Sans me vanter, monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît?...

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme.
J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme:
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;

Toujours auprès de moi je te trouve au besoin ;
Jamais...
(*Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et a l'air d'écrire sur son genou.*)
Que fais-tu là?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, monsieur, par-delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat;
Signez.
(*Il lui présente la plume et le papier.*)

FLORIMOND.

Oh! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin...

CRISPIN.

Serviteur.
(*à part, en s'en allant.*)
Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE IX.

FLORIMOND.

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid ;
Mais j'étois las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
Elle ne revient point : allons, je vais courir,
Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir.
Oui...

SCÈNE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà!

FLORIMOND.

Mon oncle!... Ah! permettez, de grace...
Cher oncle, après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je devois, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire?

M. DOLBAN.

En quoi? Belle demande! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!
A cette indifférence aurois-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre:
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car dans ta lettre aussi tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice.

Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service ?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est point du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc ?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite;
Et, pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès:
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout-à-fait nouvelle!
En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle?
Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour-à-tour la finance, et l'église, et l'épée...
Que sais-je? La moitié m'en est même échappée.
Vingt états de la sorte ont été parcourus;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connoître
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé:

Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état : j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi ! faudroit-il alors
Végéter sans desirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je? Au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant,
Un peu plus, un peu moins; et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté.
On veut fixer en vain cette mobilité;
Vains efforts; il échappe; il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;

Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il seroit bien étrange
Qu'il fût seul immobile. Autour de lui, tout change:
La terre se dépouille, et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? En moins d'un jour, tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité digne panégyriste!

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde
Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager?
Digne emploi des talents qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connoître,
Tu seras donc connu par ta légèreté!
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre:
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'état méprisable rebut,
Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,

Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrége le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages;
Étalez à plaisir les plus noires images;
Pourquoi? parcequ'on est un tant soit peu léger.
(*après un moment de silence.*)
Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer.

M. DOLBAN.

Bon!

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

M. DOLBAN.

Depuis combien de temps déja?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, *en souriant.*

Ah! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé, le temps des folles amourettes:
Un feu réel succède à ces vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la première fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet, je le crois.
Quelle est donc la personne?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante.
C'est une veuve angloise, une femme charmante:

Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle.
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix :
Pour les frivolités c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même ; enfin c'est tout son caractère.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connoître en un jour?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue ;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue ;
Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche?

FLORIMOND.

Très riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance?

FLORIMOND.

Oh! très haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble... Écoute : il faut ne rien faire à demi.
L'ambassadeur de Londre est mon meilleur ami ;
Je vais le consulter : et si le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante est à son avantage,

Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre?

FLORIMOND.

Non : je vais rendre visite
A mon ami Valmont; mais je reviens bien vite.

M. DOLBAN, *d'un ton sentencieux.*

Je l'avois toujours dit : son cœur se fixera.
Attendons; tôt ou tard son heure arrivera ;
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, *très vivement, et en reconduisant son oncle.*

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle; et mon heure est enfin arrivée.

(*M. Dolban sort.*)

SCÈNE XI.

FLORIMOND.

En rencontre, aujourd'hui, je suis vraiment heureux.
Pas encor de retour!... Mais quel désert affreux!
Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,
J'avois à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçoi?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie:
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.

Est-il rien, en effet, de si délicieux?
Cela tient lieu d'amis, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!...

(Il prend un livre, et regarde sur le dos.)

Ah! ah! c'est *La Bruyère.*
J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme; ce « sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a « de nouveaux goûts et de manières différentes. Il « est à chaque moment ce qu'il n'étoit point; et il « va être bientôt ce qu'il n'a jamais été. Il se succède « à lui-même [1]. »

Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit; tout le livre est fait comme cela;
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose:
Aussi-bien je suis las de lire de la prose.
Les vers tout à-la-fois charment l'œil et l'esprit;
Par sa diversité la rime réjouit.
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(Il prend un autre livre.)

Boileau!... Bon! celui-là. J'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
« Il condamne au matin ses sentiments du soir.
« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode:
« Il tourne au premier vent, il tombe au moindre choc,

[1] Chapitre IX, *De l'Homme.*

« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc [1]. »
(*Il jette le livre sur la table.*)
L'insolent! C'est assez; et puis, dans un auteur,
La satire, à coup sûr, décèle un mauvais cœur:
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son,
M'apporte, à point nommé, le mortel unisson!
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide:
Car enfin feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez par-tout de la prose ou des vers
(*Il s'assied, tout accablé.*)
Tout à-la-fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude!... Aussi, dans cette ville
Je n'avois qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier!...
Mais j'entends... Oui...

SCÈNE XII.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

FLORIMOND, *courant vers Éliante.*
C'est vous, ô ma chère Éliante
Pardonnez aux transports d'une ame impatiente,
Madame.

ÉLIANTE.
Est-il bien vrai? Florimond en ces lieux!
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,

1 Satire VIII.

FLORIMOND, *toujours avec embarras.*

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu
C'est que j'aime en effet, et de toute mon ame.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCÈNE XIII.

FLORIMOND, ÉLIANTE, PADRIGE.

PADRIGE, *une serviette à la main.*

On a servi, madame.

ÉLIANTE, *à Florimond.*

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(*Il donne la main à Éliante, et sort avec elle.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE.

Comme depuis tantôt son front s'est éclairci!
Et comme de sa voix le son s'est adouci!
J'avois cru jusqu'ici son chagrin incurable:
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvoit deviner que je suis seule ici?
On vient... Ce n'est pas lui.

(*Elle veut sortir.*)

SCÈNE II.

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE, *la retenant.*

Ma belle demoiselle,
Écoutez donc un peu: savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

PADRIGE.

Oui, vraiment.

4.

LISETTE.

Eh bien!
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

PADRIGE.

Rassurez-vous, de grace;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvois fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi monsieur le chasse ainsi?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrois bien que Crispin est fidèle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, *avec dépit.*

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera long-temps un aussi bon valet.

PADRIGE.

Mais je le crois trouvé. Je connois un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le desire.

PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterois.
(*Elle sort.*)

PADRIGE.

(*seul.*)
Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets.
Mais bon! son successeur consolera la belle.

SCÈNE III.

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

Monsieur, je viens vous faire une offre.

FLORIMOND.

Ah! quelle est-elle?

PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit.

FLORIMOND.

Il est vrai.
Je m'en aperçois bien; et j'ai fait un essai....
De m'habiller tout seul: tant mieux; car mon système
Est qu'on seroit heureux de se servir soi-même.
Cependant, vous venez...?

PADRIGE.

Dussé-je être importun,
Si monsieur desiroit un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun? Au contraire, et votre offre m'oblige.

Donnez : de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah !... J'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret,
Honnête homme sur-tout.

FLORIMOND.

Eh ! voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avois un autre.

FLORIMOND.

Ah !... Cet autre, quel est-il ?

PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connoît les finesses ;
Il n'a servi qu'abbés, que petites maîtresses :
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, *à part.*

Courage.

FLORIMOND.

Allez, mon cher.

PADRIGE.

J'aurois pu vous parler d'un autre domestique ;
Mais j'ai craint que monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien?

PADRIGE.

Oui, fort habile : il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'est un homme rare.

PADRIGE.

Ce n'est pas tout : il a le plus joli gosier ;
Sa voix aux instruments saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo! Voilà mon homme : allons vite, qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh! non ; je m'y tiendrai.

PADRIGE, *à part, voyant venir Crispin.*

Diable! un autre paroît.

SCÈNE IV.

FLORIMOND, PADRIGE; CRISPIN, *en habit de baigneur.*

CRISPIN, *à part, de loin.*

Ferme, Crispin : monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce ?

CRISPIN, *avec l'accent gascon.*

C'est moi, monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous?

CRISPIN.

Un maître

FLORIMOND.

(*à part.*) (*haut.*)

Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

PADRIGE, *bas, à Crispin.*

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, *bas aussi.*

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE, *à Florimond.*

Et ce laquais, faut-il...?

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, *à part, en s'en allant.*

Taut mieux : il n'auroit pas achevé la semaine.

SCÈNE V.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, *toujours avec l'accent gascon.*

Laflur, pour vous servir.

FLORIMOND.

Lafleur!

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme?

CRISPIN.

Eh mais, il est d'un fort bon caractère:
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrois le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Parblèu, n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Éliante, monsieur, vous plaît-elle toujours?

FLORIMOND, *avec embarras.*

Pourquoi me rappeler le nom de cette dame?
Il m'afflige, et de plus m'accuse au fond de l'ame...
Elle étoit estimable, et j'en tombe d'accord...
Oh! je ne change pas, et je l'estime encor...
Et tu me fais songer que, dans ce moment même,
Mon oncle, qui toujours suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi...
Mais enfin, à mon âge, est-on maître de soi?
Que veux-tu?... De mon cœur je suis la douce pente;
J'aime, Lafleur, j'adore une fille charmante...

CRISPIN.

Bon!

FLORIMOND.

La sœur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, moi-même:
Nouveau César, je viens, je la vois, et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourroit-on savoir...

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenois Valmont de mon nouvel amour.

Tandis qu'à ses transports mon ame s'abandonne,
On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine : son maintien, ses graces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa sœur.
Moi, j'ignorois qu'il eût une sœur aussi chère :
Elle étoit au couvent quand je connus son frère.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit;
Et je répondrois bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle ame :
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme?
Elle sortit bientôt, et je l'aimois déja.

CRISPIN.

Quoi! si vite?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup d'œil m'engagea;
Mais, vois-tu? cette chaîne est la mieux assortie :
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.
Souvent l'on est d'avance uni sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir :
Voilà comment ici la chose est arrivée.

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encor. Ils ont quelques instants
Parlé tout bas : j'admire et me tais; mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne :
« Ah! dis-je, permettez que je vous accompagne.
« Volontiers, dit Valmont; mais pendant quinze jours
« Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours? »

J'insiste, on y consent; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage! Allons, monsieur, vive la sympathie!

FLORIMOND.

Ah! Lafleur, quel plaisir je me promets d'avoir!
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espère, je l'avoue, amant discret, fidèle,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchants aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encor plus tendre;
Que d'aimer, tôt ou tard, on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puissant de la nature entière,
Pénètre, amollit l'ame, et l'ame la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer;
On est tout à l'objet qui nous a su charmer;
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
(Car à chaque pas, là, vous trouvez des modèles):
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun;
Et tous deux... Mais que dis-je? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre;
Et quelque jour, monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étois fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!

Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs;
Mille jeux innocents partagent tes loisirs;
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore;
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore;
Ta femme est belle, sage, et tes enfants nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que Lafleur vous imite:
Le diable étoit plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis, vous connoissez le bon monsieur Dolban:
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen (car c'est vous qui le dites),
S'occupe en ce moment à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh! que m'importe? Aussi pourquoi se presser tant?
Voyez, ne pouvoit-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle; il prend tout à la lettre:
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cœtera:*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourroit venir; et, de peur d'incartade,
Je sors, moi... Mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(*Il prête l'oreille.*)

C'est elle-même. Dieu! quel pénible martyre!
Comment l'aborderai-je, et que vais-je lui dire?

(Il rêve un moment.)

Je lui vais dire, moi, la chose comme elle est;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît :
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

(à Crispin.)

Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, *en voyant Florimond.*

Ah! monsieur...

FLORIMOND, *avec beaucoup d'embarras.*

Pardon... Il faut, madame.

(à part.)

Je ne puis plus long-temps... Mais non. Un tel aveu
Seroit trop dur : il faut le préparer un peu;

(haut.)

J'y vais songer. Madame... excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

(Il sort très précipitamment.)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE.

Qu'entend-il par ces mots et par ce brusque adieu?
On diroit qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachoit toute la honte?...
Si c'étoit!... On le dit inconstant et léger...
Je n'aurois inspiré qu'un amour passager!
Seroit-il vrai?... Mais quoi, peut-être je m'abuse;
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? Il est très vif; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vite un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout; ne précipitons rien:
S'il me trahit, hélas, je le saurai trop bien.

SCÈNE VIII.

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Éliante?

ÉLIANTE.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,

Madame... Mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! monsieur,
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule
Je pouvois supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots : Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je respire : voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et, d'un début si franc bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de graces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime,
Madame : ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... monsieur votre neveu
Passe pour inconstant... et je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, madame : on peut bien à cet âge
Être vif et léger, et même un peu volage.
Mais fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guériroit bientôt;
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même;
Un tel soin le regarde : il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, monsieur, que peut-on refuser?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.

(*M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.*)

SCÈNE IX.

M. DOLBAN.

Cette femme est aimable, oui, très aimable... Au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parents, avertir le notaire;
En un mot, brusquement terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir :
D'échapper cette fois qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE X.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, *de loin, à part.*

Mais le voici : je vais faire un homme bien aise.
(*haut.*)
Eh bien ! l'ambassadeur connoît fort notre Angloise.

FLORIMOND.

Vraiment?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux ; elle y répond sans feinte :
Je demande sa main, et sa main est à toi.
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, *avec embarras.*

Mon oncle... assurément... Je ne saurois vous rendre...
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prends avec un vrai plaisir:
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher: j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... vous allez un peu vite peut-être.
A peine, en vérité, peut-on se reconnoître.

M. DOLBAN.

Comment?.. Tu trouves donc que trois jours sont trop peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne sauroit trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi-même me pressois de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

M. DOLBAN.

Tu trembles?... Il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi: d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi! l'amant qui touche au moment desiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille; et tu frissonnes!
Quoi! l'union des cœurs, bien plus que des personnes,

Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embrassements d'une tendre moitié,
D'une épouse à-la-fois modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans un enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chère,
Tu trembles, en songeant au bonheur d'être père!
Ah! si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez: le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon ame attendrie;
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux
De quatre ou cinq enfants qui croissent sous mes yeux;
Et je voudrois déja d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe, à l'instant, qu'à tous ces chers objets
Je serai par des nœuds attaché pour jamais,
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès-lors perd toute sa beauté;
Dès-lors je n'y vois plus que la nécessité:
Et puisque l'on ne peut, grace à la loi sévère,
Sans cesser d'être libre, être époux, être père,
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de père et d'époux.

M. DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne!
Par le raisonnement ainsi l'on empoisonne

La source du bonheur, des plaisirs les plus doux!
Eh bien! j'étois né, moi, pour être père, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen auroit fait le bonheur de ma vie:
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié;
Et sans toi, sans toi seul, je serois marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grace:
Mais faudroit-il que moi je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général
Que je redoute ici: je crains de choisir mal.
Je le vois, Éliante est une philosophe,
Qui de rien ne s'émeut, qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et, quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est sage, elle est belle;
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

M. DOLBAN.

Voilà donc tes raisons! Elles me font pitié.
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé!
Ainsi, mal à propos j'ai fait une demande:
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines...

M. DOLBAN.

Tu pourrois d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

M. DOLBAN.

Comment...?

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendois pas à ce trait, je l'avoue.
Aimer une autre! Ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre:
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir.
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir.
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCÈNE XI.

FLORIMOND.

Eh mais! de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? Je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père;
On cède avec plaisir aux ordres d'une mère:
Pour les oncles, ma foi, l'on ne dépend pas d'eux.
(*Il regarde à sa montre.*)
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.
Qu'ai-je à faire? Voyons: j'aime la vie active.
(*Il rêve.*)
Ah! bon! Lafleur!... Lafleur! Mais voyez s'il arrive!
On ne sauroit jouir de ce maudit valet.
Lafleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît.
Il me l'avoit bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les François et les Italiens:
Je ne fais qu'y paroître, et bientôt je reviens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre,
Madame, pardonnez... Mais ne pourrois-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, *une lettre à la main, très émue.*

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre:
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurois-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à-la-fois et de honte et de rage.

LISETTE.

Madame, trêve, en grace, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyois que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'auroit cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlants?.. Je vantois sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paroît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvoit m'oublier, il en étoit le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçoit?... le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu,
« Disoit-il; quand ma bouche exprime un tendre aveu,
« C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu:
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort : hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici
Laisse-nous : avant peu j'aurai tout éclairci.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE II.

ÉLIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à part, de loin, en apercevant Éliante.*
Encor !

ÉLIANTE.

Soulagez-moi d'une peine cruelle,
Monsieur.

FLORIMOND.

(*à part.*)
Quoi? moi, madame? Ah! bon Dieu! sauroit-elle
Que la sœur de Valmont... ?

ÉLIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, *à part.*

Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, monsieur...

FLORIMOND.

Eh bien! je la nierois à tort,
Madame; on vous a fait un fidèle rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je ?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi ! monsieur... J'en crois à peine un tel aveu.
Quoi, vous?... C'est donc ainsi que l'on se fait un jeu?...

FLORIMOND.

Madame, j'avouerai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable:
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, auroit su tout nier;
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage:
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts,
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise.
Il vous sied bien, monsieur, de jouer la franchise,
A vous qui, me cachant un indigne secret...!

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tu, ce n'étoit qu'à regret.
Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtoit à ma franchise, et que la seule crainte
Retenoit mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'étoit pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère;
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grace, dites-moi, quel fut votre dessein,
Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela je répondrai, madame.

Que mon oncle ignoroit cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, monsieur, vous le saviez
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les serments d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, madame? Depuis ma passion nouvelle
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang-froid. Quoi! monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire, *je vous aime?*

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, madame, j'en convien;
Et quand je le disois, mon cœur le sentoit bien.

ÉLIANTE, *à part.*

O ciel! à sa franchise aurois-je fait injure?
(*haut.*)
Expliquons-nous ici, monsieur, je vous conjure.
M'auroit-on abusée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main étoit près de former?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.

Eh quoi! monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non: je suis infidèle, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Et n'est-ce donc pas l'être
Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser?

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop long-temps soutenir l'imposture.
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?...

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout écoutez-moi, de grace.
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse:
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts.
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité:
Encore pour le faire il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai: mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;
Et c'est de bonne foi, madame, qu'en ce jour

Je jurois à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

(*à part.*)

Ah! je respire... Et moi, trop prompte, je l'accable !...

(*haut.*)

Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable?

FLORIMOND.

Madame, sans cela, je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt à ce pardon j'aurois osé prétendre,
Mais...

ÉLIANTE.

Eh bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre.
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas, si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paroître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Eh bien! puisqu'il le faut,
C'est qu'...en vous attendant, chez mon ami... tantôt...

J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdois-je de vue?
D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurois poursuivre, embarrassé, confus...

ÉLIANTE.

J'entends: épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ÉLIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère.
Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

FLORIMOND.

Je m'attendois à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne.
Elle paroît très fière... et même je soupçonne...
Ah! la sœur de Valmont vaut encor mieux pourtant:
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?
(*Il voit M. Dolban.*)
Allons la voir. Mon oncle! Oh! qu'il m'impatiente!

SCÈNE IV.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : eh bien ! sur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOND, *fièrement.*

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse :
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M. DOLBAN.

Moi-même.
Sottement, pour toi seul, j'étois resté garçon :
J'étois trop bon, vraiment.

FLORIMOND, *reprenant un air détaché.*

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère.

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien :
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encor la voir, mais je lui vais écrire.

(*Il veut sortir.*)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici vous avez ce qu'il faut :
La lettre et la réponse arriveront plus tôt.
De grace, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise.

(*Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.*)

Qu'il se hâte, morbleu, d'épouser son Angloise,
Et me laisse en repos. Les moments sont si chers!
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(*Il se retourne vers son oncle et le regarde.*)

(*haut.*)

Il prend la chose au vif. En ce tendre langage
Vous n'aviez pas écrit depuis long-temps, je gage?

M. DOLBAN, *pliant sa lettre.*

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal:
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, *appelant.*

Crispin!... Lafleur!

SCÈNE V.

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur.

FLORIMOND.

Prends cette lettre;
A madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

(*Crispin entre chez Éliante.*)

SCÈNE VI.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh! ne crois pas que moi sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir non moins doux
De punir un ingrat, un...

FLORIMOND.

Calmez ce courroux.
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parcequ'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt; et convenez enfin
Que c'est à mon refus que vous devrez sa main.

M. DOLBAN.

Hai... tel qui feint de rire enrage au fond de l'ame.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi; je n'aime plus la dame.
Vous l'adorez: eh bien! tout s'arrange ici-bas;
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII.

M. DOLBAN, FLORIMOND; CRISPIN, *une lettre à la main.*

FLORIMOND, *à Crispin.*

Déja ?

CRISPIN.

Comme j'entrois, madame alloit écrire.
(*à M. Dolban, en lui remettant la lettre.*)
Puis vous n'en aurez pas, je crois, beaucoup à lire.
(*à Florimond.*)
Eh mais, je ne sais pas ce que madame avoit :
Je l'observois, monsieur, pendant qu'elle écrivoit...

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII.

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, *à M. Dolban, qui lit.*

Eh bien, quoi? l'effet trompe-t-il votre attente?
Elle ne veut pas même, hélas, être ma tante.

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères :
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FLORIMOND.

Tant mieux. Voyez un peu quel bruit ces oncles font!

SCÈNE X.

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, *à Crispin, qui lui remet une lettre.*
Ah! ah! de quelle part?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher Lafleur. Ouvrons vite: sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(*Il lit tout haut.*)

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre « ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une af- « faire pressée à terminer avant mon départ. Car, « toutes réflexions faites, nous partons demain matin, « si tu le veux bien. Aie soin de te tenir tout prêt...

Je le serai. Lafleur, va promptement
Préparer tout: allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

FLORIMOND.

Oh! la bonne nouvelle!
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle
« paroît t'estimer beaucoup...

De nouveau lisons ces mots charmants :

« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle
« paroît t'estimer beaucoup...

Ah! j'espère inspirer de plus doux sentiments.

« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et
« j'ai engagé son mari à nous accompagner...

Son mari!... Que dit-il?... Sa sœur est mariée?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.

« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner : c'est
« un homme charmant... »

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré?

(*Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.*)

Je suis bien malheureux! Il n'étoit qu'une femme
Que je pusse chérir... là... de toute mon ame :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Eh bien, morbleu! jugez

Si jamais infortune approcha de la mienne?
D'un mois peut-être il faut qu'un autre me prévienne.

SCÈNE XII.

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi!

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes point malade?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, *à part.*

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(*haut.*)
Comment, vous n'allez point visiter ce château?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage : on dit qu'il est si beau.

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste :
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,

Et goûter le plaisir unique et sans pareil
D'assister, chaque jour, au lever du soleil?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature.

FLORIMOND.

Qui? moi?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris!
Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, monsieur, que je vous accompagne?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND.

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous soupons?

FLORIMOND.

Paix, je pense:
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître!

FLORIMOND.

Ah! Lafleur,
Quel plaisir, quel délice en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route;
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu;
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu;
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part:
Un lieu vous plaît, on reste; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, monsieur, vous renoncez aux femmes?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois, quand mon cœur enchanté
Adoroit constamment une seule beauté;
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oublioient tout le reste:
Car je faisois alors injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles
Un cœur qui trop long-temps fut aveugle pour elles.
Entre elles désormais je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensois cent beautés quand je n'en aimois qu'une:
J'en veux adorer mille, et n'en aimer aucune.
Quel jour est-ce?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon ! jour de bal ; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours :
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvois choisir plus belle occasion
Pour faire au sexe entier ma réparation.

FIN DE L'INCONSTANT.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 22 février 1788.

PERSONNAGES.

M. DE PLINVILLE, l'Optimiste.
MADAME DE PLINVILLE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
MADAME DE ROSELLE, nièce de M. de Plinville.
M. DE MORINVAL.
M. DORMEUIL.
M. BELFORT, secrétaire de M. de Plinville.
ROSE, jeune suivante d'Angélique.
PICARD, vieux portier de M. de Plinville.
LÉPINE, laquais de M. de Plinville.
UN POSTILLON.

La scène est en Touraine, au château de Plinville, dans un bosquet rempli d'arbres odoriférants.

L'OPTIMISTE,

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME DE ROSELLE, *un bouquet à la main, tire sa montre.*

Est-il bien vrai? qui? moi! levée avant six heures?
Moi! dans ce vieux château, dans ces tristes demeures,
Chez mon oncle?... Heureux homme! il prétend que chez lui
Tout va le mieux du monde, et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois... S'il étoit vrai?... J'avouerai qu'à ce prix
Je regretterois peu les plaisirs de Paris.
Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paroît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,
Seroit-il, par hasard, un amant déguisé?

C'est un point qu'il faudroit éclaircir. Je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur... bon! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, ROSE.

Mme DE ROSELLE.

Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas?

ROSE.

Ah! madame, pardon; je ne vous voyois pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

(*Elle veut se retirer.*)

Mme DE ROSELLE.

Vous me fuyez? Causons.

ROSE.

Avec plaisir;
Car, moi, j'aime à causer. D'ailleurs, j'ai du loisir:
Mademoiselle écrit.

Mme DE ROSELLE.

Elle est déja levée?

ROSE.

Bon! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

Mme DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi?

ROSE.

Très mal : je l'entendois; elle a pleuré, gémi.

Mme DE ROSELLE.

Elle a du chagrin?

ROSE, *soupirant.*

Oui.

Mme DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde!...

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

Mme DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :
Pour sa fille sur-tout sa tendresse est extrême.

Mme DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal :
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

Mme DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord, mais boudeur et chagrin :
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse :
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse.

Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

Mme DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize :
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marierai;
Mais je répondrois bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même âge,
On fait jusques au bout ensemble le voyage.

Mme DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paroît aimable?

ROSE.

Oh! oui.

Mme DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme?

ROSE.

Non;
Car monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

Mme DE ROSELLE.

Par quel hasard?

ROSE.

Un soir, la nuit étoit obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'étoit monsieur Belfort. Il entre : l'on soupoit,
On l'invite. Il paroît spirituel, honnête.
Le lendemain, il veut repartir; on l'arrête :
Il pleuvoit. Cependant, comme il pleuvoit toujours,

Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtoit de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité monsieur l'a retenu.

Mme DE ROSELLE.

Bon! Et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connoître.

Mme DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh! oui : comme il parloit un soir
D'anglois, mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit monsieur. Il en donne.

Mme DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame : elle savoit sa grammaire en huit jours.

Mme DE ROSELLE.

En huit jours! Êtes-vous toujours là?

ROSE.

Moi? toujours.

Mme DE ROSELLE.

Belfort paroît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout-à-fait : il chérit beaucoup mademoiselle.

Mme DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas?

ROSE.

Oh! beaucoup: en effet, qui ne l'aimeroit pas?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux!...

Mme DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié:
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit. C'est monsieur.

SCÈNE III.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah! ma nièce, c'est toi?
La rencontre vraiment est heureuse.

Mme DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.
(*à Rose.*)
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur...

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée... oh! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve!... car je suis heureux, même en dormant.

Mme DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grace...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace,
Et j'aurois maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit; car, lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus en rêve.

Mme DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai. Que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger...
Que sais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger,
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

Mme DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose.

Mme DE ROSELLE.

Savez-vous que l'aurore est une belle chose?

M. DE PLINVILLE.

Oh! oui, sur-tout ici, sur-tout au mois de mai.
C'est bien le plus beau mois de l'année.

Mme DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour-à-tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

Mme DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs...

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.

Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée?
Que nous allons avoir une belle journée!
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin.

Mme DE ROSELLE.

Tout exprès!

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin, pour notre pêche,
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche?

Mme DE ROSELLE.

Oh? non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui? tant mieux!... Tu verras le plus joli bateau!

ROSE.

Ah! charmant

M. DE PLINVILLE, *à Rose.*

Angélique est sans doute habillée?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon! du moins est-elle réveillée?

ROSE.

Oh! oui, monsieur: je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, *en s'en allant.*

Je voudrois être déja partie.
Une pêche! un bateau!... la charmante partie!

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE *la suit des yeux.*

Heureux âge ! A seize ans on n'a point de souci;
Tout plaît..

Mme DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi :
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine?

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! le chagrin, dis-tu? Seroit-elle chagrine?

Mme DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas?

M. DE PLINVILLE.

Non.

Mme DE ROSELLE.

Pourtant on voit bien
Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais, bon ! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute;
Et puis, elle est modeste : on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras... Je voudrois que ce fût dès demain.

Mme DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi?

Mme DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue?

Mme DE ROSELLE.

Elle hésitoit toujours : sa lenteur est connue.
Moi je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

Mme DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien: qu'est-ce, après tout, que huit jours?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle!
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connois : aussi je vais me préparer.

Mme DE ROSELLE, *à part.*

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais on vient.

Mme DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déja prête?

M. DE PLINVILLE.

Oh! ma femme est toujours exacte aux rendez-vous.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE *l'embrasse.*

Bonjour, ma chère amie.

Mme DE PLINVILLE.

Ah! ah! monsieur, c'est vous?
Bonjour, ma nièce. Non, je crois que de la vie
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déja trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante; elle sait commander.

Mme DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

Mme DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique. Allons, point de souci.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien!
Et vous croyez, monsieur, qu'avec ce beau système,
Les choses vont ici se faire d'elles-même.

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait! Si Morinval

Et ma fille venoient, on se mettroit en route.

Mme DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas?

Mme DE PLINVILLE.

Sans doute.

La partie est rèmise.

Mme DE ROSELLE.

Est remise!... Comment?...

Vous riez?

Mme DE PLINVILLE.

Oui, je suis en belle humeur, vraiment!

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine?...

Mme DE PLINVILLE.

Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

Mme DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal-à-propos.

Mme DE PLINVILLE, *à madame de Roselle.*

Aussi, dès le matin il trouble mon repos:
Il fait un bruit!...

M. DE PLINVILLE.

Qui? moi?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE *accourt.*

Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

Mme DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment?...

Mme DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau?
Où déjeunera-t-on, en ce cas?

Mme DE PLINVILLE.

Au château.
(*à madame de Roselle.*)
Venez-vous? Il s'agit d'une affaire importante :
Je reçois de Paris des étoffes...

Mme DE ROSELLE.

Ma tante...,
Vous avez plus de goût...

Mme DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,
D'accord; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille là-dessus est d'une insouciance!...
Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

Mme DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond l'essentiel est le choix d'un époux.

Mme DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite ;
Et de ce côté-là ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

Mme DE PLINVILLE.

Eh! oui, pour babiller.
Restez ici, monsieur; nous allons travailler.

Mme DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(*en riant.*) (*à Rose.*)
Ah! la flotte! il est gai. Te voilà toute sotte!

ROSE.

J'en pleurerois.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instants...
Heureusement cela ne dure pas long-temps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près, pourquoi ne part-on pas, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine ; et l'on n'est pas d'humeur,
Quand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se brouille :
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien, lorsqu'on se mouille!
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui; mais un temps pluvieux
Nuiroit à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille :
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez?

M. DE PLINVILLE.

Non. Mais, vois-tu, chère Rose,

D'honneur, je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étois dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisoit souffrir aucunement.

ROSE.

Ah! ah!

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux!
Nous renaissons alors, et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct; moi, je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste;
Et ma foiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :
La santé peut paroître, à la longue, un peu fade;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrois qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrois toi-même...

ROSE.

Ah! monsieur, grand'merci :
Tomber malade, moi!

M. DE PLINVILLE.

Ce seroit bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourois?

M. DE PLINVILLE.

Bon! Meurt-on à ton âge?
Tu me vois!...

ROSE.

Vous vivez; nous sommes tous content

Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop long-temps :
Je m'en vais, de ce pas, trouver mademoiselle ;
Car le moins que je puis je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

(Rose sort.)

SCÈNE VIII.

M. DE PLINVILLE.

Cette Rose est une aimable enfant.
Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa première enfance auprès d'elle nourrie,
On la prendroit plutôt pour une sœur chérie.
Eh bien! pour un peu d'or, voyez quelle douceur,
A ma fille je donne une amie, une sœur :
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent.
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent :
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD.

Bien arrangé pour vous ; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert?

M. DE PLINVILLE.

Parceque tu n'es point de la moitié qui paie.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aie
De quoi payer?

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, pouvions-nous être tous
Riches?

PICARD.

Je pouvois, moi, l'être aussi bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans ce monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrois, en ce cas,
Être fait au service.

PICARD.

Eh! l'on ne s'y fait pas.
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte ;

Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet :
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh!...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh! cela n'y fait rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule?

PICARD.

On vous vole à l'envi;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi?

M. DE PLINVILLE, *riant.*

En vérité?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde :
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savois pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battroit enfin, vous diriez *grand merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire?

PICARD, *en s'en allant.*

Oui, je suis fort plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire?

PICARD, *enroué à force de s'être échauffé.*

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir? Je ne saurois m'asseoir:
Madame, à tous moments, m'envoie à ce village;
Et .. pour je ne sais quoi. Dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos!
Va, mon ami! Pour eux, ils restent en repos.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE.

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur :
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre ;
Et cependant au mot si je voulois le prendre,
Je l'attraperois bien ; car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri, de toute ma maison.

(*Il s'arrête un moment, comme pour se recueillir.*)

Quand j'y songe, je suis bien heureux ! Je suis homme,
Européen, François, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvois naître Turc, Limousin, paysan.
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan ;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde ;
Le château de Plinville est le plus beau du monde ;
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père ; il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh ! non ; mes voisins me chérissent ;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur,
Trop ni trop peu d'esprit, et sur-tout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons, mais aussi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grace, ô ciel ! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI.

M DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos: je passois en revue
Tous mes sujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je songeois comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux, comme vous faites!

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? sans sujet mes parents m'ont haï;
Par des gens que j'aimois je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encor cet accident funeste
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorois?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès-lors isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

À propos, ma nièce a desiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa sœur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours: je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devoit pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai:
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'est point naturel.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh! mais, vous êtes singulier.
Ma nièce fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

M. DE MORINVAL.

Si fait: je ne suis point de ces gens fort aimables;
Je ne suis plus très jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL.

Non pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! ce n'est plus le printemps,
Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage;
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais... cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grace à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Écoutez: à notre âge, il ne faut pas s'attendre
A des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non; mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime: eh bien! vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille,
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déja depuis long-temps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé;
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaieté;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre:
On doit devenir gai, quand on devient mon gendre.

(*Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BELFORT.

Que mon sort est cruel! Que de maux j'ai soufferts!
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.
Ah! je devrois quitter ce dangereux asile;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.
(*Il rêve.*)

SCÈNE II.

MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT [1].

Mme DE ROSELLE, *de loin, à part.*
Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge on est franc, facile à pénétrer.
(*haut, à Belfort.*)
Ah! je n'espérois pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

[1] Cette scène est de mon ami Andrieux. (*Note de l'auteur.*)

M. BELFORT.

Madame !...

Mme DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie ;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

Mme DE ROSELLE.

Moi je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse :
Je vous crois l'ame honnête et pleine de noblesse ;
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah ! madame.

Mme DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connoissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

Mme DE ROSELLE.

Oui, je veux tout-à-fait vous connoître, vous dis-je.
Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici ? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi ! j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

Mme DE ROSELLE.

Voilà tout ?

M. BELFORT.

Voilà tout.

Mme DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que savez-vous ?

Mme DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous?

Mme DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence :
On auroit pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh! non : je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

Mme DE ROSELLE.

Oui? J'avois donc raison. Ici monsieur se cache.
Vous allez admirer ma pénétration :
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit?... Quelle surprise extrême!

Mme DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez?

Mme DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

Mme DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

Mme DE ROSELLE.

Vous plaisantez. Comment?
Votre père a du bien!

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avoit jadis; mais un revers funeste...

Mme DE ROSELLE.

Allons, dispensez-moi de vous conter le reste:
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très peu de chose, ou rien.

Mme DE ROSELLE.

Oui-da! Vous me piquez. Eh bien! voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret;
Vous ne m'avouerez rien : mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure,
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher :

Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien! j'en cours le risque, et j'y consens, madame.

Mme DE ROSELLE.

Voici donc mon secret: c'est qu'au fond de votre ame
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah! madame, arrêtez:
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulois le cacher à moi-même?

Mme DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étois sûre.

M. BELFORT.

Ah Dieu! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger:
Vos conseils guideront mon inexpérience;
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

Mme DE ROSELLE.

M'en offenser, monsieur, moi qui veux l'obtenir?
Non; en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi! si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme?

M. BELFORT.

Dormeuil.

Mme DE ROSELLE.

Dormeuil! Eh! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

Mme DE ROSELLE.

Bon! en ce cas je connois votre père;
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur :
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout-à-fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai : vous savez d'où vient tout mon malheur;
Un père que j'adore en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime au fond, et je lui rends justice.
Il m'avoit, jeune encor, fait entrer au service :
Mais, privé de secours, y pouvois-je rester?
Manquant de tout, madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,
Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici : mon cœur y perdit son repos;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

Mme DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connoître
Votre amour?

M. BELFORT.

Ah! jamais. Moi, le laisser paroître!
Hasarder un aveu! J'étois loin d'y penser.
A la fuir dès long-temps j'aurois dû me forcer.

Souvent j'allois partir ; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai su me taire ;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur !
Mais on vient ; c'est monsieur. Il faut que je l'évite :
Il pourroit voir mon trouble.

Mme DE ROSELLE.

Eh quoi ! partir si vite ?

(*Il va pour sortir.*)

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, *à M. Belfort.*

Bon ! vous vous retirez en me voyant ? Pourquoi ?
Eh mais ! ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir je viens, je me proméne ;
Vers ce lieu-ci, sur-tout, un penchant me raméne.

Mme DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire, et pourtant très voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre éléve étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, monsieur, très souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.

Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.
(*à madame de Roselle.*)
Angélique est savante : elle lit les poëtes.
(*à M. Belfort.*)
Moi je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,
On enseigne bien mieux; rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bienheureux mortel!
Vous avez pour élève une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays!...
Je vous traite aussi bien qu'on traiteroit un fils.
Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, *très ému.*

Elle me fait honneur,
Monsieur... assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

Mme DE ROSELLE, *à part.*

Ah! mon cher oncle, moi je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! Il s'éloigne de nous,
Tout pénétré de joie et de reconnoissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connoissance.

Mme DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit :
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste ;
Et je ne pense pas que depuis que j'existe...

Mme DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an passé :
Pour vol, presque aussitôt, ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé.
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

Mme DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue ;
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

Mme DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurois voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir? quoi?

Mme DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête!

Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance :
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience;
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connoissent d'abord.
Un certain... Ou plutôt, veux-tu que je te dise,
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchants, de fripons;
Je n'en crois rien : je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux; mais ils sont aisés à reconnoître.
Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Être une fois trompé, que de craindre toujours.

Mme DE ROSELLE.

Eh! qui de vous tromper pourroit être capable?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie : il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE *regarde.*

C'est ma chère Angélique.

Mme DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglois, ou je suis bien trompé.

Mme DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage!

Mme DE ROSELLE.

Elle ne nous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh! ce bois est charmant.
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

(*Angélique vient sur le théâtre, et rêve, sans voir son père ni sa cousine.*)

M. DE PLINVILLE *s'avance doucement derrière elle.*

Angélique! Angélique!

ANGÉLIQUE.

Ah! mon père! Ah! madame!

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'ame.

Mme DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil!

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.

C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeûné,
Je cours. Asseyons-nous.

(Il s'assied.)

SCÈNE VI.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE.

Mme DE PLINVILLE.

Je l'avois deviné :
Ce bosquet deviendra salon de compagnie;
Et moi, je reste seule; avec moi l'on s'ennuie.

Mme DE ROSELLE.

A la campagne on peut quelquefois se quitter.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurois été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

Mme DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage!
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

Mme DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh! calme-toi, bon Dieu!
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cède souvent, va, ce n'est pas, ma chère,
Que je te craigne; oh non! c'est que j'aime à te plaire.

Mme DE ROSELLE.

Eh! nous le savons bien.

(*Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaiement.*)

SCÈNE VII.

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

Mme DE PLINVILLE.

C'est un cœur excellent :
Mais si quelqu'un ici n'avoit pas le talent....

Mme DE ROSELLE.

Vous l'avez; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup d'œil! un tact!... Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle. Il est si gai!

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien :
Mais cette gaieté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

Mme DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

Mme DE PLINVILLE.

Le beau mérite!
Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,

Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni raison,
C'est ne penser qu'à soi.

Mme DE ROSELLE.

Bon !

Mme DE PLINVILLE.

Un tel optimisme,
A parler franchement, ressemble à l'égoïsme.

Mme DE ROSELLE.

Égoïsme? Mon oncle un égoïste, ô ciel !
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très souvent ses maux en patience,
Même gaiement, a-t-il la même insouciance
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui?
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un père en lui?
Je conçois, en effet, que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.
(*regardant Angélique avec intérêt.*)
Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur, et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure;
Et je souhaiterois à tel qui le censure,
Et la même franchise, et la même bonté.

Mme DE PLINVILLE.

Eh mais! quelle chaleur! Il semble en vérité!...

Mme DE ROSELLE.

Que du nom d'*optimiste* en riant on le nomme;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

Mme DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire?

ANGÉLIQUE.

Oh! personne. Mais, quoi!
L'entendre ainsi louer est un plaisir pour moi:
Je ne m'en défends pas.

Mme DE PLINVILLE.

Fort bien, mademoiselle;
Mais la leçon d'anglois, quand commencera-t-elle?

ANGÉLIQUE.

Je croyois rencontrer monsieur Belfort ici.

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien! de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, *voulant sortir.*

Je vais...

Mme DE PLINVILLE.

Où? le chercher au bout de l'avenue?
Perdez tout votre temps en allée et venue!
Je retourne au château; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être:
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

Mme DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler ni vous voir seulement;
Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue:

C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

Mme DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantoit sans cesse
L'enjouement, la beauté, la grace, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grace, les appas;
Mais, quant à l'enjouement, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

Mme DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie à votre âge,
Sur-tout quatre ou cinq jours avant le mariage?
Le mari dont pour vous vos parents ont fait choix
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

Mme DE ROSELLE.

Oh! tout-à-fait, ma chère.
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espère?

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, madame? Oui, c'en est un pour moi
De contenter mon père. Il engage ma foi,
Me donne à son ami: j'obéis sans murmure.

Mme DE ROSELLE.

Vous serez très heureuse avec lui, j'en suis sûre.

(*à part.*)
Pauvre enfant! Ne laissons point faire cet hymen.
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCÈNE IX.

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE,
M. BELFORT.

Mme DE ROSELLE.

On pourroit vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis long-temps...

M. BELFORT.

Pardon.

J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon :
Mais c'est que j'ai cherché long-temps mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuse, monsieur. Je connois votre zèle.

Mme DE ROSELLE.

Avez-vous un livre?

M. BELFORT.

Oui; j'ai là Milton.

Mme DE ROSELLE.

Eh bien!

Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.
(*à part.*)
Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

Mme DE ROSELLE.

Commencez, de grace.
Je n'entends pas l'anglois; mais j'ai sur moi le Tasse.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.
(*Elle se retire, mais ne va pas loin, et, pendant la scène suivante, paroît de temps en temps à travers le feuillage.*

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

(*Ils restent un moment sans rien dire.*)

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, monsieur, cette leçon;
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la dernière.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, monsieur. Votre écolière
Auroit encor besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

Monsieur de Morinval sait l'anglois mieux que moi,
Et...

ANGÉLIQUE.

Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir il va prendre ce soin:
Puis il parle la langue, il arrive de Londre;
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglois :
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulois.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là : car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble.
Graces à vous, monsieur, je suis prompte à saisir ;
Vous enseignez si bien !

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir,
Du moins : il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne.

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, vraiment, que je fais des progrès.

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur : j'ai tout de suite aimé la langue angloise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle : il est, des Angloises à vous,
Un tel rapport d'humeur, de sentiments, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous croyez?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manières.

Elles sont nobles, même elles sont un peu fières;
Elles parlent très peu, mais parlent à propos;
Ne médisent jamais; et dans leurs moindres mots
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractère ; et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Eh bien! je trouve encore une autre ressemblance.
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence...
Ah! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer:
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur..... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver...

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain.
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles:
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs sensibles,
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent,
Mais tôt ou tard allume un feu plus violent...
Nous avons vu cela, monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peintures:
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon: le temps fuit.

SCÈNE XI.

ANGÉLIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT.

Mme DE ROSELLE.

Eh bien ! notre écolière est-elle un peu savante?

M. BELFORT.

Tout-à-fait.

Mme DE ROSELLE, *sans trop d'affectation.*

La lecture étoit intéressante :
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose....

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ROSE.

(NOTA. Dans la scène précédente on a dû obscurcir le théâtre, pour annoncer l'orage.)

ROSE.

Eh ! mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage ?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avois pas fait attention...

Mme DE ROSELLE, *finement, mais toujours sans affectation.*

Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.

Allons-nous-en bien vite.

Mme DE ROSELLE.

Elle a raison.

ROSE.

N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois monsieur. Ah! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.

Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.

Quel spectacle enchanteur!...
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

Mme DE ROSELLE.

Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.

Ah! monsieur, sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.

Allons, Rose, du cœur.
Auprès de moi jamais peux-tu craindre un malheur?
(*Un coup de tonnerre épouvantable.*)

TOUTES LES FEMMES.

Ah, Dieu!

M. BELFORT.

Quel bruit affreux !

M. DE PLINVILLE.

Le beau coup ! Il m'enflamme:
Vers la divinité cela m'éléve l'ame.

ANGÉLIQUE.

Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non:
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton;
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages;
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

Mme DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon! où donc?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(Il sort.)

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je !

Vous vous réjouirez encor de ce fléau ?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? Il pouvoit tomber sur le château [1].

(*Ils sortent tous.*)

[1] Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très content. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt l'excellent roman de Goldsmith (le Ministre de Wakefield). J'aurois pu faire usage d'un passage où il est question aussi d'incendie ; mais où l'optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfants, s'agite, se dévoue, les sauve enfin ; et, voyant d'un côté sa femme et ses enfants hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie : « Tu peux brû- « ler, ô ma maison ! j'ai sauvé les meubles les plus précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime, et une saillie qui fait rire seulement ? (*Note de l'auteur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparoît. L'herbe est déja plus verte :
Chaque fleur se ranime ; et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent...
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
Oh ! que voilà, ma chère, une pluie excellente !
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai ; mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle étoit presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avois plus d'une preuve
De son bon cœur ; mais quoi ! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'étoit rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais moi, je voyois bien
Qu'il souffroit, et beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étois vite accourue avec mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval:
Il ne s'occupoit pas seulement de son mal.
« Sur votre main, monsieur, lui dis-je, il faudroit mettre
« Quelque chose: je vais, si vous voulez permettre...
« Bien obligé, dit-il, il n'en est pas besoin.
« Oh! dis-je, avec plaisir je vais prendre ce soin. »
Il me donne sa main. Ma maîtresse déchire
Un mouchoir en tremblant; lui, paroissoit sourire,
Regardoit tour-à-tour mademoiselle et moi:
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes: l'aimable et douce créature!

ROSE.

Il se faut entr'aider; c'est la loi de nature.
Dans La Fontaine, hier, je lisois ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine?

ROSE.

Eh oui ! Je sais déja
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main, lorsque je me promène.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant !

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée?...

ROSE.

Oh! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant: il faut se marier.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ROSE.

Mme DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle? à babiller?

ROSE.

J'arrive.

Mme DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger. Sur-tout, soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

Mme DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.

Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

Mme DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Eh bien! parlons du feu.
Il est éteint.

Mme DE PLINVILLE.

Enfin!

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu,
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené...

Mme DE PLINVILLE.

Riez.

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

Mme DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! tant mieux.

Mme DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein,
On croiroit qu'il s'agit de la grange d'un autre.

M. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre ce coup eût été plus fatal :
Nous sommes en état de supporter le mal.

Mme DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange!

M. DE PLINVILLE.

Eh! de quoi s'agit-il, après tout? d'une grange!
Eh bien ! ma chère amie, on la rebâtira :
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis long-temps, je pense.

Mme DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourroient de faim.
Eh ! ne faut-il donc pas que tout le monde vive?

Mme DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés?

Mme DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.

Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire?

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi :
Il devoit me placer comme il faut cette somme.

Mme DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme? Dorval!...

Mme DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

Mme DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

Mme DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh! j'espère...

Mme DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours.

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, *à Angélique.*

Ah! te voilà, ma chère.
Eh bien! es-tu remise un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui: je craignois encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà, puisque le hasard tous les trois nous rassemble,
Profitons-en: parlons de mariage ensemble.

Mme DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout: il faut promptement réparer
Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme!

(*Elle sort en haussant les épaules.*)

SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt toi-même des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter!

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;

Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément: je connois ta tendresse.

ANGÉLIQUE, *serrant affectueusement la main de son père.*

Mon père...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! Comme elle me caresse!
Délicieux transport! Ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? Eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerois pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurois avec toi voulu finir mes jours:
Tu sémerois de fleurs la fin de ma carrière;
Je sourirois encore à mon heure dernière.

Mais ton futur époux demeure à trente pas,
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait, je t'entends bien. Crois que ton père est tendre,
Qu'il est fait pour t'aimer, et digne de t'entendre.
Tu soupires?

ANGÉLIQUE.

Hélas! si vous saviez... combien...
Morinval!...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé? va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. DE MORINVAL; M. BELFORT, *la main enveloppée d'un ruban noir.*

M. DE PLINVILLE.

Ah! bonjour, mes amis.

(*à Morinval, d'un air mystérieux.*)

Mais quels progrès vous faites!

M. DE MORINVAL.

Comment? que dites-vous?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes!

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez;

Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrois en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami; nous le chérissons tous:
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. BELFORT, *d'un air contraint.*

Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.
Je me tais; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand pour qu'ici je le croie.
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, *avec un chagrin concentré.*

Ah! je n'y songeois pas, monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublierai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurois donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir:
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paroît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins; et tu peux librement
Faire à ce bon ami l'aveu...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LÉPINE, *d'un air niais.*

LÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi: seulement, on me dit *va*; je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête;
Car madame et monsieur sont rarement d'accord.
Moi, je suis de l'avis de monsieur : ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis là prouveroit le contraire.

(*Lépine sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvoit l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah! le trait est plaisant.
Si l'on pouvoit!... Comment, vous en doutez encore?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, *vivement.*

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parcequ'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais; sur la vie il sème quelques fleurs :
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfants, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux même avant que de naître!

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourroient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs:
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmités son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif en un berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard un poison dans les veines circule,
Qui défigure ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes sur-tout ce secret est heureux :
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.
Souffre-t-on, on écrit à Paris, on consulte
Un illustre... Petit, je suppose: il répond;
Et vous guérit bientôt [1].

M. DE MORINVAL.

Ah! tout de suite.

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons:
Nous abusons de tout; et puis nous nous plaignons!

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être.
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre! Est-on maître
Par exemple d'avoir de la fortune?

M. DE PLINVILLE.

Non:

[1] Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Petit, n'avoient pas besoin de cet éloge; mais ils n'ont pas pensé que j'en avois besoin, moi, et que j'acquittois ainsi une dette chère à mon cœur. (*Note de l'auteur.*)

Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste;
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste,
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels?

M. DE PLINVILLE.

Très peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah! fort bien! vous nommez les passions, des maux!
Sans elles, nous serions au rang des animaux:
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

M. DE MORINVAL.

Oui! dirigez l'amour!

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? Sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même!
De.... J'en aurois parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre:
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.

De nos affections ce n'est pas la moitié:
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie, et la hainé perfide?
Vous, monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici dégayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares.
Au siécle où nous vivons il est fort peu d'avares;
D'envieux, Dieu merci, je n'en connois pas un;
La haine enfin n'est pas un vice très commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune;
Mais, soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu:
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse!

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocents plaisirs.
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs; je crois revoir un patriarche.
Il guide la jeunesse, il en est respecté;
Il raconte une histoire, et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit?

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval; il faut donc que je meure.
Eh bien! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi..., car à mon tour il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde,
Je vous soutiens, morbleu! qu'ici-bas tout est mal,
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons sur-tout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au-dedans, au-dehors,
Et les chagrins de l'ame, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni tréve:
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se souléve.
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices.
C'étoit peu de nos maux, nous y joignons nos vices:
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu;
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente:
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers;
On raisonne de tout, et toujours de travers;

Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant!
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.
De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause?
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous je déteste la guerre;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent: sans contredit,
Ils ont tort; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit?
L'hymen est sans amour? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes? Ce n'est rien:
Ce sexe est fait pour plaire; il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux? Mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers? Eh! ne les lisez pas.
Il en paroît aussi dont je fais très grand cas.
On déraisonne? Eh oui, parfois, un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-méme.
Calmez donc votre bile; et croyez qu'en un mot
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien! Cette réponse est très satisfaisante.

M. DE PLINVILLE.

Eh! je ne réponds point, mon ami; je plaisante.
Car, si je répliquois, nous ne finirions pas;

Et ce seroit matière à d'éternels débats.
Pardon : de disputer vous avez la manie ;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux ; d'honneur, vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah ! j'ai grand tort !...

M. DE PLINVILLE.

Peut-être : oui, celui d'être extrême,
Et sur-tout de juger en moi comme un système
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer, dont moi je rends graces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique :
Simple, et me piquant peu de vaste politique,
Je supporte les maux, je savoure les biens ;
J'en jouis, à-la-fois, pour moi-même et les miens.
Car, mes soins ne pouvant embrasser tous les hommes,
Je tâche, ici du moins, que tous tant que nous sommes
Goûtions la paix, l'aisance et le bonheur..., bonheur
Que je trouve sur-tout dans le fond de mon cœur.

M. DE MORINVAL.

Je vois bien qu'avec vous je n'ai plus qu'à me taire.
Gardez, monsieur, gardez votre heureux caractère.

SCÈNE X.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis!

M. DE PLINVILLE.

Comment donc?

Mme DE ROSELLE.

Ils sont là sept ou huit étourdis,
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donc une chasse!

M. DE PLINVILLE.

Ils se seront trompés : il faut leur faire grace.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins...

M. DE PLINVILLE.

J'y vais... quoique entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse.
Je sens très bien qu'il faut excuser la jeunesse.
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau....

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Aussi j'y vais mettre ordre. En me voyant paroître,
Ils seront plus fâchés que moi-méme peut-être.

ROSE.

S'il pouvoit nous laisser en repos,
Mademoiselle! alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh mais... On ne voit pas
Monsieur Belfort. Où donc est-il?

ROSE.

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chère Rose...
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais : il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, sur-tout madame de Roselle,

Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh oui, mademoiselle.
Si j'allois le chercher moi-même?

ANGÉLIQUE.

Eh bien, vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.
(*Rose sort.*)

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE.

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir...
Mais chassons une idée... hélas, trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvoit:
Gageons que Morinval en étoit le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule!
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour, tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! Allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... Et j'attends sur-tout certaine lettre...
(*Il voit Picard.*)
Ah! bon.
(*Il appelle.*)
Picard!

SCÈNE IV.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE; PICARD, *tout essoufflé;*

PICARD.

Picard! Vous me faites courir!...

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet: il est fait pour souffrir.

M. DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.
(*en prenant les lettres des mains de Picard.*)
La belle invention que celle de la poste!

PICARD.

Parlons-en!

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis;
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris;
Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant, et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! Vous allez voir que ce sont des oiseaux:
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes! oui.

M. DE PLINVILLE, *lisant.*

Que vois-je? Ah, Dieu! quelles nouvelles!
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père, eh mais! quelles sont-elles?

PICARD.

Quoi, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, monsieur? Ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.

Il vous vole: je dis que c'est un tour infame.
(*en s'en allant.*)
Banqueroute! Ah! bon Dieu! que vá dire madame?

SCÈNE V.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, *à part.*
Je te rends grace, ó ciel! de ce revers fatal:
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.
On est tout étourdi d'une pareille perte.
Pourtant, une ressource encore m'est offerte;
Et si j'étois tout seul, je me consolerois.
Ma terre, Dieu merci, me reste, et j'en vivrois.
Mais, ma fille!... à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.
En quoi donc, plus que vous, serois-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.
Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!...

ANGÉLIQUE.
Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.
Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie,
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours!
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, *vivement.*
Gardez-vous de me plaindre,

C'étoit l'hymen pour moi, l'hymen qu'il falloit craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrois...
En m'éloignant de vous, j'étouffois mes regrets;
Dans un profond chagrin alors j'étois plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.
(*tendrement, et en le caressant.*)
Mon père, à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? Vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrois-je jamais regretter un époux?

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle on souffre moins... On souffre moins! Que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avoient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avois point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici, ne m'avoit plaint, hélas!
Je me croyois heureux, et je ne l'étois pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? Faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regret?

ANGÉLIQUE.

Non : ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit: nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde;
On sera plus discret: mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais; et de plus tu te plais à l'étude:
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu, je me fais une fête déja
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi:
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contents: que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur: vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI.

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE *court à sa femme.*

Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan!

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien! je vous l'avois prédit.
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit:
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi; de grace... » Mais n'importe!
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien;
Mais quoi, le mal est fait.

Mme DE PLINVILLE.

Eh! oui, je le sais bien:
Aussi, je viens déja d'y trouver un reméde;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi?

Mme DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

Mme DE PLINVILLE.

Dans quatre jours nous partons pour Paris;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

Mme DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurois trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince :
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

Mme DE PLINVILLE.

Bon ! L'on fait à Paris la dépense qu'on veut ;
Il faudroit faire ici beaucoup plus qu'on ne peut :
J'ai pesé tout cela. Nous vendrons notre terre :
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais quelle promptitude !

Mme DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant.
C'est le jour du courrier, l'heure presse ; on m'attend :
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

(*Madame de Plinville sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement?

M. DE PLINVILLE.

Consentir? Point du tout : l'affaire n'est pas faite;
Je tiens à mon projet, oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination
N'auroit fait qu'affermir sa résolution.
Je la connois. Au lieu qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, *de loin, à part, sans les voir.*

Où donc le rencontrer? Par-tout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(*haut.*)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus long-temps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :

Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus ?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

(*à part.*)

Je l'ignorois. O ciel ! je venois renoncer
A sa fille : de moi qu'auroit-on pu penser ?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi ;
Car, si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais ! je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment ! vous avez cru que j'irois me dédire
A cause du revers qui vous est survenu ?
Mon ami, je croyois vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille !

ANGÉLIQUE, *à part.*

Dieu !

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille ?

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel !

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serois-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE.

(*émerveillé.*)
Eh bien! ma fille.... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle:
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?...

M. DE PLINVILLE.

Je le crois, j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, *tristement.*

Ah! cher Plinville!. .

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude:
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci.

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. DE PLINVILLE.

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... Hai, je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être, ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI.

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venois ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M. BELFORT.

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon ame.
Allons, il faut partir ; voilà l'instant fatal :
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé,
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences :
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais
Ce que j'étois, sur-tout à quel point je l'aimois.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière,
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien :
C'est un cœur qui du moins ne me reproche rien ;
Oui, je pars.

SCÈNE XIII.

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

ROSE.

J'accourois vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai?

M. BELFORT.

Oùi, Rose, je m'en vais.

ROSE.

Quoi! vous vous en allez? pour toujours?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Ah! bon Dieu! Mais pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Rose :
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous auroit-on ici donné quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! Hélas, que je vais la surprendre!
A cet évènement elle est loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à-la-fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois.

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connois ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi. D'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul. Ah! mon Dieu! quel départ!

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE.

ROSE.

Madame...
Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'ame.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout-à-fait.

Mme DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

Et quel sujet, de grace?...

ROSE.

Il n'a point de sujet.

Mme DE ROSELLE.

Allez, Rose.

ROSE, *à M. Belfort.*

Je puis dire à mademoiselle
Qu'avant votre départ vous prendrez congé d'elle?

M. BELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? Vous avez bien tort.
Adieu donc pour jamais, adieu, monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chère Rose.

ROSE.

Écrivez-nous du moins; c'est bien la moindre chose.

M. BELFORT.

Oui, Rose; de mon sort je vous informerai.

ROSE *part, se retourne, et crie en pleurant.*

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCÈNE XV.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, monsieur? Quelle raison soudaine...?

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

Mme DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus long-temps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnoissance.

Mme DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas, j'aurois voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublierai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et sur-tout cette fuite.
Je conte aussi, monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, madame...

Mme DE ROSELLE.

Ah çà! qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

Mme DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... Mais quoi! je vois près de ces lieux
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI.

UN POSTILLON *en veste bleue, avec la plaque d'argent:* M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême.
De ma commission je suis surpris moi-même;
Car, ordinairement, je ne vais guère à pied:
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire,
Il faudroit, à-la-fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avoueroit d'abord
Qu'il demande un monsieur... qui se nomme Belfort...

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire.

Mme DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du tout, madame; et je n'ai dans ceci
Qu'à remettre à monsieur le billet que voici.

(*Il donne un billet à M. Belfort*)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah !... Madame, pardon ; vous voulez bien permettre?

Mme DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.
(*au postillon, pendant que M. Belfort décachète et ouvre le billet.*)
Eh mais ! vraiment, l'ami,
Vous ne paroissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah ! madame !...

Mme DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

Mme DE ROSELLE.

Bon !

M. BELFORT.

Je reconnois sa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnoître.

M. BELFORT.

C'est lui : de mes transports je ne suis point le maître.
(*Il lit haut.*)
Voici ce qu'il m'écrit : « Viens, accours promptement,
« Mon ami : tu suivras celui que je t'envoie...

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

M. BELFORT, *continuant de lire.*

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »

(*au postillon.*)

Oh! non. Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaieté charmante.

M. BELFORT.

Il paroît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payoient sur ce pied-là les guides.

Mme DE ROSELLE.

Vous êtes postillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

Mme DE ROSELLE.

(*à M. Belfort.*)

Eh bien! menez monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, madame.

Mme DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vite.
Qu'il vienne ce soir même, et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, madame.

Mme DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espère.
N'auroit-on à porter qu'une lettre, un billet,
Il faut, autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. DE PLINVILLE.

J'ai donc dit à mes gens qu'il falloit se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas, quel coup de foudre!
Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étois défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'étoit bien autre chose!
Pour Belfort, près de moi je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh! mais,
Que veut Picard? Il reste : il vient me rendre grace.

SCÈNE II.

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.
Eh bien, es-tu content? Tu conserves ta place.
PICARD.
Point du tout; car je viens demander mon congé.
M. DE PLINVILLE.
Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé :
Mais moi je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi ?

PICARD.

Parcequ'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde ; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux,

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurois que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais ! c'est un repos,
Une retraite enfin, que ton service.

PICARD.

Peste !
Une belle retraite ! et c'est moi seul qui reste !

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard. Nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,

Toi qui devois et vivre et mourir avec moi?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimois, je croyois que tu m'aimois de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais, après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux?
Il faut aimer les gens non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge.
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content; alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre.
Moi vous quitter, après ce que je viens d'entendre?
J'en serois bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez long-temps, mon ami, tu travailles.
Non, non: décidément, je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans!
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester.

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur :
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

(*en le serrant dans ses bras.*)

Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien ?

PICARD.

Est-ce encore un reproche ?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.

(*Picard sort.*)

(*Il regarde Morinval, qui s'avance sans le voir.*)

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimoit pas :
Il est au désespoir, il soupire tout bas;
Je veux le consoler.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant:
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... Ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment... d'un amour sage, honnête, discret:
Il l'aime sans le dire, elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux près de vous protéger leur tendresse.
Écoutez: je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfants, sans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paroît bien né, sensible, doux; j'espère
Qu'aidé de mon crédit il fera son chemin,
Et d'Angélique un jour méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes!...
Mais que de ces enfants les amours sont discrètes!
Moi, j'en estime encore une fois plus Belfort.
Angélique est aimable; il l'aime, il n'a pas tort;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre niéce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV.

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

Mme DE ROSELLE, *de loin, à part.*

Il faut les écarter de notre rendez-vous.

(*haut.*)

Encore ici, messieurs? Eh mais, qu'y faites-vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène : au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

Mme DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. DE MORINVAL.

Monsieur me consoloit.

Mme DE ROSELLE.

Mon oncle est consolant,
Je le sais: mais, de grace, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paroît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;

(*bas, à Morinval, en s'en allant.*)

Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V.

MADAME DE ROSELLE.

La place est libre, au moins pour quelque temps, j'espère,
Et Belfort à présent peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié;
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié:
Je voudrois les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrai-je à leurs maux apporter de remède?

SCÈNE VI.

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

Mme DE ROSELLE.

C'est vous, monsieur! Quoi, seul? Pourquoi n'avez-vous pas
Amené votre père?

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

Mme DE ROSELLE.

Qui l'empêchoit, de grace,
De venir avec vous jusque dans cette place?

M. BELFORT.

En voici la raison: il diffère d'entrer,
Parcequ'il ne veut pas encor se déclarer.
D'abord je vous annonce une grande nouvelle:
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina: par un nouveau retour,

Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Que je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

Mme DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée... « O ciel! dit-il, eh quoi?
« Madame de Roselle! Elle doit m'être chère:
« Une tendre amitié m'unissoit à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

Mme DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudroit vous parler.

Mme DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah ciel! je vois venir l'adorable Angélique:
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

Mme DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrois savoir si, dans le fond,

On m'aime.

Mme DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, *de loin, à Angélique.*

Ah Dieu! mademoiselle,
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disoit, monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui? moi, quitter ces lieux! Jamais... J'étois sorti...
Un moment.

Mme DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment améne
Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

Mme DE ROSELLE, *à M. Belfort.*

(*bas.*) (*haut.*)

Paix donc. Qu'on me suive à l'instant.

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir...

Mme DE ROSELLE.

Pardon : l'on nous attend

Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu.

(Elle sort avec M. Belfort.)

SCÈNE VIII.

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle? Une affaire où je suis
Intéressée! Eh mais! à ceci je ne puis
Rien comprendre.

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? Ah! tant mieux!

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, sur-tout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui sembloit faire entendre...
Que te dirai-je, enfin? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici monsieur. Comment! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire?

SCÈNE IX.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu :
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire unè action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille.., et dont je fais moi-même un très grand cas.
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain ; elle a du caractère.
De là quelques débats : moi qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrai-je apprendre...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre ;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour-à-tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle étoit décidée ;
J'ai, quoique avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu?

Moi je suis complaisant, c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Par-tout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval je la vois qui s'avance.
S'ils pouvoient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contents.

SCÈNE X.

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL

De grace, permettez,
Madame...

Mme DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez :
(*à Angélique.*)
Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

Mme DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amants déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Seroit-il autre chose ici qu'un secrétaire?

Mme DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Eh bien donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?

Mme DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela seroit, je l'aime bien aussi;
Ces messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

Mme DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous? Modérez votre zèle.

ROSE.

Mais, c'est que vous grondez toujours mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous, causons.
Pour refuser Belfort quelles sont vos raisons?

Mme DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Roselle
Connoît beaucoup son père.

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien! tant mieux pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Puis, il s'est fait connoître.

Mme DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M. DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

Mme DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, *à M. de Plinville.*

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même,
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit ; et pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE,
M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me seroit bien sensible.
Seroit-il malheureux ? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, *qui s'étoit retirée au fond du théâtre, revient en courant.*

Madame de Roselle...

Mme DE PLINVILLE.

Eh bien?

ROSE.

Est à deux pas.
Elle amène un monsieur que je ne connois pas.

ANGÉLIQUE.

Un monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

Mme DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui desireroit voir
Votre terre...

Mme DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur...

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît: une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,

Un parc immense ; enfin tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue ;
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairoit en tout point.

Mme DE ROSELLE.

Oh ! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

Mme DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Hai... que sait-on? Peut-être
Gagnerai-je, madame, à me faire connoître.

Mme DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh ! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres !

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès long-temps me prêtoient leur ombrage.

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.
(*en saluant Angélique.*)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paroissez, monsieur, un digne et galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

(*Il arrête et regarde sa femme.*)

Mais je crois qu'elle vaut... Combien [1] ?

Mme DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

Mme DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il est tout simple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même ;
J'ai sur certain article une foiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie...

Mme DE ROSELLE.

Quoi ! vous avez gagné deux fois cent mille écus?

M. DORMEUIL, *souriant.*

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

[1] Ce mouvement, cette question, sont un impromptu infiniment heureux de Molé.

Mme DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte?

M. DE PLINVILLE.

Bon! Le connoissons-nous? Ainsi, que nous importe?
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

Mme DE ROSELLE.

Eh! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

Mme DE PLINVILLE.

Un financier! De grace,
Vous le nommez?

M. DORMEUIL.

Dorval.

Mme DE PLINVILLE.

Je l'avois soupçonné:
Monsieur, c'est notre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerois mieux avoir gagné celui d'un autre:
Mais il pourroit encor redevenir le vôtre;
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher:
Unissez-le, de grace, avec mademoiselle;

L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connoissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Mon habit vous annonce un ancien militaire.

Mme DE ROSELLE.

Oui, monsieur étoit même un ami de mon père,
N'ayant qu'un seul défaut, et mille qualités.
(*bas, à Angélique.*)
Ce parti me paroît très sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrois rendre cela possible.

Mme DE PLINVILLE.

(*à M. Dormeuil.*)
Je l'espère. Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, *très haut.*

Mon fils,
Venez remercier madame.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'obéis.

Mme DE PLINVILLE.

Ah! que vois-je?

Mme DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente.

Mme DE PLINVILLE.

Comment! voici le fils de monsieur?

Mme DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendois pas à celui-ci, ma foi!
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi?

M. DORMEUIL, *à madame de Plinville.*

Madame voudroit-elle, à présent, se dédire?

Mme DE PLINVILLE.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire;
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah! de tant de bontés vous me voyez confus.
(*à Angélique.*)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire,
Et Belfort et Dormeuil...

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, *à M. Belfort.*

Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurai tort;
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur : eh bien!
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

Mme DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Est-ce un rêve? J'en fais assez souvent, dit-on;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais: oh! non...

Mme DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes!

Mme DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard, cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage sur l'eau;
Si nous partions, le feu consumoit le château.
On reste; on l'éteint: bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus: fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses desirs se trouve mariée.
Je voudrois bien tenir notre ami Morinval:
Nous verrions s'il diroit encor que tout est mal.

Mme DE ROSELLE.

S'il alloit, comme vous, devenir optimiste?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais; il est né mélancolique et triste,
Et, comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît:
Il faut bien l'excuser. Mais, tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que, dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier la peine;
Qu'il n'en est que plus doux; et que l'homme de bien,
L'homme sensible, alors peut dire : *tout est bien.*

FIN DE L'OPTIMISTE.

LES CHATEAUX EN ESPAGNE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 20 février 1789.

Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux.

LA FONTAINE, Fable de *la Laitière et le Pot au lait.*

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet.
JUSTINE, femme-de-chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER, autre valet de M. d'Orfeuil.
UN LAQUAIS.

scène est dans une salle, au château de
M. d'Orfeuil.

LES CHATEAUX
EN ESPAGNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point !

JUSTINE.

Il ne tardera guères.

Il avoit à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

Mlle D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous ?

Mlle D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...

La nuit...

JUSTINE.

Bon ! bon ! monsieur est suivi de François.

Mlle D'ORFEUIL.

Eh ! dis-moi, que feroient deux hommes seuls sans arme

Mon père devroit bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, sur-tout lorsqu'on l'attend
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience.
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu ?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu ;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

On diroit que vraiment je ne pense qu'à lui !

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui :
Sujet inépuisable, et, depuis six semaines,
Encore neuf!

Mlle D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh bien! je te l'avoue, oui, ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

Mlle D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

Mlle D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

Mlle D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut être encor.

Mlle D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déja je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance;
Car il sait allier la grace et la fierté,
Et ce qui frappe en lui sur-tout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit?

Mlle D'ORFEUIL.

Assurément:
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bluettes,
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.

Aussi je le pourrois distinguer entre mille :
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Émile.

JUSTINE.

Eh!... vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmants;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femmes non plus.

Mlle D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait?
Laisse-moi l'espérance : elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait; il ne paroîtra rien.
Moi je monte moins haut, afin de moins descendre;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet,
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait;
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop, ni demander trop peu :
Mais vous, mademoiselle, oh! c'est une autre affaire.

Mlle D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras si c'est une chimère!

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu ; c'est le plus sûr.

Mais quoi? j'entends du bruit. C'est monsieur.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! Justine!

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas?

Mlle D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour! bonsoir, ma chère fille.
Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

Mlle D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, *malicieusement.*

Ah! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente!
Nous soupirions!...

Mlle D'ORFEUIL, *vivement.*

Comment se porte donc ma tante?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : elle m'a chargé de t'embrasser,
Ma fille; et c'est par là que je veux commencer.
(*Il l'embrasse.*)
J'ai fort heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

Mlle D'ORFEUIL.

Épargnez-moi, de grace, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous...?

M. D'ORFEUIL.

Quoi?

Mlle D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles.

M. D'ORFEUIL, *feignant de ne pas comprendre.*

Des nouvelles? Ah! oui.

Mlle D'ORFEUIL.

Vraiment? Quelles sont-elles?

M. D'ORFEUIL, *de même.*

Le grand-seigneur...

Mlle D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit!

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte;
Et nous ne connoissons qu'un pays sur la carte :
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah! ah! J'en reçois aujourd'hui

Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc!

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui?

M. D'ORFEUIL.

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre:
Dès demain en ces lieux Florville peut se rendre.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas: vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon!
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant... Mais non;
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

Mlle D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion!
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Eh mon Dieu! nous savons ce que c'est qu'une fille:
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille!...

Mlle D'ORFEUIL, *à demi-voix.*

Pour Justine, on pourroit l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste:
Ainsi je prétends bien tout entendre, et je reste.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret...

Mlle D'ORFEUIL.

Ah ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(*Il tire une lettre de sa poche, et lit.*)

« Mon vieux ami... »

(*Il s'interrompt.*)

Que ce titre m'est cher!
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil?

M. D'ORFEUIL.

Ah ! oui.

(*Il continue de lire.*)

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,
« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein
« Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il desire, entre nous,
« Observer à loisir l'humeur, le caractère.

« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystère,
« Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée !

Mlle D'ORFEUIL.

Et mais !... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, *avec intention*.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?

Mlle D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort, en effet.

M. D'ORFEUIL *continue de lire*.

« Je suis loin d'approuver un semblable projet :
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire ;
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,
« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrois mon neveu, si je me portois bien.
« Adieu. Derval. »
Plus bas, on lit par apostille :
« Gardez mieux mon secret que je ne fais le sien. »
(*à sa fille.*)
Eh bien ! voilà le tour que Florville te joue.

Mlle D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue :
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connoissent trop peu.

Le projet de Florville annonce une belle ame;
Et qui d'avance ainsi veut connoître sa femme
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître :
Tu ne peux que gagner à te faire connoître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien! jouons le nôtre;
Paroissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourroit arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir,
Mais sans faire semblant du tout de le connoître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *hors d'haleine.*

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.

Je t'avois défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon;

Je l'oubliois. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parloit,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure?

FRANÇOIS.

Eh! mais, il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir?
Florville va monter; il faut le recevoir.
(*à François.*)
Qu'il vienne.

(*François sort.*)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille, qui paroît embarrassée.*

Eh! mais, qu'as-tu?

Mlle D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien! quoi?

Mlle D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue...
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon! cela ne fait rien.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien!
Passer à la toilette une heure; et je parie
Qu'au retour tu seras une fois moins jolie.

Mlle D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout-à-l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.
(*M. Dorfeuil sort.*)

SCÈNE VI.

JUSTINE.

Fort bien. En tout ceci,
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(*Elle regarde.*)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII.

JUSTINE; M. D'ORLANGE, *en bottes*; VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment monsieur vient de sortir.
Si vous le desirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir? point du tout. Ne dérangez personne:
J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrois long-temps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, *lui rendant sa révérence.*

Vous êtes bien poli; je ne puis m'arrêter.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, *triomphant.*

Eh bien?

VICTOR.

Charmant accueil! rencontre inespérée!
D'honneur!

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paroît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh, mon dieu! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grace, à la réalité,
Monsieur; elle a de quoi suffire, en vérité.
On ouvre... Moi, j'étois tremblant comme la feuille.
Je m'avance, on sourit, on s'empresse, on m'accueille;
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé:
J'entre enfin, et déja tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout-à-fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.

S'il étoit dur et fier, ils seroient insolents.
Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable.
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir: elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! suis-je par-tout reçu d'autre manière?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah! vous voilà bien fier!
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure. Ici le hasard nous procure
Un asile; et demain?

M. D'ORLANGE.

Demain? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit;
C'est fort bien: mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois; et, dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.
Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous ballotte,
Pestant, grondant, sur-tout quand vous vous égarez,
Et parfois espérant, lorsque vous espérez;
Car vraiment je vous-aime, et ne puis m'en défendre.
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais:
Je puis bien me fâcher; mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle:
Tu seras quelque jour bien payé de ton zèle.

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part.

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Ah! oui, c'étoit un digne et galant homme
Qui nous faisoit passer tous les mois quelque somme.
Mais las! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimois bien, cependant, ceux qu'il vous envoyoit.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre!
Il me reste, en tout cas, la faveur du ministre.
Dans les papiers publics j'ai reconnu son nom :
De mon père, au collège, il étoit compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connoissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance,
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain, je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier, je descends;

Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, vous trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste : elle me fait connoître :
« Tel à vos yeux d'Orlange en ce jour vient s'offrir ;
« Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
« S'il pouvoit être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et sur-tout d'assurance,
Le frappe : nous causons ; il m'observe avec soin ;
Et je l'entends qui dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste ;
Mille gens l'attendoient ; et moi qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte ; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis, de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je, enfin?... je puis être... ministre un jour :
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, *persuadé par degrés.*

Ah! vous n'oubliez pas, j'espère, mon bon maître,
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non : tu dois me connoître ;
Sois tranquille, toujours tu seras mon ami ;
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, *gravement.*

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal

Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, *humblement.*

Ah! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon,
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies;
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies.

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmante; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor: j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante:
Quel goût délicieux! et quelle voix touchante!
On me méne en un grand et bel appartement:
Je suis las; je m'endors délicieusement.
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être.
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me léve... L'on veut en vain me retenir;
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, *hors de lui-même.*

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment: daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(*à Victor.*)

Vous! Mon ami, quelqu'un va vous faire connoître
L'appartement que doit occuper votre maître.
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déja.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête:
Le jour où l'on s'égare est un vrai jour de fête.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bien-venu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connois si bien, que je vous ferai grace
De ces remerciements dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remerciements? Bon!.. Il ne m'en est point dû;
Et dans votre alentour si je m'étois perdu,
Vous feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route?
(*à part.*)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins.
L'un vraisemblablement conduisoit à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence :
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais très bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah! fort bien.

(*à part.*)

J'attendois les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs?

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron!

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors?

M. D'ORLANGE.

J'étois seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très ferme, et je leur dis:
« Messieurs, que me veut-on? Ma bourse? on peut la prendre.
« S'agit-il de mes jours? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons; nous en avons besoin :
« Mais attaquer vos jours? nous en sommes bien loin.
« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi. Voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

(*à part.*)

Le récit est piquant. On ne peut mieux trouvé.
(*haut.*)
Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme,
Et... de grace, peut-on savoir comme on vous nomme?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur; c'est toute ma famille,
Ma seule joie; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer;
Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. D'ORFEUIL.

Je voudrois que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse:
Je m'en consolerai, si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi! vous en doutez?
J'en répondrois pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connoître:
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paroître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement:
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, *d'un accent très prononcé.*

Monsieur! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissoient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile.
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur: après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui de tout le passé me paie avec usure.
Établissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

(*à part.*)

Monsieur!... Il est vraiment aimable tout-à-fait.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

De mon gendre je suis déja très satisfait.

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle?

JUSTINE.

Oh! non. Ils ne le sout pas tous ;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable! Oh ! moi, je suis bon enfant; mais, du reste,
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non: modestie à part, c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un vraiment qui seroit attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu!

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vîte?

JUSTINE.

Bon!

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :
Nous les trouvons, sans doute, excellents; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela?

JUSTINE.

Que sais-je?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur ; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connoissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connoître.
C'est donc un voyageur?

VICTOR.

C'est un vrai juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand!
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre.
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, *vivement.*

Vous êtes marié?

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, *à part.*

Tant mieux ; j'avois bien peur.

VICTOR.

Je disois seulement
Que j'étois fait pour l'être : aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt ?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié?

VICTOR.

Pas encore ;
Et de long-temps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez?

JUSTINE.

Au revoir. J'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le-lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il feroit mieux d'éviter l'entrevue ;

Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(*Il sort.*)

JUSTINE, *le suivant des yeux.*

Il n'est pas mal.

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

Mlle D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parloit?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

Mlle D'ORFEUIL.

J'entends : c'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paroître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

Mlle D'ORFEUIL, *vivement.*

Il étoit comme il faut.

Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvoit tantôt vous dire même chose.

Mlle D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine?

JUSTINE.

Eh bien?

Mlle D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

Mlle D'ORFEUIL.

Pour le reste déja c'est un heureux augure;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord:
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah! doucement. Ce n'est qu'un indice léger:
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, *avec un nouvel habillement.*

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrace.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grace!
De détours en détours m'amener jusqu'ici,
C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! cet accident chez moi n'est pas très rare.
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte ;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin, une lumière ;
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici je trouve encore, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grace, et j'admire, d'honneur!...

Mlle D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir, au gré de son envie?

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! en vérité,
De se fixer ici l'on seroit bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et sur-tout un accueil plus aimable?

Mais je ne puis long-temps m'arrêter nulle part.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous arrivez; déja vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir: mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais, en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serois parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts; car je suis ennemi de la gêne;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

Mlle D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable;
Et je pourrois, par jour, être souvent coupable.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudroit bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

Mlle D'ORFEUIL.

Il faudroit bien encor pardonner cette absence:
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh! je l'en préviendrois;
Car, si j'étois au point d'épouser, je voudrois
Connoître bien ma femme, être bien connu d'elle.

JUSTINE.

Oui-da!

M. D'ORLANGE.

Je lui dirois : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi! je vous ennuie?

Mlle D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt..

JUSTINE.

(*à part.*)
Moi de même. Voyons où tout ceci nous méne.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine : »
Dirois-je à ma future...

Mlle D'ORFEUIL.

Oh! oui, j'entends fort bien.

D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant; tel même, j'en convien,
« Que l'on pourroit, parfois, me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage:
« Trop heureux de lui plaire en tous temps, en tous lieux!
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple. Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisseroit la même liberté;
Verroit avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs sa femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,
Et faire à tout le monde un caressant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Par-tout aller sans lui, puisqu'il iroit sans elle;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,

Le préférer d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudroit permettre.

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserois promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

Mlle D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi! seriez-vous, monsieur, jaloux par aventure?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

Mlle D'ORFEUIL.

Pourtant il faudroit, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon ame;
Je suis fait pour l'amour, mais très peu pour l'hymen.

JUSTINE, *à part.*

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense : excusez ma franchise.

Mlle D'ORFEUIL.

Moi, je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentiments j'ai regret de vous voir;

Mais je suis très charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose :
Aussi bien, ce seroit s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin, à part.*

Ah ! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(*haut.*)
Eh bien ! mon cher monsieur, êtes-vous délassé ?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon, si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourroit ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grace qui brille !...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur. Il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah ! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit :
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,

Et moi, j'écouterois pendant des jours entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Êtes-vous voyageur, dans la force du mot?

Mlle D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, *à part.*

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelque étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? Vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu;
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu :
Alons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence? Voyez! je ne l'aurois pas cru :
Vous n'avez point l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru!
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, *bas, à sa maîtresse.*

Il ment fort bien!

Mlle D'ORFEUIL, *bas à Justine.*

Avec trop d'aisance et de grace.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déja parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe?

JUSTINE, *à part.*

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFÉUIL.

Comment voyagez-vous?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau, comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

Mlle D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver:
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur: de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur? Ma foi, je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grace jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère!
J'aurois trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avois du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! quand il faudroit se détourner un peu,
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmants je reviendrai sans doute;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc?

M. D'ORLANGE.

Eh oui! votre réception
Me touche, me pénétre; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Promettez-moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout-à-fait;

Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage seroit le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors vous accompagneroit.

Mlle D'ORFEUIL.

Par-tout avec plaisir j'accompagne mon père.
Cette partie auroit sur-tout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle. Moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettois pour long-temps en campagne,
Au lieu d'un compagnon, d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer :
Elle est en amazone, ou bien en cavalier.
Tout prend autour de vous une face nouvelle;
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las, on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublieroit sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito ;*
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos riants tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons en effet au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel!...

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, *embarrassé.*

J'ai, très jeune, quitté la maison paternelle,
Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'étoit un bel endroit! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup d'œil superbe!

M. D'ORLANGE.

Oh! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie!

Mlle D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promènerez.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais... j'aurois peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle foiblesse extrême!
Eh! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime?...
(*Il se reprend.*)
Près d'un père?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper;
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange.

JUSTINE, *à part.*

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(*à d'Orlange.*) (*à sa fille.*)
Venez. Ma fille, et toi, viens-tu?

Mlle D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL, *bas, à sa fille.*

Allons. Il est charmant.
(*Il emmène d'Orlange.*)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, *qui se regardent quelque temps.*

JUSTINE.

Eh bien, mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! ma chère Justine!

JUSTINE.

Plaît-il?

Mlle D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

Mlle D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur!

JUSTINE.

Le voilà.

Mlle D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui? Moi, mademoiselle. Oui, je vous l'ai prédit:
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire;
En un mot, le premier a fait tort au second.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! quelle différence!

JUSTINE.

Écoutez donc : au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage ;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

Mlle D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.
De séduisants dehors, un babil amusant,
Dans le monde voilà ce qui fait l'homme aimable ;
Et Florville à mes yeux seroit fort agréable,
Si Florville pour moi n'étoit qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre ;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin ?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh ! tout son entretien.
Quelle légèreté !

JUSTINE.

C'étoit un badinage.
Il falloit bien ainsi jouer son personnage.

Mlle D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours ;
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers, inconséquents, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même en fort peu de paroles :
Amant fort agréable, et fort mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée;
D'un beau portrait votre ame étoit préoccupée:
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

Mlle D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, *à Justine.*

Je vous le donne à deviner en mille.
Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh! celui-ci s'est perdu tout de bon.

Mlle D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle; il est tout-à-fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais, en vérité, la rencontre est unique.

M[lle] D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS.

Il est au bout du corridor.

M[lle] D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père?

FRANÇOIS.

Pas encor.

J'y courois; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

M[lle] D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père de ce pas,
Et je l'avertirai; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon, le voici.

(*Elle le regarde.*)

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS; UN LAQUAIS, *qui sort après l'avoir introduit.*

FRANÇOIS.

Dans ce salon
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends : vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? Votre maître... a-t-il des enfants?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh ! oui. Par-tout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt; cela me désespère.

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! monsieur son père
Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas: mais sans être informé
De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. DE FLORVILLE.

Je suis content de ce court entretien;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître:
Celui-ci pour Florville est loin de me connoître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'étoit traité par lettre,
Et, si j'avois voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi, je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe: si je suis content, je me déclare;
Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage.

SCÈNE X.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part, de loin.*

Où donc est-il? Je suis curieux de le voir.

(*haut.*)

Ah! bon. C'est moi, monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils, peut-être?...

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon :
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout : bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quel est ce zèle extrême?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui!

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! sur-tout d'une gaieté!
Sur ma foi, vous serez ravi de le connoître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connoissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connoître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne!...
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté
Peu commune est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grace touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée:
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée.
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.
Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaieté:
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui seroit agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(*haut.*)
Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrois; mais quoi! je ne puis: dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain?

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je puis mentir.

(*haut.*)
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

Oh! le charmant voyage!
Il nous paroîtra court celui-là, je le gage;
Henriette fera les frais de l'entretien :
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.

(*à part.*)
Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!

Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi ! les voyageurs font bientôt connoissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! monsieur !..

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non, l'amour ne nous brouilleroit point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez ?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce seroit bien dommage !
Mais si la même belle obtenoit notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderoit sans murmure, et se retireroit.

M. DE FLORVILLE.

L'effort seroit cruel pour une ame sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirois pour une fille unique,
Et que vous survinssiez...?

M. D'ORLANGE.

Bon ! bon ! terreur panique !

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu,
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimois Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète;
Et moi, je vous rendrois même service ailleurs.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs?

M. D'ORLANGE.

Pour souper?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Ma foi! si j'y comprends un seul mot, que je meure!
Serois-je donc ici venu trop tard d'une heure?

(*Ils sortent ensemble. Olivier les suit.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. DE FLORVILLE.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,
Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible!
Dès le premier abord je sens qu'elle m'a plu.
Grace, esprit, elle a tout; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant s'il m'avoit prévenu!

SCÈNE II.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur ?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure.
Elle paroît charmante.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! charmante!... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure:
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

Mlle D'ORFEUIL.

Monsieur aimeroit donc ce paisible séjour?

M. DE FLORVILLE.

Je le préfèrerois à la ville, à la cour.
J'aime les prés, les bois, sur-tout la solitude:
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avois une aimable compagne,
Je passerois ma vie au sein de la campagne.

Mlle D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui; mais expliquons-nous:
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur; et nous voyons très peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites:
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première? Eh quoi! mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle
N'est donc qu'un voyageur égaré?

Mlle D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paroît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déja beaucoup, et sur-tout aujourd'hui...

Mlle D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! Et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocents plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très solitaire.
Une autre trouveroit cette retraite austère;
Eh bien! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

Mlle D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi dès mes plus jeunes ans;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisants,
Écarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse!
Il aime la musique: eh bien! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire:
Doux emploi! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(*très vivement.*) (*en se reprenant.*)
Ah! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez;
Vous vous reposeriez...

Mlle D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée:
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien! je le dirai tout bas:
Car un autre en riroit; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule;
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisois sa partie, ensuite je lisois;
Je l'écoutois sur-tout; enfin, je l'amusois:
Et moi, j'étois heureux en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à-la-fois, m'est chère et douloureuse.

Mlle D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir!
Une mère! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir! Pourquoi, mademoiselle?
Ah! gardez-vous-en bien; la cause en est trop belle;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerois:
Qui connut vos plaisirs doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable:
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas, pourquoi faut-il que des moments si doux
S'échappent aussi vite!

Mlle D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie:
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instants...
L'autre étranger ici restera-t-il long-temps,
Mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais... je l'ignore. Mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

Mlle D'ORFEUIL

Oui...

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Comme elle paroît émue en le voyant!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret:
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gêneroit.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE, *à Florville.*

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine:
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir...

M. D'ORLANGE.

D'un moment

Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paroît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

Mlle D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grace;
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle;
Ainsi je rêvois donc à vous, mademoiselle:
Je vous voyois par-tout, au château, dans le bois;
Et je vous voyois... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon ame étoit charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée:
Je les ouvre; je vois quelque lueur briller;
J'entends même de loin la flamme petiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir... Par-tout régne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui: le feu justement

Avoit pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

Mlle D'ORFEUIL.

Ah! bon Dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grace à mon zèle :
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déja vous étiez éveillée,
D'une robe légère à la hâte habillée :
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor;
Je veux vous emporter au fond du corridor,
Mais quoi! déja la flamme en barroit le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire?

M. D'ORLANGE, *à mademoiselle d'Orfeuil.*

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquois si peu!
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en étoit chargé.
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portoit le père, et je portois la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

Mlle D'ORFEUIL.

En ce cas, qui jamais n'arrivera, j'espère,

C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh! j'aurois eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut; je me léve,
Et je vois à regret que ce n'étoit qu'un réve.

Mlle D'ORFEUIL.

Mille graces, monsieur, d'un si généreux soin,
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *de loin.*

Messieurs, vous paroissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connoissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disois.

M. DE FLORVILLE.

Et sur-tout on la fait
Si vite avec monsieur!

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet,
J'ai vu que nos humeurs étoient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur...

M. D'ORFEUIL.

Ah! c'est qu'il est d'heureuses sympathies.
Hein?... qu'en dis-tu, ma fille?

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est,

Mon père; je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, par-tout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeûné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, *à part.*

Il l'entend bien;

Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(*haut.*)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(*à Florville.*)
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

Mlle D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Monsieur la reverroit peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh mon Dieu ! point du tout : je l'ai vue à loisir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point ; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh ! non : depuis une heure, au moins, je me promène.

M. D'ORFEUIL, *à d'Orlange.*

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourroit la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non ; voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, *saluant mademoiselle d'Orfeuil.*

Il n'étoit pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout çela : qu'importe ?

Mlle D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte ?

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de moments à passer près de vous !
Et j'irai perdre, moi, des instants aussi doux !...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais! la fiction vous paroît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

Mlle D'ORFEUIL.

Je croyois que monsieur aimoit la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord; mais tel plaisir est insipide et fade
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grace,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

Mlle D'ORFEUIL.

Sitôt?
Je ne le croyois pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle
Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'étois un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose

Vient de se faire en moi! Je suis... hélas! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez...!

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon:
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

Mlle D'ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le: jusque-là, je dois tout ignorer.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a point témoigné de colère:
Cependant je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte.
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend:
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornoient en son essor ma haute destinée!
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,

Servir le roi, l'état, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,
Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

(*arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.*)

Le vaisseau sur lequel je m'étois embarqué,
Par un corsaire turc, en route, est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmés de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avoit tué mon bras. Le sort me favorise:
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très hauts emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
« Pacha, dit le visir, les Russes sont là; cours,
« Et bats-les. » Je les bats; puis je prends, en trois jours,
Ismailow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre: il meurt; et je règne après lui.

(*au comble du délire.*)

Me voilà donc le chef de la sublime Porte!...
Mais ma religion, mais mon culte!... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers?
Mon dogme est d'adorer le Dieu de l'univers.

Il est celui des Turcs; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur;
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE; VICTOR, *déja entré sur la scène, et sans être vu, a écouté, depuis ces mots :* Le capitan-pacha, etc.

VICTOR, *se prosternant.*

Sultan!...

M. D'ORLANGE.

Eh bien! qu'est-ce?
Que veut-on?

VICTOR.

Au sérail on attend ta hautesse...

M. D'ORLANGE, *se croyant encore le grand-seigneur.*

Quel est l'audacieux...?

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel : je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé...?

M. D'ORLANGE.

Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne:
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Se figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bon-homme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve:
A nos chagrins réels c'est une utile trêve.
Nous en avons besoin: nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourroit compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;

Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeûné pourtant seroit bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR.

Il est fou... là... se croire un sultan, seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourroit bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnois pourtant le gros lot!... quel bonheur!
J'achèterois d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui; dans ce canton : j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!

Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étois hier.
Ma foi, j'aime déja ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier !... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir ;
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses !
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité !
Plus heureux que monsieur... le grand turc sur son trône,
Je serai riche, riche, et je ferai l'aumône.
Tout bas, sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor ; » cela me touchera.
Je puis bien m'abuser ; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,

(*Il cherche.*)

Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh ! mais...
Où donc est-il ? Tantôt encore je l'avois.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible ?
Ah ! l'aurois-je perdu ? seroit-il bien possible ?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.

(*Il crie.*)

Que vais-je devenir ? Hélas ! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX.

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, monsieur?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre...?

VICTOR.

Ah! mademoiselle, excusez, je vous prie;
Venez m'aider, de grace, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds? Expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE *l'amène mystérieusement.*

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL *sourit.*

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur!...

M. D'ORFEUIL, *toujours de même.*

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez long-temps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute: puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore; et si j'osois prétendre
A sa main, cet hymen feroit tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être;
Mais il est naturel de se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL.

C'est assez;
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connois fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille...?

M. D'ORLANGE.

Ah, monsieur ! adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé.
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Écoutez, je vais voir notre jeune personne:
J'espère que tous trois serons bientôt d'accord;
Car, si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

(*Il sort.*)

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCÈNE II.

M. D'ORLANGE.

Mais comme tout s'arrange!
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange!
Qui m'auroit dit hier, lorsque je m'égarois,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrois?
Qu'en ce château, moi-même... Il est un peu gothique:
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison;
Car je suis à peu près maître de la maison.
Ces grands appartements sont vraiment détestables.
Nos bons aïeux étoient des gens fort respectables;
Mais ils ne savoient pas distribuer jadis:
Dans cette pièce, moi, je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi! je fais tout ôter. Nous avons du terrain:

Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt; ils sont tous dans mon porte-feuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on? Un Amour, un vieux temple?
Un kiosque? Oh! non; rien d'étonnant: par exemple,
Un petit pavillon, au-dehors tout uni,
Plus modeste en dedans; le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi ; je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs ; je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure...
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé ;
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.
Là, je rêve, je lis : tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine; elle ouvre et s'introduit.
Ah ! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux :
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande ;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE.

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce? Oh ! d'ici je la vois :
Tous les préparatifs sont déja dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête :
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfants, des vieillards, les filles, les garçons ;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice...
Que vous dirai-je enfin? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE.

Mon Dieu! que tout cela sera charmant à voir !
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

Mlle D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce :
Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(*voyant arriver Florville.*)

Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, *qui a entendu le dernier vers.*

Je vous suis obligé.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon, je me retire;

J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.

Ah! c'est en dire assez.

(*Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.*)

SCÈNE V.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Vous le voyez, mon cher.

Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.

Oh! oui, rien n'est plus clair.

Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. D'ORLANGE.

En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.

Mille graces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.

Quoi! vous partez? Sur vous j'avois compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.

En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.

Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.

Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvoit
Qu'Henriette déja fût promise à quelque autre;
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?
Je trouverois, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère :
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute à moi, si je plais mieux que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurois été charmé de le connoitre.

M. DE FLORVILLE, *faisant un geste.*

Et... si...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tuerois point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête.
S'il vous tuoit?

M. D'ORLANGE.

Eh bien! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit; je m'y dévouerai,
Monsieur, par deux beaux yeux heureux d'être pleuré.
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis : car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux; je ne m'en plaindrois pas,
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte;
Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant!
Peut-être... le beau sexe est si compatissant!
De sa main... pourquoi non? Jadis les demoiselles
Soignoient les chevaliers qui se battoient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :
Mais Bayard près de lui n'avoit point sa maîtresse.

La mienne à mon chevet s'établira : je croi
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard !... De ses yeux une larme est tombée.
Ah ! si je suis malade, elle n'est guère mieux;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrois, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi ! si par malheur vous n'étiez pas blessé?

M. D'ORLANGE.

Bon ! rien de tout ceci n'arrivera peut-être;
Et ce futur époux est bien loin de paroître.
Mais de votre départ je suis très affligé;
Car vous m'êtes si cher !...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part...dans l'Europe; en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serois enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais!...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime,
Qu'on estime sur-tout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, *frappé tout-à-coup d'une idée.*

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M. DE FLORVILLE.

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit! Je le voi,
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrois d'un seul mot me faire reconnoître...
Mais non, elle aime l'autre: il est trop tard peut-être;
Et je l'affligerois, sans être plus heureux.
Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne

Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite... Eh ! pourquoi me suis-je déguisé ?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercheroit querelle...
Mais pourquoi ? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive, on lui fait un gracieux accueil ;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup d'œil.
Laissons-lui son erreur ; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.
Ah ! puisque excepté moi tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCÈNE VII.

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon ! qu'entends-je ?
Vous partez ?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Mais quel dessein étrange !
Vous n'en avez rien dit à déjeûner.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, monsieur ; et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! Avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille graces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose...
Qui vous plairoit.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrois d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! croirois-tu, ma chère,
Que monsieur veut partir?

Mlle D'ORFEUIL, *avec un peu de dépit.*

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée

Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir...

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout, ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvoit me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connoissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressoit le plus.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Quelle froideur extrême!

Mlle D'ORFEUIL, *à part.*

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!
Je dis à ce pays un éternel adieu.

Mlle D'ORFEUIL.

Ce matin même encore il paroissoit vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour
J'aurois voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux sans doute.

Mlle D'ORFEUIL, *à part.*

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte!

M. DE FLORVILLE, *à part.*

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.

(*haut.*)

C'en est trop ; je m'oublie en ces touchants adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grace...

M. D'ORFEUIL.

Au moins jusqu'à votre voiture...

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remerciements de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle ; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur! bonheur, hélas! si rare,
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déja? Mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.

Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne;
Mais il a l'humeur sombre, et ce n'est pas la mienne.

Mlle D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvoit les cacher:
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'ame tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc! Comme il est toujours gai!
Quel aimable babil! quelle grace!

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, sur-tout de la franchise.
Mais j'aurois souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles ames!
En un mot, je voudrois...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames!

Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

Mlle D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors? Eh mais, demeure.

Mlle D'ORFEUIL.

Permettez-moi; je vais revenir tout-à-l'heure.
(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnoient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre ame,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'étoit sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... daignez permettre;

Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle?

M. D'ORFEUIL.

Eh oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi ! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc ! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai ?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, *à M. d'Orfeuil.*

M onsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(*à M. d'Orlange en s'en allant.*)

J'y vais. Oui, j'étois prévenu ;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah ! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Se peut-il ? Comment me savoit-il ici ?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre;
Car vous saurez, monsieur, qu'on vous prend pour un autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre ! Et pour qui?

VICTOR.

Pour un futur époux;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? Je m'y perds. Répète donc, de grace...

VICTOR.

Oui, monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,

Nommé Florville, étoit d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui vénoit pour surprendre.
Vous parûtes; d'abord, on vous prit pour le gendre:
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé;
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah! je comprends enfin... J'étois surpris aussi
De voir... Mais quoi! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, monsieur, je vous supplie?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(*Il sort.*)

VICTOR, *en s'en allant.*

Encor quelque folie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. D'ORLANGE.

Victor est donc parti! Je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice,
Cruel, mais qu'après tout il falloit que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser:
Cet homme est le futur; c'est à lui d'épouser.
Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparoître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route:
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits!
Ah! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse!...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfants.
Henriette me dit... que ces mots sont touchants!
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère!...

« Je vous dois mon bonheur, mes enfants et leur père. »
Serois-je plus heureux si j'étois son époux?
Quelqu'un vient: c'est le père; allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II.

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre?...
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui, je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre?
A cet oncle indiscret?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous: c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser; mais je ne puis m'en plaindre:
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre?

M. D'ORLANGE.

Il avoit ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.
Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvoit vous échapper.
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos desirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendroit de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère;
Je sens que l'étranger nous étoit nécessaire,
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché : mais quoi! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagneroit à se faire connoître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serois très fâché s'il ne revenoit point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus : justement, la voici.

SCÈNE III.

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, *à sa fille.*

Eh bien ! voilà Florville, et tout est éclairci.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai ?

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à desirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux ; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah ! oui.

(*M. d'Orfeuil sort.*)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, *à part.*

De mon rival servons les intérêts.

Mlle D'ORFEUIL, *à part.*

C'en est fait; écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

Mlle D'ORFEUIL.

Je suivrai sur ce point les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non. Vous voyez en moi
Votre futur époux; vous l'acceptez : mais quoi!
Si je ne l'étois point?

Mlle D'ORFEUIL.

Eh mais, monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

Mlle D'ORFEUIL, *vivement.*

Vos alarmes, monsieur? Quel sujet?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah! je me rends justice.

SCÈNE VI.

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien?

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutois pas.
Et ma lettre?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre?...
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli;
Puis il a pris un air... un air... là... très poli,
Mais extraordinaire. Oh! oui, j'irai sans doute,
A-t-il dit. Je comptois poursuivre au loin ma route;
Mais ceci me retient. Vite, dit-il alors
Au postillon, retourne au château d'où tu sors...
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(*Victor sort.*)

SCÈNE VII.

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur : c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble

Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non : je vous connoissois assez pour m'en flatter.

M. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici? La place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux:
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'étoit dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,

Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant.

Lisez.

(*Il le lui remet.*)

M. D'ORLANGE *lit.*

« Voulez-vous bien revenir à l'instant?
« Ne demandez que moi ; j'ai deux mots à vous dire.
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah!...

(*Il rit.*)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(*d'un ton martial.*)
Attendez, je reviens.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE FLORVILLE.

Il faut que je l'attende !
Il me rappelle ; il veut qu'en ces lieux je me rende:
Je revole à l'instant ; et monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paroît...
Je crains pour le futur sa tendresse inquiéte...
Hélas! je crains sur-tout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main :
J'arrive. Mais je vois qu'un autre est aimé d'elle ;
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient.... C'est elle! Ah ciel!

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

Mlle D'ORFEUIL, *de loin*, *sans voir Florville.*

Florville dans ces lieux
(*apercevant Florville.*)
M'avoit dit que quelqu'un me demandoit... Ah dieux!
(*haut.*)
C'est vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

Mlle D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattois pas de jamais vous revoir.

Mlle D'ORFEUIL.

Et:.. ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? C'est... pardon... une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

Mlle D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

Mlle D'ORFEUIL.

Je les avois reçus moi-même... Il seroit mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paroître.
Ma visite, à présent, le troubleroit peut-être :
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

Mlle D'ORFEUIL.

Oh ! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçoit, ce semble, une union prochaine.

Mlle D'ORFEUIL.

Oui, j'étois sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesoit d'avance, et j'en aurois gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami ;
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisois trop d'honneur :
Je le croyois aimé.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre, plus heureux, du moins je le soupçonne,
L'a prévenu...

Mlle D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimois personne

Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, *à part.*

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh Dieu! l'espoir enfin me seroit-il rendu?
(*haut.*)
Votre cœur seroit libre encor, mademoiselle?

Mlle D'ORFEUIL, *à part.*

Hélas!

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A droit de me toucher! Heureux Florville!

Mlle D'ORFEUIL.

Eh quoi!
Vous enviez son sort?

M. DE FLORVILLE, *vivement.*

Ah! je parle de moi.

Mlle D'ORFEUIL.

De vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Eh! oui. La feinte est inutile.
Vous êtes libre encore, et moi je suis Florville.

Mlle D'ORFEUIL.

Vous Florville?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déja je vous crois prévenue :
Dès-lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle. O trop heureux retour!

Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis, et que je vous adore.

Mlle D'ORFEUIL.

Qu'entends-je? Eh quoi! c'est vous qui m'étiez destiné?
(*à part.*)
Se peut-il? Ah! mon cœur l'avoit bien deviné.
(*haut.*)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étois aimé! Qu'entends-je? Et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici. J'étois loin de songer...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh! c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie:
Du désespoir je passe au comble du bonheur;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X.

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avois-je donc, monsieur, si mal choisi la place?
Et faut-il dans le bois?...

M. DE FLORVILLE.

Épargnez-moi, de grace:
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

Mlle D'ORFEUIL.

Moi, je sens tout le prix d'un trait si délicat.
(*à M. d'Orlange.*)
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime ;
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
(*à son père.*)
Vous savez notre erreur, mon père ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connoît !

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grace à ce dessein étrange,
S'étoit trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allois sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous ?

Mlle D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non : croyez que jamais...

Mlle D'ORFEUIL.

Eh ! discours superflus !
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! que je dois rendre grace

A l'ami généreux qui fit suivre ma trace!

M. D'ORLANGE.

Moi ! j'ai fait mon devoir. Ah ! respirons... L'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang :
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Seroit-il une terre à vendre en ce canton?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achéte. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfants; le grand nombre m'en plaît:
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élévera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi.
Je saurai démêler leur goût, leur caractère ;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné !
(*à M. d'Orfeuil.*)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai pas bien loin lui chercher une femme :

(*montrant mademoiselle d'Orfeuil.*)

Il pourroit épouser la fille de madame.

(*à M. d'Orfeuil.*)

Trop heureux ! Tous alors, nous serons vos enfants.
Vous sourirez, mon père, à nos soins caressants.
A cent ans, vous direz : « Je n'avois qu'une fille;
« Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXXVII.

A PARIS,

CHEZ
LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

CHEFS-D'ŒUVRE
DRAMATIQUES
DE
COLLIN D'HARLEVILLE.

TOME II.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 4 mars 1791.

PERSONNAGES.

M. le baron DE CRAC.
Mademoiselle DE CRAC, sa fille.
M. D'IRLAC, sous le nom de SAINT-BRICE, fils de M. de Crac.
M. FRANCHEVAL, amant de mademoiselle de Crac.
M. VERDAC, parasite.
THOMAS, laquais, jardinier, et garde.
JACK, page de M. de Crac.
LE MAGISTER du village.
Tout le village.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.

MONSIEUR DE CRAC

DANS SON PETIT CASTEL,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

SAINT-BRICE.

Oui, des événements j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'étoit... qui? Crac, mon père; il m'embrasse
Sans me connoître encore : en son petit château,
Où j'allois, il m'emméne, et j'entre *incognito*.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient : moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour habler... que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons sur-tout d'hésiter sur le terme.

Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.
Peut-être est-ce manquer de respect au cher père;
Mais le cœur paternel fera grace, j'espère:
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval;
Oh! oui. Voici ma sœur: mais elle n'est pas mal.

SCÈNE II.

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déja levée!

Mlle DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais! c'est assez mon usage.
Ici, grace à l'emploi qué l'on fait dé ses jours,
Plus tôt on les commence, ét plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi, sur-tout en ces demeures;
Les jours coulent, je crois, plus vite que les heures.

Mlle DE CRAC.

Ah! dé grace...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instants si doux,
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

Mlle DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé mé trouve étrangère,
Bien qu'en cetté maison, parfois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.

Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

Mlle DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant... Non pas qué jé l'excuse;
Car moi, jé n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

Mlle DE CRAC.

Monsieur... si j'ose ici diré cé qué jé pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelqué rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

Mlle DE CRAC.

Oui, vous mé rappelez lé souvenir d'un frère
Qué j'aimois tendrement, à qui j'étois bien chère:
Il séroit dé votre âge... Ah! regrets superflus!
Cé frère si chéri, probablement n'est plus;
Dès long-temps nous n'avons dé lui nullé nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il? Que sait-on pourtant, mademoiselle?
Des frères qu'on crut morts.... ressuscitènt souvent.
Peut-être un jour...

Mlle DE CRAC.

Eh mais! si lé mien est vivant,
Il m'oublie, ét cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier? Oh! non, cela n'est pas possible.

Mlle DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez;
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

Mlle DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

Mlle DE CRAC.

Un amant, dités-vous?

SAINT-BRICE.

Eh! oui... Vous rougissez?

Mlle DE CRAC.

Qui? moi, monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous-même; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être;
Et j'aurois grand plaisir... On vient; c'est lui peut-être.

Mlle DE CRAC, *vivement.*

Lui-méme.

SAINT-BRICE.

Alors, je vais troubler votre entretien:
Je crains d'être importun.

Mlle DE CRAC.

Monsieur, né craignez rien.

SAINT-BRICE.

(*à part.*)
Vous permettez? je reste. Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCÈNE III.

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*
(*de loin, à part.*)
Quel contré-temps ! encore avec cet étranger!
(*haut.*)
Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger.

Mlle DE CRAC, *à Francheval.*
Eh ! pourquoi donc, monsieur, cetté cérémonie?

FRANCHEVAL.
Jé né vôus savois pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi... L'on m'avoit dit qu'avec votré papa,
Dès lé matin, monsieur chassoit...

Mlle DE CRAC.
On vous trompa.

FRANCHEVAL.
Eh mais! jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*
Moi, je ne chasse guère:
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.
C'est cé qui mé paroît; et meme j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.
Oui, car j'entretenois de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.
Jé vous suis obligé dé cet ecès dé zele;

Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous discret.

Mlle DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, ét jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs? jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui;

(Mademoiselle de Crac sort.)

Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère?

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot, dé grace:
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un instant?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi, j'entends.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

FRANCHEVAL, VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit ; la petite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la meme aversion :
En flatteurs caressés cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde.
Ève a péché, pourquoi? parcéqu'on la flatta ;
Esemple qué dépuis mainté femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouillé les ames...
Que d'hommes, en cé point, de tout temps furent femmes!
Mon varon l'est sur-tout : or c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grace au ciel,
Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine ;
Il m'aime enfin ; ét c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment, pour un répas blesser la vérité!

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté?
Et qué m'en coûté-t-il? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui besoin de médisance ;
Il suffit dé lé croire : il hable à chaque mot,
C'est sa manie : hé donc, jé serois un grand sot,

D'aller lé démentir sur uné vagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle...?

VERDAC.

Votré délicatesse est bien peu dé saison :
Quand on a bonné table, on a toujours raison ;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis ; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, ét m'amuse *in petto ;*
Par là jé m'établis dans son pétit chateau,
Chateau qui n'est au fond qu'uné gentilhommière :
Qué dis-je ! cé seroit uné simple chaumière,
On y dîne, mon cher, on y soupe ; il suffit :
Crac en a lé plaisir, ét j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL.

(*On entend un cor.*)

A merveille, monsieur. Mais j'entends grand tapage ;
Ah ! c'est notré chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage ? Oh, oui ! lequél est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, pétit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée.
Jack est essentiel. En cé pétit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page, et l'échanson.
Il s'acquitte assez bien sur-tout du dernier role.
Mais voici tout lé train ; il n'est rien dé plus drole.

(*On entend le cor de plus près.*)

SCÈNE V.

FRANCHEVAL, VERDAC, M. DE CRAC, THOMAS, JACK, QUATRE PETITS GARÇONS; PAYSANS, *armés de bâtons.*

M. DE CRAC, *gravement.*

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé paierai vos papas.
On né mé vit jamais prodigué dé louanges,
Mais ils ont rabattu comme des pétits anges.

(*Les petits garçons sortent.*)

SCÈNE VI.

FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bonjour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur lé varon.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi; mais du reste,
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet.

Jé n'en suis pas moins las; car j'ai couru, Dieu sait!
Moi, jé né chasse point comme vos pétits-maîtres.

(*Il s'assied.*)

Page, mets bas ton cor, ét viens m'oter mes guetres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Lé compère déja donné fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK.

A votre...? Monseigneur, jé n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne ét lé pétit?

J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites cé qu'on vous dit.

(*Jack sort.*)

SCÈNE VII.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'es-tu là-bas si long-temps fait attendre,
Thomas? Quel est lé bruit qui sé faisoit entendre?

THOMAS, *sans accent.*

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet?

THOMAS.

Oui vraiment.

M. DE CRAC.

Ah! si jé l'avois su!
Et dé qui donc?

THOMAS.

De qui? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A cé point lé jeune hommé s'échappe?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé:
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille.
(*Il fait mine de sortir.*)
Cadédis! jé m'en vais lui parler à l'oreille.

(*Il revient.*)

Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parcequ'il part demain.

VERDAC.

Eh mais! à quel propos

Cé démélé? pourquoi?

M. DE CRAC.

Pour uné vagatelle,

Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune hommé prétend qué jé tire chez lui:
Suis-jé dans lé cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte ét moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis uné certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chosé s'est passée entré lé comte ét moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette:
Mais jé vous l'ai méné, messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudént.

M. DE CRAC.

Quoi! toujours mé commettre avec un impudent!
Dieu m'en garde! mais quoi! laissons céla, dé grace!
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avois tué lévreaux ét perdreaux, Dieu merci!
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC.

Eh! quand tu récévois un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue uné pièce dé moins!

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

(à Thomas.)

Écoutez, jé... Qué fais-tu là, toi?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu commé moi?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors.

(*Thomas sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL, VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner!

M. DE CRAC.

Lé fait est très certain;
Mais vous en doutérez, car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drole.
J'allois tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un liévre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh! rien n'est plus commun:
Il né m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil; à tirer je m'apprete:
Frrrr... un perdreau s'envole au-dessus dé ma tete.

FRANCHEVAL.

Qué faire?

M. DE CRAC.

Un autre, alors, sé séroit çontenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurois opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Eh bien! moi, qui suis un bon apotre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un ét l'autre.
L'un s'arrete tout court; l'autre, la tete en bas,
Descend...

VERDAC.

Oh! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous ne voyez pas
Lé perdreau justement tomber dessus lé lièvre,
Qui respiroit encore...

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à cheval,
Et fût resté long-temps dans la même posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier ét monture.
Eh donc? qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité.

VERDAC.

Rien dé plus curieux, sur-tout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble ;
Et jé prétends qu'un jour la broché les rassemble;
Qué dans un meme plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'uné telle union les yeux seront ravis.
Quel jour est-ce?

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.

(*à Francheval.*)

Mais vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.

L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M. DE CRAC.

Il étoit temps. Déja j'en avois fait fuir dix;
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encor six.

VERDAC.

La peste!

FRANCHEVAL.

On disoit trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auroient été cent...
Mais enfin jé perdois mes forces ét mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble!

SCÈNE IX.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL, VERDAC; SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'etes-vous vénu,
Monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle!

M. DE CRAC.

Qui vous a dit céla?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu; tout au plus trois lévreaux,

Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux;
Au lieu qué très souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontoit une histoire piquante
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde:
Il éclate enfin, tombe...

VERDAC.

Où?

SAINT-BRICE, *froidement.*

Dans mon bassinet;
Le fusil part, et tue un lièvre qui passoit.

FRANCHEVAL.

Cette aventuré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante; ét puis lé varon narre
Avec certainé grace, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Sur-tout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot; César, d'étonnanté mémoire,
Dieu mé damne! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures?
Il m'en est arrivé dé bizarres, par-tout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerré sur-tout.

SAINT-BRICE.

Ah! vous avez servi?

M. DE CRAC.

Sans doute; un gentilhomme
Doit servir, ét sur-tout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé chateau jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très jeune; ét jé puis bien vous dire
Qué jé savois mé vattre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans, je me bats contre mon précepteur;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi! c'étoit un jour dé noce.

J'ai vu plus d'uné guerre; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne.
Trois fois, dans un combat, jé changeai dé chéval,
Et j'ai sauvé la vie à notré général.
Il est reconnoissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne;
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'étoit donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grace?

M. DE CRAC.

Ah! jé brûlois d'en etre : eh mais, voyez un peu!
Moi qui traversérois un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur, mais elle m'incommode :
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Eh bien! moi, j'en étois. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptoit bien lé prendre;

Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut:
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipage, monsieur, dut bien etre étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cetté transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi, lé déjeuner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les répas!

M. DE CRAC.

Jé donne peu dé mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi? Votre vin dé Gascogne...
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas? Pour moi, je l'aurois cru.

M. DE CRAC, *souriant.*

Eh non! mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué jé raille?

SAINT-BRICE.

Eh mais!...

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE.

(*bas, à M. de Crac.*) (*haut.*)
Je m'en doutois. Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est uné cave, au fond, qu'uné source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon?

M. DE CRAC, *très gravement.*

Qué lé trait est fort gai :
Mais, comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué lé vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeuner, ét qui m'aime mé suive.

VERDAC.

(*aux autres.*)

Ah! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE.

Oh! j'ai déjeûné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangerai pour trois. Adieu.

(*Il sort.*)

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCÈNE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très vivement toujours.*

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cetté maison, dépuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il est possible aussi qu'un autre soit sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourroit.

FRANCHEVAL.

Si c'étoit vous, monsieur?

SAINT-BRICE.

Si c'étoit mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je? encor plus cavalière.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal:
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais! vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut être.
Prenez lé meme ton, vous en etes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non?

SAINT-BRICE.

Eh bien! si je l'aimois?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierois, alors, dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, pret à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi? déja le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon!

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du notre,
Un Gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et sur-tout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur;
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien ravattre:
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous vattre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis;
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper.

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.

Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh! parlez donc plus bas,

Et feignons d'être amis; car j'aperçois Lucile.

SCÈNE XI.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, MADEMOISELLE DE CRAC.

Mlle DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs; jé lé vois trop, vous avez quérellé:
Mon abord a fait treve à quelqué démélé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

Mlle DE CRAC.

Votre sang froid mé cause uné frayeur mortelle.

(*à Francheval.*)

Ah! né mé trompez pas. Jé gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand céla séroit, ma crainte est-elle vaine?

Vous verrez qué céci n'en valoit pas la peine!

Mlle DE CRAC.

Non, monsieur, ét tout haut j'osé vous défier...
Mais jé suis bonne ici dé mé justifier!
Quoi! dé mes actions né suis-je pas maîtresse?
Et, quand pour moi monsieur auroit dé la tendresse,
Qué vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

Mlle DE CRAC.

Eh quoi!
Né sauroit-on m'aimer, sans etre aimé dé moi?

FRANCHEVAL.

Eh! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

Mlle DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu de mérite, hélas! qui mé fait peur.

Mlle DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une amé tendre est tant soi peu jalouse;
Et pour moi, jé craindrai jusqu'à cé qué j'épouse.

Mlle DE CRAC.

Suis-jé forcée, enfin, moi, dé vous épouser?
Et n'ai-jé pas encor lé droit dé réfuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

Mlle DE CRAC.

J'admire aussi ma complaisance;

Oui, monsieur, à l'instant, sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

Mlle DE CRAC.

Né révénez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

Mlle DE CRAC.

Et sur-tout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez querelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoiselle:
Jamais on n'a vu tant dé partialité,
Et votre affection est touté d'un coté.

Mlle DE CRAC, *vivement*.

Eh! oui, sans doute, ingrat! mais sortez, jé l'esige.

FRANCHEVAL

Quoi! vous né voulez pas qué jé...?

Mlle DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais...

Mlle DE CRAC.

Qué veut dire cé mais...?

FRANCHEVAL.

On veut qué jé m'en aille; eh bien!...

Mlle DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Jé m'en vais.

(*bas, à Saint-Brice.*)
Au révoir.

SAINT-BRICE.

A demain.

(*Francheval sort.*)

(*à part.*)

Si je n'étois le frère,
Le joli rôle, ici, que l'on me verroit faire!

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

Mlle DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...
Bien mal.

Mlle DE CRAC.

Eh lui! comment mé traité-t-il moi-meme?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime!
Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut pour un âmant avoir de la pitié.

Mlle DE CRAC, *souriant.*

Dans lé fond dé mon ame, aussi, jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

Mlle DE CRAC.

Pardonnez-lui de meme.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

Mlle DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

Mlle DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête, sans doute.
Mais dès demain, monsieur, poursuivez votré route:
La quérelle pourroit tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché; mais quoi! je ne puis vous quitter.

Mlle DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire:
Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCÈNE XIII.

SAINT-BRICE.

D'un amour si naïf un tiers seroit jaloux:
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient; jouons un autre personnage:
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper;
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire,
Qué j'ai faite impromptu, commé vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

(*Il chante.*)

J'aimé beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encor mieux le vin blanc;
Jé n'ai point vu de femmes franches,
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe né m'est rien quand jé flute;
Et dans céla commé dans tout,
Chacun a son goût;
Point dé dispute,
Chacun a son goût [1].

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais! je ne sais où,
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut; dé mes vers, oui, la France est sémée.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé :

[1] Ce couplet est de Collé, *Théâtre de société.*

Dé mon absence il a profité, lé compère.
Jé l'aimois fort au reste; il m'appeloit son père.
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin? les muses esilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser sans répandre des pleurs.

SCÈNE XV.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étois à table.
Sandis! j'avois encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps dé gouter chaque mets;
Et tous assurément méritent qu'on les goute.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi! sitot vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte;
D'uné visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : jé réviendrai souper.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste! jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes, Dieu sait! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre;
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alésandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit qué des rois:
Commé dé vrais amis nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et sur-tout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paroît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitément qu'il soupiré pour elle.
Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible?

M. DE CRAC.

Eh! oui; rien n'est plus singulier:
Lucile a réfusé vingt partis d'importance;
(*à l'oreille.*)
Lé fils du gouverneur. Là-dessus, jé la tance:
Jé né puis davantage; ét l'honneur mé défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer; mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur: elle est belle, d'abord;
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombé d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'ellé mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison: elle a de vos traits...

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère étoit aussi d'uné raré beauté.

Vous jugez si ma femme étoit de qualité!
Ses aïeux remontoient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amants qu'elle avoit fait éclore,
Les Gaston, les de Foix, sur-tout les d'Armagnac,
(*Il s'attendrit.*)
Clotilde étoit la le chevalier de Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il me fallut les vattre,
Et conquérir mon bien, comme fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai de plus le bonheur
D'avoir un fils, un fils qui me fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! Il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contre le Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier; et lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valoit tout un public.
Il admiroit mon fils: j'en ai plus d'uné marque;
Et j'ai, sans vanité, reçu de cé monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour: « Votré cher fils sera
« Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pensé qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, depuis peu, l'on vient dé confier
Un beau mais en revanche un très périlleux poste.

SAINT-BRICE, *à part.*

Ah ! le papa ment bien ; il faut que je riposte.
(*haut.*)
On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom dé famille est dé Crac :
Mais dans touté l'Europe on lé nommé d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi !...

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac votre fils?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même.
J'en faisois très grand cas. Jeune encore, il servoit
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos...

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Par-tout il me suivoit.

M. DE CRAC *remarque cela.*

Il sé pourroit?

SAINT-BRICE.

Hélas! pauvre d'Irlac! Sans doute
Vous savez... Pour servir voilà ce qu'il en coûte.

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, *très mystérieusement.*

Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnois les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur; au contraire,
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis faché.
Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi?, mon fils sé cacher! Pour mon nom quellé tache!
C'est la prémièré fois, sandis! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel!

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne...

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geôlier.

M. DE CRAC.

Hai! lé gaillard doit etre un joli cavalier.
Eh bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah! jé respire.

SAINT-BRICE.

Oui; mais on court à leur poursuite.
Ils étoient à cheval, comme les fils Aymon.

M. DE CRAC.

O ciel! on les poursuit! Et les attrapé-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille étoit en croupe, et sans peine on l'attrape:
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah! jé meurs: et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux moi-memé jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu des nouvelles de lui?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

(*Il appelle.*)

Thomas! Thomas! Fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XVII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres?

THOMAS.

Eh, monsieur! vous demandez toujours
Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contré-temps bizarre,
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas, à Thomas.*

Veux-tu té conténir,
Vabillard?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment?

THOMAS.

Eh oui, morbleu! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon.
Graces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse;
Et jamais oui pour non.

M. DE CRAC.

Eh bien! rétourne-s-y.

Jé té dois...?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drole, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu! sur moi jé n'ai pas cetté somme.
Jé pourrois dé cé pas l'aller chercher là-haut;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(*À Saint-Brice.*)
Pretez-moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise:
Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi.
(*Il reçoit les dix-huit francs.*)
(*à Thomas, en le payant.*)
J'ai lé reste. Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,

Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, sur-tout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et, sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
Insolent! pour jamais fuyez dé mon aspect.
(*Saint-Brice le retient.*)
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.
Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.
Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun;
Mécontent de mes gens, et n'en réténant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.
Quoi! neuf?

M. DE CRAC.
J'eus pour lé faire uné raison très forte.
Enfin à cet éclat jé m'étois décidé:
Thomas étoit fidèle, ét jé l'avois gardé.
Céci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.
Je sens cela.

M. DE CRAC.
Ma térré est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, ét lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où relève, entré nous, mainte chatellenie.
J'ai bien les plus beaux droits! Un autre, assurément,
S'en targuéroit; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise,
Lé plus beau de mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls: JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et sur-tout bièn acquis.
Voici lé fait: peut-etre il n'est pas dans l'histoire;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(*Il montre son portrait.*)
Dans cé chateau soutint un siége dé deux mois
Contre Jules César... C'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon!

M. DE CRAC.

Il né sé rendit encor qué par famine.

César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé chateau quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez? Jé pourrois mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tous cas, mes lumières aux votres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC.

L'on n'est pas faché
Dé sé dire: « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit; peut-etre il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.
(*Il feint de se reprendre.*)
(*à demi-voix.*)
Qu'ai-je dit?

M. DE CRAC.

Plait-il?

SAINT-BRICE.

(*à demi-voix.*)
Rien. Que je suis indiscret!

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un sécret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout-à-l'heure encor vous avez, par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi ! j'ai dit...

M. DE CRAC.

Oui : voyez! vous en etés faché!
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est laché;
Et puis, d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine ;
J'entrévois... Oui, votre air et votre hauté mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, jé vous dirai tout bas
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-temps j'ai su vous reconnoître.

SAINT-BRICE.

Moi?

M. DE CRAC.

Vous-meme.

SAINT-BRICE.

Eh bien!... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.
Je ne saurois vous dire encore qui je suis :

L'honneur, pour quelque temps, me condamne au silence;
Pardon, avec regret je me fais violence.
Vous serez bien surpris tantôt, en vérité.
Je vais prendre un peu l'air.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

M. DE CRAC.

Jé m'en étois douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser, qué jé serois heureux!
J'ai toujours éludé les amants dé Lucile.
Marier uné fille est chosé difficile;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot:
L'inconnu, s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare;
Car j'aime ma Lucile, et né suis point barbare.
Jack!... Elle aime, je crois, cé Monsieur Franchéval;
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

SCÈNE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

Monsieur lé varon !

M. DE CRAC.

Eh ! venez donc ; du zèle.

JACK.

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à madémoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais... monsieur lé varon...

M. DE CRAC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

JACK.

C'est qué... c'est qué...

M. DE CRAC, *l'imitant.*

C'est qué...

JACK.

Pardon,
Madémoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais...

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colère;
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui?

JACK.

Monsieur Franchéval.

M. DE CRAC.

Il séroit...?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal;
Il démandé pardon.

M. DE CRAC.

Comment?...

JACK.

Madémoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle;
Et monsieur Franchéval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aimeroit toujours. Damé, c'est qu'il pleuroit!
Il mé faisoit pitié, vraiment...

M. DE CRAC.

Eh bien! ensuite?

JACK.

Vous m'avez appelé, jé suis vénu bien vite.

M. DE CRAC.

Rétourné vite; va, Jack.

JACK.

Où faut-il aller?

M. DE CRAC.

Va dire à Franchéval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme!
Non, j'aimé mieux parler à la fille qu'à l'homme :
Franchéval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.

Eh mais...

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais monsieur Franchéval...

M. DE CRAC.

Eh bien?

JACK.

Il vient lui-meme.

M. DE CRAC.

Quoi!... Jé suis étonné dé cette audace estreme.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur le varon? vous semblez...
Jé né sais... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laissé-nous ensemble.

(*Jack sort.*)

SCÈNE XXI.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyois bien loin, et jé l'eussé aimé mieux.
(*haut.*)
Quoi! monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais?

FRANCHEVAL.

Eh! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire uné chose :
J'adoré votré fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez?

FRANCHEVAL.

Sans doute; et pourquoi pas?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile...
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile?

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur? point du tout.

M. DE CRAC.

Vous mé manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? Mais au surplus, jé suis hommé d'honneur:
Vous mé voyez ici pret à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous, en cé jour,
Parler seul à ma fille, et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh mais! vous lé savez. C'est parcéqué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-meme
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein :
Dé ma fille à présent n'attendez plus la main;
Quelqu'un...qui vous vaut bien, va dévénir mon gendre.
Ainsi...

FRANCHEVAL.

Croirai-jé bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autré?... Pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC.

La démande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise :
Vous mé la rétirez; c'est uné trahison ;
Et vous mé permettrez d'en démander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'etes plus à présent mon beau-père,
Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère.
Vous hésitez?

M. DE CRAC.

J'hésite, ét suis dé bonné foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains, Franchéval, votre jeunesse estreme,
Ét j'ai quelqué régret... Dans lé fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(*haut.*)

Oui, oui, nous nous vattrons, à l'instant, s'il vous plaît

(*plus haut.*)

Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII.

M. DE CRAC, FRANCHEVAL, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte?

M. DE CRAC.

Mé vattre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille un valet a trouvé.

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?

(*à Francheval.*)

Et vous, cher Francheval, que par-tout on renomme,

(*bas.*)

Quoi! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez?

(*haut.*)

Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.

(*déclamant.*)

Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.

Ah! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.

(*à M. de Crac.*)

Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

Dé tout mon cœur : moi-meme, après tout, j'avois tort;
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurois-jé pu choisir?

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coute
Quelque combat, au moins; car vous etes sans doute
Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être. Au fait, mes droits
Sur son cœur valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur?

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Mon prince, si c'est vous, j'y consens dé bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jé n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi, je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas, à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu qué nous nous vattissions.

SAINT-BRICE.

(à M. de Crac.)

Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme.
(bas, à M. de Crac.)
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *bas, à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit:
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, *bas, à M. de Crac.*

Tant mieux: moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, commé doit etre un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.

(*haut, à Saint-Brice.*)
Eh bien donc! jé consens qué Lucile aujourd'hui
Épousé lé vainqueur, qué cé soit vous ou lui.
J'en sérai lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a millé charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, commé quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BRICE, *déclamant.*

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire:
De Lucile voyez, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible? ô ciel!...

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.

Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers ; reconnoissons la carte :
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte ;
(*Il lève l'épée de Francheval en l'air.*)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé :
Mais ne me tuez pas, car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutot mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut!

SCÈNE XXIV.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-etre est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.
(*Il se battent.*)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, dé grace, écartez-la.

SCÈNE XXV.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, M. DE CRAC, MADEMOISELLE DE CRAC.

Mlle DE CRAC.

Ciel! qué vois-je, mon père?

M. DE CRAC.

Éloignez-vous, Lucile;

Sortez.

Mlle DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé cas d'etre docile.

(*Elle court aux combattants.*)

Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux?

Mlle DE CRAC.

Jé mé murs.

(*Elle s'évanouit.*)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vivé téndresse!

(*Saint-Brice se laisse désarmer.*)

Cher Crac, pansez monsieur : jé vole à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vattu.

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

Mlle DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Franchéval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer... qué sais-je?
Pour etre ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrété.

Mlle DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai?

M. DE CRAC.

(*à part.*)

Ma fille, j'en conviens. Bon! jé trouve un délai.
(*haut.*)
Il survient un ostacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie?

M. DE CRAC.

Mon fils; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

Mlle DE CRAC.

Quoi!...

M. DE CRAC.

Dé lui jé reçois uné lettre, à l'instant.
Il mé mande, en effet, son facheux accident.
Mais sa jambé va bien, il a bonne espérance;
Et nous lé réverrons lé mois prochain en France.
Sa dernièré victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC *feint de lire, mais se tient à l'écart.*

« Sur-tout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas

« Vous hater d'établir ma sur dans la province;
« Jé l'ai presqué promise au fils d'un très grand prince. »
On sait qu'un tel hymen, et sur-tout qu'un tel fils,
Méritent quelque égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espérois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin (et c'est mon coup de maître),
Vous le faites écrire, et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère...

M. DE CRAC.

Eh quoi?...

SAINT-BRICE, *gasconnant un peu.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi?

Mlle DE CRAC.

Ciel! mon frère!

M. DE CRAC.

Mon fils? Il s'est cassé la jambe,
Dis-tu?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,

(*gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis?

Mlle DE CRAC.

Ou vous étés du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous étés pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Lé plus hardi havleur!...

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi! le carnaval, et même, que sait-on?...
Votre exemple peut-être, enfin la circonstance;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé temps ici dé mé facher, vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXVI.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, M. DE CRAC, MADEMOISELLE DE CRAC, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC, *à part.*

Surcroît dé bonné chère.

(*haut.*)

Est-il vrai? Qué pour moi cetté nouvelle est chère!
C'est là monseu d'Irlac?

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie!

VERDAC.

Oh! oui; quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer lé veau gras?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Franchéval.

VERDAC, *à part.*

Bon! encor nouveau festin.

(*haut.*)
Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non; rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah, mon cher Franchéval! quel bonheur est le votre!
(*à part.*)
Ces deux répas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons en causer à soupé.

SCÈNE XXVII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, M. DE CRAC, MADEMOISELLE DE CRAC, VERDAC, JACK.

JACK, *accourant.*

Monsieur lé varon!...

M. DE CRAC.

Quoi?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais! qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage,
On vient dé touté part pour voir monseu d'Irlac.

(*à Saint-Brice.*)
Veut-il bien agréer l'humble salut dé Jack?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnete:
Mon bonheur fut toujours uné publique fete.

SCÈNE XXVIII.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL, M. DE CRAC, MADEMOISELLE DE CRAC, VERDAC, JACK; LE MAGISTER, *à la tête du village.*

LE MAGISTER *chante* [1], *toujours avec l'accent.*

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits dé monsen d'Irlac.
Eh! qu'étoit la chétive Ithaque,
Auprès du beau chateau dé Crac?
Ah! si l'on aimé sa patrie,
Fût-on Iroquois ou Lapon;
Combien doit-elle étré chérie,
Dé célui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

[1] On peut chanter ces couplets sur l'air du *Petit Matelot.*

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombé.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci gît
« Mon fils, mon maître en l'art suprême
« Où d'exceller nous nous piquons ;
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battois tous les Gascons. »

Mlle DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire uné tellé victoire :
Mais né va point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire ;
Né viens pas mêmé mé flatter.
Qué l'amant parfois esagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né séra point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége :
J'en tirerois peu dé profit.
A quel propos té flatterois-je,
Puisqué la vérité suffit ?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut etre Gascon ét brave ;
On peut etre franc ét Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable

Qué celle d'un beau carnaval!
Si l'on étoit toujours à table,
On né féroit jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule:
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangerois, sans nul scrupule,
Chez lé Grand-Turc, foi dé Gascon!

JACK *commence à chanter.*

Donner déja du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi! lé pétit Jack sé donne la licence!...

SAINT-BRICE.

Ah! c'est le carnaval: un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant, à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déja du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Méner encor les dindons paître,
Tel est lé triple emploi dé Jack.
Mes dignités né sont pas minces:
Jé suis pétit; mais qué sait-on?...
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas uné fete
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas, ma réponse est prete:
Jé dirai qué j'ai réussi.

Mon sort seroit digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, uné fois dans ma vie,
J'aurois dit vrai, quoiqué Gascon.

FIN DE M. DE CRAC.

LE

VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée pour la première fois en 1792.

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, vieux célibataire.
MADAME ÉVRARD, sa gouvernante.
ARMAND, neveu de M. Dubriage, sous le nom de Charle.
LAURE, femme d'Armand.
AMBROISE, intendant de M. Dubriage.
GEORGE, filleul et portier de M. Dubriage.
JULIEN et SUSON, enfants de George.
CINQ COUSINS de M. Dubriage.

La scène est à Paris, dans un salon,
chez M. Dubriage.

LE

VIEUX CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHARLE.

Je viens de l'éveiller; il va bientôt paroître.
Allons... il m'est si doux de servir un tel maître!...
Rangeons tout comme hier; il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand!

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh! oui, je le sais, mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai, ne soyez plus fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites:
Votre sort en dépend; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais! je ne suis pas encor très avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGE.

Oui, vous avez raison :
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLE.

Ah! comment! à quel titre! et combien il m'en coûte!
Moi, domestique ici!

GEORGE.

C'est un malheur, sans doute;
Mais pour servir son oncle, est-on déshonoré?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré:
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente;

Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comme un parent.

CHARLE.

Jamais pourrai-je m'acquitter?...

GEORGE.

Allons!... ce que j'en dis n'est pas pour me vanter...
Je ne me prévaux point, mais je vous félicite.
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte:
Votre bon père, hélas! dont j'étois serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur,
Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu naître;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître:
Jugez si George doit aimer, servir leur fils!

CHARLE.

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis?
Ah! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGE.

Eh! monsieur, laissez là le passé, je vous prie:
Oui, voyez le présent, et sur-tout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage
La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je pusse ici vous être utile;
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer;
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer;
Et que madame Évrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et sur-tout
De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On diroit qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudroit-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort; madame Évrard!
Elle est d'une sagesse, oh mais! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudroit l'épouser: cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve!...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant;
Avec mon oncle même il est impertinent:
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Écoutez donc, monsieur, sa place est excellente;
Et vraiment mon parrain vous aime tout-à-fait,
Sans vous connoître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George ; et c'est un grand point : oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaie un maître.

GEORGE.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnoître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grace aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Évrard, qui, grace à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage ;
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III.

CHARLE, GEORGE, LE PETIT JULIEN.

GEORGE.

Eh ! que veux-tu, Julien ?

JULIEN, *regardant autour de lui.*

Moi, papa?

GEORGE.

Qu'as-tu là?

JULIEN, *lui remettant une lettre.*

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé: moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivoit... ah! bon Dieu!...
Au revoir, monsieur Charle.

CHARLE, *affectueusement.*

Oui, Julien... Sans adieu.

(*Julien sort.*)

SCÈNE IV.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil... Eh bien! quelle est donc cette lettre?

GEORGE.

(*ouvrant la lettre.*)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?...

CHARLE.

Eh! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendois.

CHARLE.

Lequel?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah! de monsieur Lagrange.
Eh bien?

GEORGE.

Eh bien! monsieur, grace au ciel, tout s'arrange,
Comme vous allez voir.

(*Il donne la lettre à Charle.*)

CHARLE, *lisant.*

« Mon cher Ambroise... » Eh quoi?

GEORGE.

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, *continuant de lire.*

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet:
« Vous en serez content; elle est bien née, et sage,
« Et docile: peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Évrard elle se formera;
« Je vous la garantis, mon cher... » *et cætera.*

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la nièce.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passe-port,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espérer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,

Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connois pas.

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh oui! tu sais qu'elle a quelques appas;
Mais tu ne connois point cet esprit, cette grace,
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servois; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avois eu le bonheur d'être utile à son père:
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étois, on m'estimoit déja;
Je me nommai; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien, j'ai toujours chez ma femme,
Trouvé même douceur et même bonté d'ame.
Je regrettois mon oncle; elle me suit d'abord:
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même;
J'oserois en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis: je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisois scrupule;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi,
Dans la maison, voloit, pilloit à sa manière:
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner, madame Évrard tout bas

Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui? je le demande:
Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici;
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie, et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerois tout cela de bon cœur,
S'ils avoient de mon oncle au moins fait le bonheur;
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres.
Pauvre oncle! il sent son mal; et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SCÈNE V.

CHARLE, GEORGE, MADAME ÉVRARD.

GEORGE, *bas, à Charle.*

Voici madame Évrard: oh! comme, à votre vue,
Elle se radoucit!

CHARLE.

(*bas, à George.*) (*à madame Évrard.*)
Paix donc!... Je vous salue,
Madame.

GEORGE, *avec force révérences.*

J'ai l'honneur...

Mme ÉVRARD, *à Charle.*

Ah! bonjour, mon ami.

(*à George.*)
Que fais-tu là?

GEORGE.

Pendant qu'on étoit endormi,
Nous causions.

Mme ÉVRARD.

Va causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

Mme ÉVRARD.

De moi? que disoit-il?

GEORGE.

Que vous embellissiez,
Qu'il sembloit chaque jour que vous rajeunissiez.

Mme ÉVRARD.

Oui? Charle dit toujours des choses délicates;
Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes.
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE.

Oh! Dieu merci
L'on sait un peu...

Mme ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

Mme ÉVRARD.

Sur-tout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh non! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

Mme ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc.

(*George sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

Mme ÉVRARD, *à part, pendant que Charle range dans la chambre.*

George est un bon enfant:
Mais sur de telles gens quel fond pourroit-on faire?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierois...
Si j'intéressois Charle à mes desseins secrets...
Il me plaît; monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit: mettons-le dans notre confidence...
(*haut.*)
Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLE.

Fort bien, ma foi;
Et je serois tenté de me croire chez moi.

Mme ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable:
Cette maison pour vous sera très agréable;
Monsieur semble déja vous voir d'assez bon œil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

Mme ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

Mme ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté :
Hélas ! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici !...

(*se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.*)

Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle ;
Car vous m'intéressez : vous êtes doux, prudent,
Discret ; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur, et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLE.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnoîtrez.

Mme ÉVRARD.

Écoutez donc, mon cher ; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressorts,
Mon pauvre Évrard et moi !... (car il vivoit alors ;
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur, je suis veuve,
(*essuyant ses yeux.*)
Et c'est avoir passé par une rude épreuve !...)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

Mme ÉVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

Mme ÉVRARD.

Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, madame?

Mme ÉVRARD.

Il n'en a qu'un;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine....
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

Mme ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait!
Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère : il l'aimoit!...

CHARLE.

Comme un frère.

Mme ÉVRARD.

Les brouiller tout-à-fait eût été trop hardi;
Mais pour le frère au moins je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

Mme ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage!

Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLE.

Ah! fort bien.

Mme ÉVRARD.

Jeune encor, grace au ciel, il mourut.

CHARLE, *à part.*

Hélas!

Mme ÉVRARD.

Qu'avez-vous?

CHARLE.

Rien.

Mme ÉVRARD.

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains...

CHARLE.

Que vous...? Terreur panique!
C'est à lui de vous craindre.

Mme ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui :
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province,
« Lui dis-je, chargez-m'en. » L'entretien fut très mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea;
Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendois. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;
Et monsieur l'excusoit encore.

CHARLE.

Il est si bon!

Mme ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon :
Je supprimai la lettre et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLE.

Précautions fort sages.

Mme ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh ! je m'en fie à vous.

Mme ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLE.

Eh ! comment, je vous prie ?

Mme ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE.

A l'insu !
Il n'avoit point écrit ?

Mme ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta.
De malédictions il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE, *se contenant à peine.*

Tout cela me paroît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

Mme ÉVRARD, *regardant encore si personne n'écoute.*

Pas tout-à-fait : je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi : j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLE.

Eh bien?

Mme ÉVRARD.

De l'épouser.

CHARLE.

D'épouser! En effet, j'admire la hardiesse...

Mme ÉVRARD.

Jusque-là, je craindrai le neveu, quelque niéce...

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir?

Mme ÉVRARD.

Un peu.

Depuis un an, je cache adroitement mon jeu.
D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

Mme ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs;
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille !

Mme ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela par degrés l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déja beaucoup.

Mme ÉVRARD.

Ce n'est pas tout, il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paroît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il seroit consolé;
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talents variés,
Que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme...

CHARLE.

Volontiers.

Mme ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, madame, il suffit.

Mme ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grace;
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

Mme ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sûr
Qu'un salaire....

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

Mme ÉVRARD.

Paix! j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

C'est vous? bonjour, madame.

Mme ÉVRARD, *très tendrement.*

Monsieur, je vous salue, et de toute mon ame.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami?

Mme ÉVRARD.

Vous paroissez rêveur... Auriez-vous mal dormi?

M. DUBRIAGE.

Moi? très bien.

Mme ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante;
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

Mme ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse;
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeois.

Mme ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets...?

M. DUBRIAGE.

Non.

Mme ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans, l'ingrat vous déshonore :
Oubliez-le, monsieur ; sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

Mme ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles :
Ambroise, Charle, et moi, dévoués et soumis,

Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d'amis.
(*prenant la main de M. Dubriage.*)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte :
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien !

Mme ÉVRARD.

Charle vous reste : il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvois jamais vous remplacer !

Mme ÉVRARD, *bas, à Charle.*

Songez à notre plan.

CHARLE, *bas, à madame Évrard.*

Oui, j'y songe, madame.

(*Madame Évrard sort.*)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme ;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'auroit pour vous le même empressement ?

M. DUBRIAGE.

Oh ! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice ?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le desir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi :
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein; il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher;
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines!... quoi! monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parois heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne faisois-je pas choix d'une femme!

CHARLE.

Il est sûr
Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrois... vœux tardifs!

CHARLE.

(*à part.*) (*haut.*)
Hélas!... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs
Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus, que je croyois très solides. Écoute :
J'avois dans mon commerce un jeune associé ;
Par inclination il s'étoit marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnoit peu d'envie
D'en faire autant.

CHARLE.

Sans doute, il pouvoit faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurois eu l'espoir de faire un choix meilleur;
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Auroit rendu la sienne encore plus affreuse.

Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès-lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin vous étiez maître,
Libre...

M. DUBRIAGE.

En me mariant, j'aurois cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur!... pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes, sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie;
Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe!... Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on seroit fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'ame
Gémit...

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme
Modeste en ses desirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLE.

Plus qu'on ne croit peut-être :
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connoître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embarras-là même :
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi sans vous dédommager;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve,
Et c'est précisément l'état où je me trouve :
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je croi;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi...

CHARLE.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse;
Et parfois je voudrois, honteux de ma foiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déja donné congé :
Je le reprends toujours; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme, au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourroit... Mais quoi! j'ai si peu de courage!

Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne conçois pas ma retraite profonde :
Je n'avois qu'un neveu, qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... et c'est lui qui vient les redoubler.

CHARLE.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable? Il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savois!... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLE.

Ah! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il riroit de vos peines!
Il se feroit un jeu de prolonger les siennes!
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible;
Mais Armand n'a point d'ame.

CHARLE.

O ciel! est-il possible!
Quoi!... Cet Armand, monsieur, le connoissez-vous bien!

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit?

CHARLE.

En êtes-vous certain?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit:
Et ses lettres!...

CHARLE.

Eh bien?

M. DUBRIAGE.

Étoient d'une insolence!
Il m'écrivoit un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendroit, qu'il mettroit le feu dans la maison...

CHARLE.

Ah mon Dieu! quelle horreur et quelle trahison!

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLE, *faisant un effort pour se contenir.*

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur? Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DUBRIAGE.

Non: c'est madame Évrard; encore, par pitié,
Elle me faisoit grace au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infame...

CHARLE.

(*se reprenant, et à part.*)

Infame, dites-vous? Laissons venir ma femme.
(*haut.*)
Ah! si l'on vous trompoit!...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc?

CHARLE.

Je ne sais...
Mais quoi! je ne puis croire à de pareils excès :
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche;
(*se radoucissant.*)
Entendez-vous? Au fond, ton zéle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue; il annonce un bon cœur,
On ne sauroit plaider avec plus de chaleur.

CHARLE.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon, Charle!

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment,
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors; mais reviens promptement.

(*M. Dubriage rentre chez lui.*)

SCÈNE IX.

CHARLE.

Allons chercher ma femme. il est temps, l'heure presse;
Et plus tôt que plus tard il faut qu'elle paroisse.

(*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE, *un livre à la main.*

Que ce mot est bien dit! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
« On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère. »
Je jouirois aussi déja, si j'étois père;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(*fermant le livre.*)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie;
Mais aujourd'hui, sur-tout, je sens que je m'ennuie:
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterois, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive;
Dans l'état où je suis, il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... Je ne sais ce qu'ils font...
(*appelant.*)
Madame Évrard!... Ambroise!... Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaires.
(*Il s'assied.*)
Je ne saurois me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, GEORGE.

GEORGE, *de loin, à part.*

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul encore.*

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi; nous causons.

GEORGE, *toujours de loin et à part.*

Bon parrain!
Il parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde:
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George? Où donc est tout le monde?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Évrard aussi?

GEORGE.

Elle aussi: chacun a ses affaires, ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite:
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude..

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire... et le temps aujourd'hui
Est sombre : tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux ; jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal ; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.
Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain ; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme ;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement ma petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoutez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor ;
Elle a trente ans, je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur ; elle est gaie, elle est bonne, elle est franche :
Elle aime son cher George !... Oh ! j'ai bien ma revanche !
Dame, c'est qu'elle a soin du père, des enfants !...

Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi l'on passe, l'on repasse;
C'est un mot, un coup d'œil; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu : mais le plaisir!...
Il faut bien se donner un moment de loisir :
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille;
Car moi, tout en riant, en causant, je travaille.
(*Il indique, par son geste, le métier de tailleur.*)
Mais, quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis
(Car la petite bande, à présent, soupe à table),
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable!
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier :
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGE.

Ah! la nôtre est la vraie; et vous ne l'êtes guère,
Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous,
Pourquoi rester garçon? Il ne tenoit qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu... j'ai toujours aimé le célibat.

GEORGE.

Célibat, dites-vous? C'est donc là votre état?

Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne?
Vive le mariage! Il faut se marier,
Riche ou non : et tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offroit au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il diroit : « Grand merci;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre, au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne. »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu?

GEORGE.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé;
Mais changeons de sujet.

(*Il se lève.*)

GEORGE.

Très volontiers. Encore,
Si, pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent!...

M. DUBRIAGE.

Oui! tu vois mon neveu!

GEORGE.

Mais cela me surprend;
Et vraiment je ne puis du tout le reconnoître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu long-temps?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devoit donc avoir un bouillant caractère?

GEORGE.

Eh non! il étoit doux.

M. DUBRIAGE.

Bon!

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurois croire à ce grand changement:
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il étoit doux?

GEORGE.

Charmant.
Sa mère ne pouvoit se passer de sa vue.
Hélas! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restoit; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, *à part.*

Hélas!

GEORGE.

Abandonné dès-lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, *voyant venir Ambroise.*

Chut!

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

AMBROISE, *toujours d'un ton rude.*

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte,
Cent bons louis: tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte:
Mais enfin cet argent va me faire du bien;
Car depuis très long-temps je ne touchois plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi? croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paie: ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle*.

M. DUBRIAGE.

Hélas! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.

Saint-Brice avoit besoin de réparations;
J'ai fait à Montigni des augmentations:
Aussi, de plus d'un an, vous ne toucherez guères.
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires;
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, *à part.*

Bon apôtre!

AMBROISE, *à George.*

Plaît-il?

GEORGE.

Qui? moi? je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici! c'est donc au premier que tu loges?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenois monsieur, et voulois l'amuser:
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe;
Je veux t'y voir aussi: va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

(*à George.*)

Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur?

GEORGE.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége.
Il a beau me manquer...

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît?
Vous n'êtes point mon maître; et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui! moi seul.

AMBROISE.

Comment?

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD.

Mme ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte,
Je gage?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,
Descende : il me résiste ; et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

Mme ÉVRARD.

D'un tapage si grand, comment, c'est là la cause?

M. DUBRIAGE.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

Mme ÉVRARD, *à M. Dubriage.*

Vous avez bien raison ; mais vous le connoissez,
Ce cher homme... il est vif.

AMBROISE.

Eh morbleu!...

Mme ÉVRARD, *à Ambroise.*

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(à George, d'un ton d'autorité.)
Se rendre le premier. La, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui ! je descends.

Mme ÉVRARD.

Bon.

GEORGE, *à part, en s'en allant.*

Oh! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

Mme ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, *encore ému.*

Je suis bon; mais aussi c'est trop en abuser.

Mme ÉVRARD, *à Ambroise.*

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh! qui vous dit, madame...?

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... et devant George encor!

Mme ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

Mme ÉVRARD.

Oh oui! je vous assure...

AMBROISE.

Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

Mme ÉVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous: il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

Mme ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

(*Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.*)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu:
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

Mme ÉVRARD, *de loin.*

Revenez donc bientôt, cher monsieur: il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que, si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi!

Mme ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin;
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrois voir cela!

Mme ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourroit vous attirer quelques fâcheux éclats;
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse;
La maison sauteroit plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien celer;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès long-temps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme:
C'est trop long-temps aussi me jouer, m'amuser;
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

Mme ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change:
Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant; mais vous me plaisez fort.

Mme ÉVRARD.

Monsieur Ambroise!...

AMBROISE.

Eh oui! votre air, votre figure,
Que vous dirai-je enfin? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux:
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très vieux;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble:
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe point de ce que vous avez:
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée...
Allons, madame Évrard...

Mme ÉVRARD.

Je crains d'être liée...

AMBROISE.

Eh! plutôt craignez tout, si nous nous divisons;
Oui: je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrïons en raconter de belles;
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliois de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

Mme ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là.

Je ne suis point d'accord avec vous sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide?

Mme ÉVRARD.

Moi! point du tout.

AMBROISE.

Si fait; et puis qui vous succède?...

Mme ÉVRARD.

Qui?

AMBROISE.

Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux, mais nous servons toujours.

Mme ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudroit mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître..

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très long-temps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et pour la faire sûre, honorable, et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

Mme ÉVRARD.

S'ils alloient de monsieur captiver la tendresse?...
Enfin nous verrons.

AMBROISE.

Bon! vous remettez toujours.

Mme ÉVRARD.

Eh! moins d'impatience.

AMBROISE.

Et vous, moins de détours;
Plus de délais : demain je veux une réponse.

Mme ÉVRARD.

(*à part, en s'en allant.*)
Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire? Allons, il faut le presser au plus tôt.

(*Elle sort.*)

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII.

AMBROISE.

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune,
Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon!
On se marie, on a des enfants; on amasse :
Et si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille?... A propos, c'est, je croi...
Déja?

SCÈNE VIII.

AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, *d'un ton rude.*

Qu'est-ce?

LAURE, *tremblante.*

Monsieur... Ambroise?...

AMBROISE.

Eh bien! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur Lagrange...

AMBROISE.

C'est différent. J'entends, c'est vous qui souhaitez
Entrer ici?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre.

AMBROISE, *s'asseyant.*

Vous tremblez!

LAURE.

Moi!... pardon.

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons.... « Sage, bien née, et docile.. » Il suffit.
(*regardant Laure très fixement.*)
Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE.

Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout-à-fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déja?

LAURE.

Qui? moi?... jamais.

Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE.

A mon âge,

Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois

(*se levant.*)

Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire.

AMBROISE.

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble, ce matin, nous en disions deux mots.
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute.

AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh! oui.

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante.
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas:
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge:
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déja je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple: sur-tout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,

Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre grace.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX.

LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, *de loin, à part.*

L'aura-t-il agréée?

AMBROISE.

Ah! Charle, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder:
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, *à Laure.*

Bon. Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants,
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps;
(*à Charle.*)
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh! non. Croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.

(*Ambroise sort.*)

SCÈNE X.

CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée! Ah!.. nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu!

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir; il suffit, et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois...
Ah! je voudrois déja qu'à loisir il t'eût vue!

LAURE.

Je desire à-la-fois et crains cette entrevue;
Cette madame Évrard, ô Dieu, que je la crains!

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante!

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chère épouse! faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise?

LAURE.

Eh! Charle, que m'importe?
Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien ;
Tu me tiens lieu de tout; le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolois; nous mêlions nos douleurs :
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLE.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux.
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir?

LAURE, *en sortant.*

Au revoir.

SCÈNE XI.

CHARLE.

Quelle femme!
De l'esprit, de la grace, avec une belle ame!
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,

Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignois son courroux : ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre...
Mais que veut George?

SCÈNE XII.

CHARLE, GEORGE.

CHARLE

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir,
Sans qu'on l'ait, grace au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!...

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déja ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnoître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, monsieur?

CHARLE.

Eh mais! fais-les monter.

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourroient fort bien...

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGE.

Allons.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CHARLE.

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent; fort bien; sachons encore feindre.
Ils ne sont pas heureux : c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV.

CHARLES; LES CINQ COUSINS,
vêtus assez modestement.

(N. B. *Il ne faut pas que leur habillement tienne de la caricature.*)

LE GRAND COUSIN, *bas aux autres, de loin.*

Laissez-moi parler seul.

(*haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.*)

Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLE.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.

Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur: c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras, pour le voir seulement.

CHARLE.

En vérité, j'admire un tel empressement;
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connoissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, *d'un air important.*

Ils ne l'ont jamais vu;
Mais mon air au cousin pourroit être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisoit son commerce,
En..., n'importe : il vendoit des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLE.

Êtes-vous frères, tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère à moi : les trois autres sont frères.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
(*déployant ses papiers.*)
Sur-tout par ce tableau... Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, *avec force révérences.*

Pour vous servir : voici mon nom et mon paraphe.

(*déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.*)

Roch-Nicodême Armand (c'est notre aïeul commun,

(*Ils ôtent tous leurs chapeaux.*)

La souche) eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLE, *suivant des yeux sur l'arbre généalogique.*

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu :
Il exclut les cousins; la chose paroît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, *embarrassé.*

Oui; mais... Frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connoître;
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il auroit droit peut-être

De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez,
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez. »

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(*à Charle.*)
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or...

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux...

LE DEUXIÈME COUSIN, *d'un ton grave.*

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire,
« Nous aurons tout cela, » ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, *riant aux éclats.*

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent,
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!...

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLE, *bas, aux cousins.*

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant:
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, *bas, à Charle.*

Allez, je suis prudent,
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV.

CHARLE, LES CINQ COUSINS, MADAME ÉVRARD.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

Mme ÉVRARD, *d'un air très inquiet.*

Je suis votre servante :
Messieurs, peut-on savoir ce que vous desirez?

LE GRAND COUSIN.

Nous desirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE AUTRES COUSINS, *tous ensemble.*

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN.

(*bas, aux autres.*) (*haut, à madame Évrard.*)
Paix! Nous venons d'Arras, tout exprès...

Mme ÉVRARD.

C'est dommage.

Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi ! nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère.

Mme ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

Mme ÉVRARD.

Ne venez pas demain :
Il part pour la campagne, et de très grand matin.

LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.

Après-demain ?

Mme ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus ;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh ! nous voulons le voir.

Mme ÉVRARD.

Très volontiers ; lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs ; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIÈME COUSIN, *bas, au grand cousin.*

Je croyois qu'on dîneroit ici.

LE GRAND COUSIN.

(*bas, au 3e cousin.*) (*haut, à madame Évrard.*)
Paix donc!... Nous reviendrons.

Mme ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLE, *les reconduisant avec politesse.*

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.
(*Il sort avec eux.*)

SCÈNE XVI.

MADAME ÉVRARD.

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(*prêtant l'oreille.*)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi! je perds le temps en de vaines paroles.
Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles:
Faisons-les répéter; oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME ÉVRARD, LES DEUX ENFANTS DE GEORGE.

Mme ÉVRARD.

Bon, mes petits enfants, je suis très satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures je répète.

Mme ÉVRARD.

Fort bien! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paroîtra, vous irez l'embrasser...

TOUS DEUX.

Oui, oui.

Mme ÉVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah! tout de même.

Mme ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa; car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle *papa*.

LA SOEUR.

Moi, *bon ami*.

Mme ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera

Si vous avez appris, ce matin, quelque chose,
Alors vous lui direz votre scène.

LA SOEUR.

Je n'ose.

Mme ÉVRARD.

Tu n'oses?... pauvre enfant!

JULIEN.

Oh! moi, je ne crains rien
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

Mme ÉVRARD.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables;
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

JULIEN.

Oui, moi, mais pas ma sœur,
Elle a peur, elle n'ose...

LA SOEUR.

Oh! non, je n'ai plus peur.

Mme ÉVRARD.

J'entends monsieur venir; adieu donc, bon courage!
(*à part, en s'en allant.*)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II.

LES ENFANTS; M. DUBRIAGE, *qui s'avance en rêvant sans les voir.*

LA SOEUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE.

(*bas.*)

Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà.

LA SOEUR, *bas.*

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, *bas.*

Non; il rêve.

LA SOEUR, *bas.*

Ah! que c'est drôle!

LE FRÈRE, *bas.*

Eh! paix donc!

LA SOEUR, *bas.*

On diroit qu'il répète son rôle.

(*Ils rient tous deux, et se font des mines.*)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

LE FRÈRE, *courant à lui.*

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant.*

C'est toi, petit Julien?

LA SOEUR, *allant aussi à M. Dubriage.*

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, *l'embrassant aussi.*

Bonjour.

(*M. Dubriage s'assied.*)

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.
Dites-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages?

LE FRÈRE.

Oh! toujours. Ce matin, maman nous le disoit.

M. DUBRIAGE, *se tournant tour-à-tour vers chacun d'eux.*

Vraiment?

LA SOEUR.

Si tu savois comme elle nous baisoit!

LE FRÈRE.

Et papa? Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SOEUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SOEUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.

Hier encor, ma sœur étoit bien endormie,
Moi pas ; je l'entendois qui disoit : « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants ?... »
Et maman répondoit : « C'est vrai, qu'ils sont aimables. »
« Dame, c'est qu'à leur mère ils sont tous deux semblables, »
Disoit papa. « Julien, soit, répondoit maman ;
« Mais Suson te ressemble, à toi ; la, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis. Comment va la mémoire?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encor nous répétions
Un petit dialogue, à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah! voyons.

LE FRÈRE.

Çà, commence, ma sœur.

(*Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.*)

LA SOEUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés.

LA SOEUR.

« On me l'avoit bien dit. Quoi ! tous tant que nous sommes !
« Comment ! un homme seul a sauvé tous les hommes !

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute; et voici comment cela s'est fait:
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham, et puis Japhet.
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maints enfants; Jacob seul en eut douze
« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux:
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SOEUR.

« Ah, ah!

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi :
« Et l'on continuera sûrement de le suivre. »

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous vu cela?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,
Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SOEUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(*Il rêve; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à monsieur Dubriage.*)

LA SOEUR, *allant tout doucement à lui.*

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...

(*Elle lui caresse la joue.*)

Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit, et m'embrasse, enfin, comme cela.

(*Elle témoigne vouloir l'embrasser.*)

M. DUBRIAGE, *lui tendant les bras.*

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.

(*Il les tient tous deux serrés dans ses bras.*)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME ÉVRARD.

Mme ÉVRARD, *de loin, sans être vue.*

Mes enfants s'en tirent à miracle:

(*haut, toujours d'un peu loin.*

Il est temps de parler, à mon tour. Doux spectacle!
Il m'enchante, d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

Mme ÉVRARD.

Oui, monsieur; du tableau je prends aussi ma part
On croiroit voir un père au sein de sa famille.

LA SOEUR, *à madame Évrard.*

J'ai fort bien dit ma scène...

Mme ÉVRARD, *l'arrêtant.*

A merveille, ma fille!
Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus long-temps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être;
Allez.

LES ENFANTS, *en sortant.*

Adieu, papa.

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, *assis;* MADAME ÉVRARD.

Mme ÉVRARD, *à part.*

Si je puis m'y connoître,
(*haut.*)
Il est ému. Vraiment, ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE.

Oui, tout-à-fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

Mme ÉVRARD.

Et leurs caresses donc, naïves, enfantines!
Et puis ils ont tous deux les plus charmantes mines!...
Une grace, un sourire; enfin, je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimeroit? cela n'est pas possible.

Mme ÉVRARD.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sensible:
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,

« Qu'il auroit donc d'amour pour des enfants à lui! »

M. DUBRIAGE, *à demi-voix.*

Hélas!

Mme ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui vraiment! et Julien, il ressemble à sa mère!...

Mme ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-mêmes!

M. DUBRIAGE.

J'y pensois, ce doit être une douceur extrême.

Mme ÉVRARD.

Je ressemblois aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme! il étoit assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas! que de naissance...
On le félicitoit sur notre ressemblance:
Aussi m'aimoit-il plus que ses autres enfants...
(*finement.*)
Et puis il m'avoit eue à plus de soixante ans.
Je flattois son orgueil autant que sa tendresse:
Il m'appeloit souvent l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans!

Mme ÉVRARD.

Oui : c'est qu'il étoit frais!...
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons, vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

Mme ÉVRARD.

Je ne sais... excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

Mme ÉVRARD.

Si fait: vous êtes triste, oh! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien! j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui? vous, madame Évrard?

Mme ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos?

Mme ÉVRARD.

Ambroise me tourmente: il desire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(la faisant asseoir à côté lui.)
Ambroise, dites-vous?... Répétez donc, madame.

Mme ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.
Depuis plus de deux ans, je sais le refuser;
J'élude chaque jour une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance:
Non; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui sur-tout, il devient plus pressant;

Il insiste ; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais ! je ne sais trop quel conseil vous donner...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner :
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

Mme ÉVRARD.

Oui, vous avez raison ; et, pour la probité,
Ambroise assurément sera toujours cité :
Mais il parle d'hymen ; la chose est sérieuse.
Je crains, je l'avouerai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi ?

Mme ÉVRARD.

Je ne sais... tenez, c'est qu'entre nous,
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même
D'un ton !...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui ; mais vous l'adoucirez :
Vous avez pour cela des moyens assurés.

Mme ÉVRARD.

Quelle tâche ! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avois de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étois faite, moi, pour un lien si doux ;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr, je serois déja remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée ;

Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Évrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,
Si je manquai pour lui de soins, d'attention!...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

Mme ÉVRARD.

Eh bien! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serois douce, aimante,
Si j'avois un mari qui fût... la.. de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot!

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

Mme ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurois point voulu d'un jeune homme; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé:
Ce que vous dites là, madame, est très sensé.

Mme ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge auroit eu mon époux:
Je parle sans détour; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je desire...
Il me semble déja que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants, le père au milieu d'eux,

Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh! quel ravissement seroit alors le nôtre!
(*se reprenant.*)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurois;
Je parle en général. Je n'ai point de regrets:
Auprès de vous mon sort est trop digne d'envie;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie;
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher!

Mme ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme, au moindre signal, je vole, je m'empresse;
Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est point l'intérêt, le devoir qui me mène;
C'est l'amitié, le cœur: cela se voit sans peine...
Enfin, sur le motif qui me faisoit agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, s'il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise:
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi?

Mme ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... je dis d'avoir touché votre ame.
Charle, en entrant, a cru que j'étois votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter:

C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais, je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser?

M. DUBRIAGE.

Non, non! cela n'est pas possible:
Ambroise, je le sens, est indigne de vous;
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

Mme ÉVRARD.

Le croyez-vous?

M. DUBRIAGE.

Oh! oui.

Mme ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'ame un peu trop délicate:
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah! j'ai tort... mais malgré moi j'en pleure.

M. DUBRIAGE, *plus ému.*

Chère madame Évrard!... chaque jour, à toute heure,
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avoient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

Mme ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grace?... Ah! que seroit-ce,
Si je pouvois un jour donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire: alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnoître,
Que ma position empêche de paroître!

M. DUBRIAGE.

Ah! je les entrevois, et je devine assez

Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

Mme ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes!
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, *se levant et hors de lui.*

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait...

(*On sonne.*)

Mme ÉVRARD, *laissant échapper un cri.*

Ah ciel!

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

Mme ÉVRARD.

Eh bien donc, vous disiez?... Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

Mme ÉVRARD, *à part.*

Bon Dieu! qu'il vient mal à propos!

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *à Ambroise.*

Eh bien, qu'est-ce?...

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,

Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

Mme ÉVRARD.

Pourquoi?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Évrard.

Mme ÉVRARD.

Qui? moi?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage;
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer,
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Évrard, qui parle, en étoit prévenue.

Mme ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue:
Je vous ai toujours dit: « Attendons, il faut voir. »
Savois-je, par hasard, qu'elle viendroit ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurois-je dit? je l'ignorois moi-même.
Lagrange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard,
(*à M. Dubriage.*)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,

Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Évrard, je la crois trop honnête
(*en regardant fixement madame Évrard.*)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

Mme ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix j'aime mieux ne rien dire.
(*à M. Dubriage.*)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
(*à part.*)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.
(*haut.*)
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la vôtre:
Elle est pour vous aider plus que pour me servir;
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, *à Laure.*

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon ame.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Évrard.

LAURE.

Madame...

Mme ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remerciement.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paroît assez bien.

Mme ÉVRARD.

Ah! vraiment,

Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère...

Instruisez-la tous deux de ce qu'elle doit faire;

(*à part, à lui-même.*)

Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...

Cette madame Évrard!... En vérité, je croi...

(*Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde* [1].)

SCÈNE VI.

AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre?

Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

Mme ÉVRARD.

à Ambroise.) (*à Laure.*)

Paix donc!... Un peu plus loin.

LAURE, *à part, en s'éloignant.*

Allons, résignons-nous.

[1] Je desire que l'acteur chargé du rôle de Dubriage se renferme exactement dans les termes de la note ci-dessus. Tout ce qui va au-delà est exagéré, et, j'ose le dire, hors de toute convenance. (*Note de l'auteur.*)

Mme ÉVRARD, *à Ambroise.*

Eh! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous.
Quelle obstination!

SCÈNE VII.

CHARLE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

CHARLE, *de loin, à part.*

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, *à Charle.*

Que voulez-vous?

CHARLE, *embarrassé.*

Je viens... je viens...

LAURE, *bas, à Charle.*

Je suis reçue.

CHARLE, *bas.*

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLE.

J'ai cru qu'on m'appeloit.

AMBROISE.

Vous vous êtes trompé.

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît:

Je me retire.

Mme ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son

(*à Charle.*)

Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLE.

J'y vais.

Mme ÉVRARD, *de loin.*

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

Non, madame.

(*bas, à Laure, au fond du théâtre.*)

Courage!

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME ÉVRARD, AMBROISE; LAURE, *toujours au fond.*

Mme ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

Mme ÉVRARD.

Belle excuse!

Proposer à monsieur des gens que je refuse!
Je vous avois prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!

En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, *de loin, à part.*

O ciel! est-il possible!

Ma situation est-elle assez pénible!

Mme ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

Mme ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je? Oh! quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

Mme ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres.

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel... Mais dites donc *des nôtres.*

Mme ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE.

(*à Laure.*) (*à part.*)

Je sors... Allons, j'ai réussi;
J'ai si bien fait qu'enfin cette fille est ici.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MADAME ÉVRARD, LAURE.

Mme ÉVRARD, *à part.*

Oh! qu'elle me déplaît! jeune et jolie encore!...
(*haut, d'un ton sec.*)
Eh bien! vous dites donc que vous vous nommez?

LAURE.

Laure.

Mme ÉVRARD.

Ah!... Quel âge avez-vous?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

Mme ÉVRARD.

Non?
C'est dommage. Eh! trop jeune... oui, beaucoup trop.

LAURE.

Pardon:
Ce n'est pas ma faute...

Mme ÉVRARD.

Ah! c'est la mienne.

LAURE.

Madame,
Je ne dis pas cela.

Mme ÉVRARD.

Qu'êtes-vous? fille, femme?
Dites.

LAURE.

Qui? moi? jamais je ne me marierai.

Mme ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue.

LAURE.

Je me ferai connoître.

Mme ÉVRARD.

Il sera temps alors.
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

Mme ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître;
Mais il vous a trompée, à coup sûr, en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

Mme ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?
Mais je verrai bientôt si vous me convenez :
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

Mme ÉVRARD.

Jamais au premier; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

Mme ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

Mme ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours avant que de la faire.

LAURE.

Toujours.

Mme ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas !

Mme ÉVRARD.

Que dites-vous?

LAURE.

J'y vais.

Mme ÉVRARD.

Vous raisonnez !... Sortez.

(*Laure sort.*)

SCÈNE X.

MADAME ÉVRARD.

Elle a l'air doux,
Et semble assez docile... Eh ! qui peut s'y connoître?
La peste soit d'Ambroise ! Il fait ici le maître,

Et cependant il faut encor le ménager.
Patience! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte:
Une heure après l'hymen ils sont tous à la porte.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

M. DUBRIAGE *s'avance en rêvant.*

Cet entretien toujours me revient à l'esprit:
Je ferois bien, je crois... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Évrard est tout-à-fait aimable;
Elle est très fraîche encor; sa taille est agréable:
Elle a les yeux fort beaux; et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferoient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange.
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(*rêvant de nouveau.*)
C'est qu'il est marié; bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère...
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage!
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre? je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

SCÈNE II.

M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras,
Sur un point.... qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirois-tu qu'à présent, dans le fond de mon ame,
J'aurois quelque penchant à former ce lien?

CHARLE.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?

Si cet hymen étoit l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLE.

Eh! pourquoi donc, de grace?
Je ne desire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle!... En vérité, je suis... presque amoureux:
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours;
Madame Évrard...

CHARLE.

Eh quoi! madame Ev....!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh! d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui; j'ai vu ton soudain mouvement:
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.
A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non; tu viens de piquer ma curiosité:
Explique-toi.

CHARLE.

Qui? moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre :
Dans la place où je suis je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen ; oh! oui, je le vois bien :
Tu veux dire par là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense :
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense;
Car, moi-même, aussi bien je m'étois déja dit
Ce que tu me voudrois faire entendre. Il suffit :
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme : et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche ; elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse :
Je voudrois, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car en tout ceci, moi, je ne veux point paroître.

Toi, Charle, par hasard, si tu pouvois connoître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connois quelqu'un, précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Elle est si peu connue!

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLE.

Mais non : plutôt que de prendre d'avance
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi :
Alors...

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon ame;
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurois mille fois déja déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes...
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLE.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand.

Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive :
Mais être généreux lorsque la mort arrive!...
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encor *je veux*, quand on n'est plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je?... eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc, et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui; mais moi je serois sans excuse,
Si j'allois l'en priver. Vivant, je l'ai puni;
C'en est assez : je meurs; mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, monsieur, sur une telle affaire
Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant!

(*Charle sort.*)

SCÈNE III.

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, *seul.*

Ce garçon soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, *de loin, à part, amenée par Charle. qui se retire.*

Je tremble à son aspect... Dieu! fais que je lui plaise.
(*haut en s'avançant.*)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! mon enfant, c'est vous? J'en suis bien aise.
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiois un moment aussi doux :
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connoître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE.

Ah, monsieur!...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme;
C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j'aime à vous voir dans l'ame
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation :
Je le garde avec soin ; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage :
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur; mais non pas dans le sens
Que lui donne l'orgueil; dans le sens véritable.
Mes père et mère étoient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,
Quand on devroit bénir ses travaux bienfaisants :
Mes parents, en un mot, étoient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans! Croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettoient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étoient simples comme leur ame.
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête femme ;»
C'étoient là leurs seuls mots, qu'ils répétoient toujours.
Leur exemple parloit bien mieux que leurs discours.

Ils sembloient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à-la-fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi! de tous deux déja vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout-à-coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents, de tels parents encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(*On entend une voix du dehors, appelant.*)

« Laure! Laure! »

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.

Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet?

LAURE.

Oh! oui, monsieur. Voici quel en est le sujet:
L'ami dont je parlois, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très proche parent;
Il m'en parloit sans cesse, et toujours en pleurant:
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce, sur-tout vous êtes malheureuse;
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus: mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'étoit plus ma mère.
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons!

M. DUBRIAGE.

Il vous auroit reçue avec indifférence?

LAURE.

Ah, monsieur! nous aurions encor quelque espérance,
S'il avoit seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi! ce proche parent...

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? cet homme a donc un cœur de roche?...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon;
Et sans des étrangers, maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh! c'est foiblesse pure!
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?
Je veux voir ce parent; ensemble nous irons:
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah, monsieur! je commence à le croire possible.
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible;
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons: je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, *voyant venir madame Évrard.*

Chut!

SCÈNE IV.

M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME ÉVRARD.

Mme ÉVRARD, *de loin, à part.*

Encor là!

M. DUBRIAGE, *un peu embarrassé, à madame Evrard.*

C'est vous! quel sujet vous amène,
Madame?

Mme ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment?

Mme ÉVRARD.

Que sais-je enfin?... Mais c'est moi qui pourrois
Vous demander quels sont les importants secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.
Depuis une heure au moins vous causez avec elle,
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, *d'un ton foible.*

Pourquoi, madame Évrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître...?
Et puis, j'étois bien aise enfin de la connoître :
Je ne m'en repens pas.

Mme ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

Mme ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est point pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parloit de l'éducation...

Mme ÉVRARD.

Allons! c'est bien cela dont il est question!
(*à Laure.*)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

Mme ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

(*Laure sort.*)

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grace,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

Mme ÉVRARD.

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle paroît sensible.

Mme ÉVRARD.

Eh! qui vous dit que non?...
(*se radoucissant.*)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non... Mais c'est que vraiment elle est intéressante:
Elle a...

Mme ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmants qu'alloit exprimer votre bouche.

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grace, un choix de termes purs,
Sur-tout de la sagesse et des principes sûrs.

Mme ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre ame étoit frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

Mme ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?

M. DUBRIAGE.

Non : pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfant...

Mme ÉVRARD.

Encor! C'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

Mme ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

Mme ÉVRARD.

Oh! c'en est trop. S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh pourquoi?

Mme ÉVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît :
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien d'ailleurs, à rien qui vaille :
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille! Qui? Laure?

Mme ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

Mme ÉVRARD.

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

Mme ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine, en ce moment, vous connoissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi! je ne puis chasser ainsi...

Mme ÉVRARD.

Fort bien!
C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien:
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! pouvez-vous bien me parler de la sorte?

Mme ÉVRARD.

Vous-même entre nous deux pouvez-vous balancer?

M. DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

Mme ÉVRARD.

Non, monsieur: chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

Mme ÉVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, *en colère.*

Vous êtes la maîtresse;
Mais elle restera.

Mme ÉVRARD.

Plaît-il?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton
Puisque vous le prenez, je la garde.

Mme ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :
Voilà mon dernier mot.

(*Il sort très en colère.*)

SCÈNE VI.

MADAME ÉVRARD.

L'ai-je bien entendu?
Est-ce donc là monsieur?... Comment! j'aurois perdu,
En ce fatal instant, le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées!
(*après un moment de repos.*)
Il m'a dit tout cela dans un premier transport,
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.

Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême!
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même.
S'il en est temps encor, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

Mme ÉVRARD.

Mon ami Charle!...

CHARLE.

Eh bien?

Mme ÉVRARD.

Ah! vous ne savez pas?...
Avec monsieur je viens d'avoir une querelle.

CHARLE.

Quoi! vous? A quel propos, madame?

Mme ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLE.

Est-il possible?

Mme ÉVRARD.

Eh! sans doute: j'ai dit
Qu'il falloit qu'à l'instant l'une de nous sortît.
Mais point du tout; monsieur, qui la protége et l'aime,
M'a dit...(le croiriez-vous?) « Eh bien, sortez vous-même. »
Et là-dessus, il est rentré fort en courroux.

CHARLE.

Vous m'étonnez! Aussi, comment le fâchez-vous?

Monsieur est bon maître, oui; mais enfin c'est un maître.

Mme ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être :
Mais cette fille-là me choque et me déplaît.

CHARLE.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure; il paroît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle.

Mme ÉVRARD.

Le mal est fait: voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

Mme ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

Oui, j'entends.

Mme ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

Mme ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déja... Bon.

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

Mme ÉVRARD.

Tant mieux. J'espère encor... Laissez-nous donc ensemble.

(*Charles sort.*)

(*seule.*)

Voyons.

(*Elle se tient à l'écart, et s'assied, accoudée sur une table.*)

SCÈNE VIII.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, *se croyant seul.*

Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux;
Je suis leur père... eh bien! voyez la récompense!
Madame Évrard aussi... Cependant, quand j'y pense,
Moi j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.

(*Madame Evrard tire vite son mouchoir, et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.*)

Cette femme est sensible; et véritablement
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh! oui, je l'ai trop maltraitée.

Mme ÉVRARD, *éclatant en sanglots.*

Oui, sans doute.

M. DUBRIAGE.

Ah! c'est vous, bonne madame Évrard?

Mme ÉVRARD, *levée, sanglotant toujours.*

Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'ame sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étois loin de m'attendre,

Après dix ans de soins, de tendresse...

M. DUBRIAGE.

En effet :
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...

Mme ÉVRARD.

Après ce coup, je puis supporter tout au monde,
Et dans une retraite ignorée et profonde...

M. DUBRIAGE.

Quoi ! vous songez encore à ce qui s'est passé?

Mme ÉVRARD.

Jamais le souvenir n'en peut être effacé.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous, madame? Oublions, je vous prie,
Cette petite scène, et plus de brouillerie.

Mme ÉVRARD.

Ah, monsieur ! je vois bien que vous ne m'aimez plus :
Je ferois désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh ! non, madame Évrard, je suis toujours le même;
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

Mme ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune,
De part et d'autre : moi, je n'en conserve aucune;
Vous non plus, n'est-ce pas?

Mme ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah ! pouvez-vous le craindre ? Elle en est incapable :
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

Mme ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille ?

M. DUBRIAGE.

Eh mais !...
Ambroise l'a donnée ; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer : ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus ; cessez d'insister sur ce point :
Sur-tout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

Mme ÉVRARD.

J'en avois fait le vœu ; mais depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère !
Je vous en prie.

Mme ÉVRARD.

Allons : c'en est fait ; je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme !

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien! qu'est-ce donc que j'apprends?
Madame Évrard menace, et veut que Laure sorte.
Oh! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons! le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire!

Mme ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

(*Elle sort.*)

SCÈNE X.

M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit: par hasard, seroit-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh! non: nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure un petit démêlé;
(*Il appuie sur ce mot.*)
Mais il n'y paroît plus. En maître j'ai parlé:
Laure nous reste.

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous!...

LAURE, *toujours en colère.*

Eh! oui, je suis cette femme d'Armand.

M. DUBRIAGE.

Quoi! vous seriez...?

LAURE, *à part, et revenant à elle.*

O ciel! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous ma nièce, bon Dieu!... Ma surprise est extrême.

LAURE, *aux genoux de M. Dubriage.*

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux, trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante,
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos graces épris,
Je vous trouvois aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce seroit à-la-fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable
Et votre sort déja n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux:
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII.

M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Ah, Charle! conçois-tu les transports de mon ame?
Voilà ma niéce.

CHARLE.

O ciel! se pourroit-il? madame
Seroit?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.
Ma niéce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlois tantôt, qui m'a fait tant de peine!
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, *se ranimant.*

Ah, monsieur! est-il vrai? Je n'osois l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés... quelqu'un qui vous touche de près...
Presque un enfant!... Voilà ce que je desirois.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zéle.
(*à Laure.*)
C'est un digne garçon, un serviteur fidéle,
Qui m'aime tout-à-fait, qui me sert d'amitié.

CHARLE.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,

J'ai droit de partager aussi votre allégresse :
Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point : mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée?
Par un ingrat, qui m'a mille fois outragé...
(*à Laure.*)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas ! continuez, si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois,
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trève à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point, sans doute.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encore.

M. DUBRIAGE.

Eh bien ! j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier :
Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignoit la femme
Sous d'affreuses couleurs, et vous voyez madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.
(*se reprenant.*)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu :
Du premier mouvement je n'ai pas été maître;
Mon ami, gardez-vous de rien faire paroître...

CHARLE.

Ah, monsieur!... Cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher; avec madame Évrard
J'ai des ménagements à garder; et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien!
(*avec tendresse, après une petite pause.*)
D'un malheureux neveu
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle! ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grace... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.

Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon;
Vous vous trompez: je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce: ainsi donc, voulez-vous
Rester ici? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut: je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien: mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, *à part.*

C'est à regret, hélas! que je l'afflige.
(*haut.*)
Suis-moi, Charle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

LAURE, CHARLE.

CHARLE, *bas, à Laure.*

Courage! espérons tout du ciel :
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.
(*Ils sortent, chacun de leur côté.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Non ; vous avez beau dire, et plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Évrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connoître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon ! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle :
Il en doit résulter une bonne querelle ;
Et tant mieux ! j'aime à voir quereller les méchants ;
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.
Laissez faire.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

CHARLE.

Quel zèle à me rendre service!
Quel ami! Le méchant peut trouver un complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III.

MADAME ÉVRARD, CHARLE.

Mme ÉVRARD.

Ah, Charle! ah, mon ami! savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse?...

CHARLE.

Affreuse? Eh! quelle est-elle,
Madame?

Mme ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu.

CHARLE.

Comment?...

Mme ÉVRARD.

Eh! oui. L'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLE.

Bon! Qui donc a pu...?

Mme ÉVRARD.

Monsieur lui-même;

Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout-à-coup distrait, embarrassé;
Car j'ai le coup d'œil sûr; et je l'ai tant pressé
(A cet âge on n'a pas la force de se taire),
Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLE.

C'est la nièce!

Mme ÉVRARD.

Ah! l'instinct ne sauroit nous trahir!
Vous voyez si j'avois sujet de la haïr!
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paroisse!
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts,
Si Laure reste ici, mon ami, moi j'en sors.

CHARLE.

Eh mais!...

Mme ÉVRARD.

Vous-même aussi; nous sortons l'un et l'autre

CHARLE.

Vous croyez?

Mme ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre:
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrois bien pourtant n'avoir pas mon congé.

Mme ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen : arrangeons-nous de sorte
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLE.

Elle qui sorte?

Mme ÉVRARD.

Eh ! oui.

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas.

Mme ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la niéce,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah Dieu ! quelle hardiesse !...
Mais quels sont pour cela vos moyens ?

Mme ÉVRARD.

Tout est prêt.
Armand va nous servir...

CHARLE.

Et comment, s'il vous plaît ?

Mme ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas, près de lui.

CHARLE.

Qu'entends-je ? Ah ciel ! madame...
Contrefaire une lettre ?

Mme ÉVRARD.

Oh ! que non pas : d'abord,
Ce faux seroit, je pense, un trait un peu trop fort ;
Ce seroit une vaine et grossière imposture.
Car monsieur du neveu connoît bien l'écriture :
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLE.

Bon!

Mme ÉVRARD.

Oui; Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais! la date?...

Mme ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paroissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre :
La nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous? Je voudrois le savoir.

Mme ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre?

Mme ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,
La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi!
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

Mme ÉVRARD.

Voici monsieur: je dois dissimuler encore;

Allez.

CHARLE, *à part.*

Je vais... parer à ce coup imprévu.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

Mme ÉVRARD.

(*à part.*) (*haut.*)
Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému?

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

Mme ÉVRARD.

Très naturelle, oh! oui. Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très bien.

Mme ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Comme vous aviez pris le change sur son compte!
Convenez-en.

Mme ÉVRARD.

D'accord; oui vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,

Nous étions abusés?

Mme ÉVRARD.

Ah! quelle différence!
Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh! n'avons-nous pas vu ses lettres?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant.

Mme ÉVRARD.

Oh! non : vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!...

Mme ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle; il faut que j'en convienne:
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

Mme ÉVRARD.

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Évrard!... Mais Ambroise s'avance,
Fort agité...

Mme ÉVRARD.

C'est là sa manière, je pense.

SCÈNE V.

M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah!... j'étouffe de courroux!
On m'a trompé... Que dis-je? on nous a trompés tous.
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

Mme ÉVRARD.

Eh mon Dieu! nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déja...?

Mme ÉVRARD.

Tout; et ce n'est pas, je croi,
De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi!
Comment! lorsque j'apprends...?

Mme ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas...?

AMBROISE.

Eh! non.

Je sors de chez Lagrange; il m'a tout dit.

Mme ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

Mme ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame!

Mme ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connoît Armand:
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avoit un oncle riche; elle entend qu'on le nomme;
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin.
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel! qu'entends-je? Eh mais!...

Mme ÉVRARD.

Il se pourroit, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur! c'est encor ce que m'a dit Lagrange...;
Elle connoît son monde, et là-dessus s'arrange:

Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage; elle a dès-lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

Mme ÉVRARD.

Quoi! ce seroit un jeu que cet air de décence?
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'étoit son époux, vous obéiroit-elle?

Mme ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très fidèle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela:
Si Laure étoit sa femme, il seroit bientôt là.

Mme ÉVRARD.

En effet, il devroit...

M. DUBRIAGE.

Il n'oseroit, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déja, si Laure étoit sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? car pour moi, je m'y perd...
Ce secret, tôt ou tard, se seroit découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparoître.

Mme ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudroit...

AMBROISE.

La chasser.

Mme ÉVRARD.

Oh! non; il faut attendre;
On ne condamne point les gens sans les entendre :
(*à M. Dubriage.*)
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la.
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra.

Mme ÉVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remettre,
Petit Julien?

JULIEN.

Madame, eh mais! c'est une lettre.

Mme ÉVRARD.

(*Julien sort.*)
Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous? Seroit-ce par hasard
Une lettre d'Armand?... Enfin il s'en avise!...
Eh! que peut-il m'écrire?

Mme ÉVRARD.

Encor quelque sottise!
A votre place, moi je ne la lirois pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.

Lisez.

Mme ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE *lit.*

Ah! j'ai peine à comprendre...

Mme ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Tenez, vous allez voir : écoutez un moment.
(*lisant.*)
« Mon cher oncle. » Ah! cher oncle! il est bien temps vraiment!
« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »
(*s'interrompant.*)
Madame, que dit-il? pour la vingtième fois!...
Vingt lettres!

Mme ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi! voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE, *continuant de lire.*

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chère épouse, hélas! Elle est un peu malade.
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous;
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux?
« Mon oncle! quels transports seroient alors les nôtres!... »
(*fermant la lettre.*)
Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

Mme ÉVRARD.

Qu'importe? Je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu! je disois bien que ce n'étoit pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé
Comme d'un coup de foudre... Elle m'auroit trompé!

Mme ÉVRARD.

Rien ne paroît plus clair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser...

Mme ÉVRARD.

Comment! vous?...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

Mme ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible;
Non, cela vous tueroit; vous êtes trop sensible :
Eh! j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étois d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparoisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

Mme ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout-à-l'heure...

SCÈNE VI.

CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLE.

Arrêtez :

Ne renvoyons personne.

Mme ÉVRARD.

Et quoi donc?...

CHARLE.

Écoutez...

(*à M. Dubriage.*)

De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

Mme ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLE.

Si Charle avoit lui-même à se plaindre de vous?

Mme ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est : Laure est jeune et gentille;
Charle l'aime, et dès-lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLE.

(*à Mme Évr*

Ah! je le suis. Au fai

Répondez...

Mme ÉVRARD.

De quel droit?...

CHARLE.

Voulez-vous bien permett

Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

Mme ÉVRARD.

Eh! oui.

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Évrard:
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle; et c'est lui qui vous parle:
Je suis Armand.

Mme ÉVRARD.

Ah ciel!

AMBROISE.

Se peut-il?...

M. DUBRIAGE.

Eh quoi! Charle

Seroit....

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche:
J'ai servi, mon cher oncle, et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,

(*présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.*)

Mon extrait de baptême, et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,

(*montrant madame Évrard.*)

Et dix lettres... que sais-je?... où cette femme osa
Me défendre d'écrire et sur-tout de paroître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnoître:
Tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste Dieu!
Tu serois...

SCÈNE VII.

GEORGE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

GEORGE.

Armand, oui; croyez mon témoignage:
La vérité n'est qu'une, et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...

(*voyant arriver Laure.*)

Ah, madame! venez, venez à mon secours:
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII.

LAURE, GEORGE, AMBROISE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

LAURE, *se jetant aux pieds de son oncle.*

Monsieur, faites-lui grace;
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse.

M. DUBRIAGE.

Non, non: tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur, et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis: j'ai besoin de vous croire;
Et je perce à-la-fois plus d'une trame noire.
(*se tournant vers madame Évrard et Ambroise.*)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MME ÉVRARD.

Je n'en ai pas envie... Eh! qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse:
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez, au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être avant peu vous me rappellerez:
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(*Elle sort avec Ambroise.*)

SCÈNE IX.

M. DUBRIAGE, CHARLE, LAURE, GEORGE.

GEORGE.

Les bons l'emportent;
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh ! voilà donc les gens que j'ai crus si long-temps !
Ce sont eux qui m'ont fait bannir, pendant dix ans,
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.
(*à Armand.*)
Me pardonneras-tu cette longue détresse?

CHARLE.

Ah ! ne rappelons point tous mes chagrins passés :
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai?

LAURE.

Je le sens. Qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie!

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait je suis tout étonné.
(*à Charle.*)
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avois autrefois ; car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu
Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.

Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature en est puni par elle.

CHARLE.

Mais, à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armands? Eh! pourquoi ne les ai-je pas vus?

CHARLE.

Madame Évrard les a congédiés sur l'heure.
Mais j'irai les chercher; ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux.
N'est-ce pas?

M. DUBRIAGE.

Sûrement, mon ami: trop heureux
D'assister des parents restés dans la misère!
Ah! cela vaut bien mieux que ce que j'allois faire!
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avois un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes;
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer ma dette.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle; oui, je vous le défends;
Dites *mon père;* moi, je dis bien *mes enfants.*

CHARLE.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père!

M. DUBRIAGE.

Allons donc! Cette image

De la réalité console et dédommage.

LAURE et CHARLE.

Mon père!

GEORGE.

Cher parrain!

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur

(*soupirant.*)

Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute: du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

FIN DU VIEUX CÉLIBATAIRE.

LES QUERELLES
DES DEUX FRÈRES,
OU
LA FAMILLE BRETONNE,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 17 novembre 1808.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem;
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

MARTIAL., lib. XII, epig. 47.

IMITATION.

Sensible, querelleur, emporté, généreux,
Avec toi, ni sans toi, je ne puis vivre heureux.

ANDRIEUX.

PERSONNAGES.

M. GERMAIN.
M. MARCEL, frère de M. Germain.
M. HILAIRE, voisin.
CHARLE, fils de M. Germain.
ANDRÉ, vieux domestique de M. Marcel.
MADAME GERMAIN.
SUZETTE, nièce des deux frères.
NICOLE, gouvernante de monsieur et madame Germain.

La scène est dans un salon, chez M. Germain, à Morlaix, dans la Basse-Bretagne.

LES QUERELLES
DES DEUX FRÈRES,
OU
LA FAMILLE BRETONNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. GERMAIN, M. MARCEL.

M. MARCEL.

Oh! ma foi, c'est trop fort: tu te moques, mon frère.

M. GERMAIN.

Non, mon frère, en honneur.

M. MARCEL.

Je gage le contraire.

M. GERMAIN.

Ah! fort bien! Alors, moi, j'ai donc menti?

M. MARCEL.

Vraiment!

Chose rare! un marin, un voyageur qui ment!

M. GERMAIN.

Je te dis vrai.

M. MARCEL.

Le vrai n'est donc pas vraisemblable?

M. GERMAIN.

Encore un coup, c'étoit...

M. MARCEL.

C'étoit!... C'est une fable.

M. GERMAIN.

Dans ma dernière course...

M. MARCEL.

Oh! tant que tu voudras.

M. GERMAIN.

Dans ce combat, te dis-je, où mourut dans mes bras
L'ami qui m'a laissé cette fortune immense.

M. MARCEL.

Soit; mais pour ton récit...

M. GERMAIN.

Allons! il recommence.

M. MARCEL.

Je n'en crois pas un mot.

M. GERMAIN.

Ainsi tu vas nier
Un fait que moi...?

M. MARCEL.

J'ai lu le fait dans Tavernier.

M. GERMAIN.

Quand je te dis J'ai vu, tu me cites un livre!

M. MARCEL.

Je soutiens...

M. GERMAIN.

Quelle tête!

M. MARCEL.

Avec lui peut-on vivre?

M. GERMAIN.

En effet, quand il vient contrarier sur tout!

M. MARCEL.

On ne peut te parler.

M. GERMAIN.

Tu me pousses à bout.

M. MARCEL.

C'est toi plutôt.

M. GERMAIN.

Parbleu, c'est toi.

M. MARCEL.

Quel homme étrange!

M. GERMAIN.

Hé bien!... pour y tenir, il faudroit être un ange.

M. MARCEL.

Et tu n'en es pas un.

M. GERMAIN.

Tu l'es peut-être, toi?

M. MARCEL.

J'en ai bien supporté depuis six mois!

M. GERMAIN.

Et moi?

M. MARCEL.

Mais c'en est trop, enfin.

SCÈNE II.

M. GERMAIN, M. MARCEL, MADAME GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Eh bien ! on se querelle !
C'est encore, je vois, quelque scène nouvelle ?

M. MARCEL.

Comment n'en pas avoir ?

M. GERMAIN.

Le moyen d'être en paix ?

M. MARCEL.

Il se fâche d'un rien.

M. GERMAIN.

Il ne cède jamais.
Je suis l'aîné, pourtant.

M. MARCEL.

Cette raison est forte !
Mon aîné de deux ans !

M. GERMAIN.

Et demi.

M. MARCEL.

Non.

Mme GERMAIN.

Qu'importe ?
Sur votre âge, à présent, allez-vous disputer ?

M. GERMAIN.

Tout est avec Marcel matière à contester :
Pour tel, dès son enfance, il s'étoit fait connoître.

M. MARCEL.

Et Germain! au collége on le nommoit Salpêtre.

M. GERMAIN.

On t'appeloit Taquin.

M. MARCEL.

Aussi, t'en souviens-tu?

Tu te battois toujours.

M. GERMAIN.

Et toi, maudit têtu,

Tu querellois sans cesse.

M. MARCEL.

Oui! te rappellerai-je...?

Mme GERMAIN.

Vous allez rappeler vos débats de collége,

Qui depuis quarante ans devroient être assoupis.

M. MARCEL.

Il est toujours le même.

M. GERMAIN.

Il est encore pis.

Mme GERMAIN.

Ah, mon ami!

M. GERMAIN.

Vraiment, je sais très bien, madame,

Que j'aurai toujours tort, selon vous.

M. MARCEL.

Sans ta femme,

Je n'aurois pas resté quinze jours avec toi.

M. GERMAIN.

Non?

M. MARCEL.

Non, certainement.

M. GERMAIN.

Ce n'est donc pas pour moi
Que tu vins?...

M. MARCEL.

Oui, pour toi je vins, à la bonne heure
Mais, c'est à cause d'elle, enfin, que je demeure.

Mme GERMAIN.

Mon frère!

M. GERMAIN.

Tu l'entends : le voilà tel qu'il est.

Mme GERMAIN, *à M. Germain.*

Bon! il ne pense pas ce qu'il dit là.

M. MARCEL.

Si fait,
Je le pense.

M. GERMAIN.

Fort bien! et c'est ainsi qu'il m'aime!
Mon frère me méprise: oh bien! alors, moi-même,
Je le lui rends, parbleu! Quand aurai-je la paix?
Quand chez moi...

M. MARCEL, *vivement.*

Je t'entends : adieu donc pour jamais

Mme GERMAIN, *de loin.*

Marcel! mon frère!

M. MARCEL, *de loin.*

Non.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Il part! Quoi! de la sorte
S'en aller!

M. GERMAIN.

Tu le vois.

Mme GERMAIN.

Nous affliger!

M. GERMAIN.

Qu'importe?
Ne le rappelez pas; moi, je vous le défends.

Mme GERMAIN

Cependant...

M. GERMAIN.

Non, restez: sommes-nous des enfants?

Mme GERMAIN.

Eh mais!... peut-être un peu: dites-moi, je vous prie,
Quel étoit le sujet de votre brouillerie?

M. GERMAIN.

Le sujet, ma femme?

Mme GERMAIN.

Oui.

M. GERMAIN.

Le sujet? Eh! ma foi,
Je ne m'en souviens plus.

Mme GERMAIN.

Fort bien! alors je voi...

Vous avez querellé pour quelque bagatelle.

M. GERMAIN.

Eh! bagatelle ou non, sur un rien il querelle!

Mme GERMAIN.

En vérité, tous deux je ne vous conçois pas;
A toute heure, entre vous il survient des débats:
C'est tantôt de sa faute, et tantôt de la vôtre;
Et vous ne pouvez vivre ensemble, et l'un sans l'autre

M. GERMAIN.

Oh! l'un sans l'autre! A-t-on un moment de repos?
Son obstination!...

Mme GERMAIN.

Eh! qui n'a ses défauts?
N'êtes-vous pas aussi, Germain, soyez sincère,
Un peu trop vif, et même...

M. GERMAIN.

Oh!... sans doute, colère

Mme GERMAIN.

Tiens, épargne ton frère, et gronde-moi, plutôt.
Gronde-moi, mais écoute; oui, je le dis tout haut:
Marcel est bon; jamais il n'eut, j'en suis certaine,
Dessein de te causer la plus légère peine...

M. GERMAIN.

Il m'en cause sans cesse.

Mme GERMAIN.

Involontairement.
Mais tu ne peux douter de son attachement:
Il l'a prouvé cent fois; et pour n'en citer qu'une,
Quand ton frère, en un jour, perd toute sa fortune.

Quand la mauvaise foi de son associé,
A qui, pour son malheur, il s'étoit trop fié,
Le ruine et le force à quitter un commerce
Que depuis vingt-cinq ans à Cadix il exerce,
A qui s'adresse-t-il, ce pauvre malheureux?
Refusant le secours de ses amis nombreux,
N'est-ce pas près de toi qu'il vient chercher asile?
Il vient... et non pas seul, mais avec sa pupille,
Cette jeune Suzette, unique, aimable enfant
D'une sœur que tous deux chérissiez tendrement.

M. GERMAIN.

Ah! oui... Pauvre Suzette!

Mme GERMAIN.

Hélas! l'infortunée
Par le même revers fut aussi ruinée!

M. GERMAIN.

Je le sais.

Mme GERMAIN.

Ce n'est pas le besoin, cependant,
Qui le ramène à nous; non: libre, indépendant,
Il pouvoit vivre encor de ce peu qui lui reste.
Mais il avoit besoin, dans son revers funeste,
De nos soins consolants et de notre amitié:
Dans le sein de son frère il s'est réfugié;
Telle est sa confiance.

M. GERMAIN.

Eh bien! voyons, ce frère,
L'ai-je mal reçu, dis?

Mme GERMAIN.

Oh Dieu! bien au contraire.

M. GERMAIN.

L'ai-je plaint, consolé des maux qu'il a soufferts?
Ma maison et mes bras lui furent-ils ouverts?

Mme GERMAIN.

Oui, j'ai reconnu là votre délicatesse.

M. GERMAIN.

Délicatesse! eh quoi! pour un frère, une nièce!
C'était justice.

Mme GERMAIN.

Oh! oui. Mais depuis cet instant,
Depuis six mois, vous-même êtes bien plus content.
Et Marcel! avec vous comme il semble se plaire!

M. GERMAIN.

Il y paroît! toujours il se met en colère.

Mme GERMAIN.

Et le moment d'après vous voyez sa douleur:
Il faut juger son ame et non pas son humeur.
Marcel est votre ami, le plus vrai, le plus tendre.

M. GERMAIN.

Marcel? est-il possible?

Mme GERMAIN.

O ciel! il faut entendre
Comme il parle de vous quand vous êtes absent!
Tout le bien qu'il en dit. Et quel ton, quel accent!
Il me dit que je suis la plus heureuse femme;
Il dit bien vrai.

M. GERMAIN.

Marcel n'a point de fiel dans l'ame,
Je le sais.

Mme GERMAIN.

Il s'en faut. Tenez, en vérité,
Pour notre fils souvent j'admire sa bonté :
Il le traite, il lui parle avec une tendresse!
A ses progrès sur-tout en père il s'intéresse.
Charle aussi l'aime...

M. GERMAIN.

Oh! oui; mieux que nous tous, je croi;
Que moi du moins. Vraiment, je lui trouve avec moi
Un air froid.

Mme GERMAIN.

Non : mon fils vous aime, vous révère;
Mais vous êtes pour lui quelquefois si sévère...
Même...

M. GERMAIN.

Je suis terrible! Ah! j'attendois cela :
On ne peut rien lui dire...

Mme GERMAIN.

Eh bien! s'il étoit là?
Charle est doux, mais timide; il n'ose, et c'est dommage,
Parler, développer plus d'un rare avantage.
Il a de l'esprit; mais... je l'avoue, il vous craint.

M. GERMAIN.

Je vous entends, madame; ainsi mon fils se plaint?
Il accuse son père? Il auroit l'insolence!...

Mme GERMAIN.

Non, non; plein de respect, il garde le silence:
C'est moi seule, Germain, qui l'observe, et gémis.

M. GERMAIN.

Allons!

Mme GERMAIN, *souriant.*

Mais nous parlions du frère et non du fils.

M. GERMAIN.

Eh! oui; car sans cela j'ai bien assez de peines.

Mme GERMAIN.

Croyez qu'en ce moment votre frère a les siennes.

M. GERMAIN.

Marcel! Il est ravi de m'avoir tourmenté.

Mme GERMAIN.

Lui? Je suis sûre, moi, qu'il a de son côté
Bien du chagrin!

M. GERMAIN.

Ah! bon! J'irois lui faire excuse!

Mme GERMAIN.

C'est lui qui bien plutôt se reproche, s'accuse...

M. GERMAIN.

N'importe, je l'attends.

Mme GERMAIN.

Entre frères, Germain,
Heureux qui prévient l'autre, et qui lui tend la main.

M. GERMAIN.

Eh!... l'excellente femme!

Mme GERMAIN.

Ah! voici, ce me semble,
Nos enfants, les amis.

SCÈNE IV.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, CHARLE, SUZETTE.

M. GERMAIN.

Aussi toujours ensemble.

CHARLE.

Oui, mon père... il est vrai. Je rencontre au jardin
Suzette, et...

SUZETTE.

Moi, j'avois aperçu mon cousin
De ma fenêtre.

M. GERMAIN.

Oh! oui, le jardin, la fenêtre...
Vous vous trouvez toujours.

SUZETTE.

Au fait, cela doit être;
Car mon cousin me cherche, et je ne le fuis pas.

M. GERMAIN.

Fort bien; mais...

Mme GERMAIN, *à demi-voix, à son mari.*

J'aime à voir leur naïf embarras.
(*haut.*)
Chers enfants! Qu'est-ce donc? Toi, ma chère Suzette,
Et si vive et si gaie, et dont la chansonnette
Sait, dès le point du jour, nous mettre tous en train,
Aujourd'hui je te trouve un air presque chagrin?

CHARLE.

Nous avons du chagrin, ma mère.

Mme GERMAIN.

Et pourquoi, Charle?

SUZETTE.

Ce n'est pas sans sujet.

Mme GERMAIN.

Comment?

M. GERMAIN, *à Charle.*

Allons donc, parle.

CHARLE.

Nous avons rencontré notre cher oncle.

M. GERMAIN.

Eh bien!

Ce cher oncle, voyons, que vous a-t-il dit?

SUZETTE.

Rien.

CHARLE.

Nous n'osions l'aborder de peur de lui déplaire.

SUZETTE.

Ce pauvre oncle! il sembloit être bien en colère.

M. GERMAIN.

En colère? Ah! fort bien: sans doute contre moi?
Car il en a sujet.

CHARLE.

Nous ne savons pourquoi.

SUZETTE.

Mais nous nous en doutons.

Mme GERMAIN.

Allons...

M. GERMAIN, *à Suzette.*

Et vous, je gage,

Vous lui donnez raison ; c'est assez votre usage :
C'est à l'oncle Marcel qu'on va toujours parler.

SUZETTE.

Si vous étiez tout seul, j'irois vous consoler.

M. GERMAIN.

Cet oncle est tout pour vous.

SUZETTE.

Permettez, je vous prie,
Cet oncle est mon tuteur.

M. GERMAIN, *vivement.*

Eh bien ! qu'il vous marie ;
Car ce ne sera pas avec votre cousin,
Et Charle épousera la fille du voisin.

CHARLE.

Mon père !

M. GERMAIN.

Taisez-vous.

Mme GERMAIN.

Mais, mon ami... j'ignore
Quel tort ont ces enfants...

M. GERMAIN.

Soutenez-les encore,
Madame ! Tout le monde est ligué contre moi,
Épouse, frère, enfants, tous, en un mot.

Mme GERMAIN.

Eh quoi !
Contre nous tous ainsi vous êtes en colère ?

SCÈNE V.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, CHARLE, SUZETTE, M. HILAIRE.

M. HILAIRE, *de loin, à part.*

On querelle, tant mieux.

M. GERMAIN.

C'est vous, mon cher Hilaire?
Parbleu! plus à propos vous ne pouviez venir.

M. HILAIRE.

Trop bon. Je viens toujours avec nouveau plaisir.
Madame, j'ai l'honneur...

(*Madame Germain le salue assez froidement.*)

M. GERMAIN, *vivement.*

Donnez-moi des nouvelles
De ces dames, mon cher : comment se portent-elles?

M. HILAIRE.

A merveille, voisin; toutes deux m'ont chargé
De tendres compliments.

M. GERMAIN.

Je vous suis obligé.

M. HILAIRE.

Particulièrement pour la chère voisine.

Mme GERMAIN.

Monsieur....

M. HILAIRE.

Sans oublier et Charle et la cousine.

SUZETTE.

Ces dames ont, monsieur, beaucoup trop de bonté.

M. GERMAIN, *avec affectation.*

De votre fille, hier, moi je fus enchanté.

M. HILAIRE.

Ah, mon cher!

M. GERMAIN.

Sans vouloir lui donner de louange,
Elle a chanté, touché du piano, comme un ange.

M. HILAIRE.

Vous la flattez.

M. GERMAIN.

Mais non.

M. HILAIRE.

Elle a quelques talents.
Je lui donnai d'abord des maîtres excellents,
Ce qu'on a de meilleur à Morlaix; je m'en pique.
Nous perfectionnons sa danse, sa musique,
Sur-tout son bon français: j'arrête ce matin
Un maître plein de goût, de Quimper-Corentin.

Mme GERMAIN.

De Quimper-Corentin! c'est puiser à la source.

CHARLE.

Mais oui.

M. HILAIRE.

Notre Morlaix a si peu de ressource!...

M. GERMAIN.

Et voilà comme on forme un excellent sujet.
Votre fille est charmante.

SUZETTE, *à part.*

Oh ! qu'elle me déplaît !

M. GERMAIN, *toujours avec affectation.*

Au reste, je parlois à mon fils, à ma femme,
D'un projet qui me rit, me touche au fond de l'ame ;
Vous savez...

M. HILAIRE.

C'est aussi le plus cher de mes vœux.

M. GERMAIN.

Si vous le desirez, quant à moi, je le veux ;
Oui, j'y suis décidé, quoi qu'on dise et qu'on fasse.

M. HILAIRE.

Je ne vois point le frère?

M. GERMAIN, *vivement.*

Il est sorti.

M. HILAIRE.

De grace,
Se porte-t-il...?

M. GERMAIN.

Très bien. Le point essentiel...

M. HILAIRE.

(*à part.*) (*haut.*)
Seroient-ils brouillés? bon. Ce cher monsieur Marcel,
Toujours vif, disputeur, comme à son ordinaire?

M. GERMAIN.

Plus que jamais. Mais quoi! parlons de notre affaire.

M. HILAIRE.

Ah! le cher frère et vous, vous avez querellé.

Mme GERMAIN.

Ce n'est rien.

M. HILAIRE.

(*à Germain.*)

Sûrement. Quel nouveau démêlé?

M. GERMAIN.

Vous connoissez Marcel et son humeur.

M. HILAIRE.

Sans doute:
Elle est rare, en effet; tous deux je vous écoute,
Et j'admire son ton contrariant, mutin,
Et votre complaisance.

M. GERMAIN.

Écoutez donc... Enfin
La patience échappe.

M. HILAIRE.

Un querelleur semblable
Impatiente; il est vraiment insupportable.

M. GERMAIN.

Insupportable? oh! mais le terme est un peu fort:
Mon frère est quelquefois un peu taquin, d'accord;
Mais il est bon.

M. HILAIRE.

Sans doute: il est loyal, honnête;
Mais il a, franchement, une terrible tête.

M. GERMAIN.

Terrible.

M. HILAIRE.

Revenons à ce charmant projet.

M. GERMAIN.

Ah! oui.

M. HILAIRE.

Tantôt encor ma femme s'affligeoit
Des délais que toujours essuya cette affaire.

M. GERMAIN.

Oh bien ! ce n'est pas moi désormais qui diffère.

M. HILAIRE.

Ni moi non plus, mon cher, puisqu'il en est ainsi.

M. GERMAIN.

Cela peut ne pas plaire à tout le monde ici ;
Mais qu'importe? Après tout ne suis-je pas le maître?

M. HILAIRE.

En effet, mon voisin.

M. GERMAIN.

Oui, je ferai connoître
Si c'est au père ou bien à l'oncle à décider.

M. HILAIRE.

Sans doute. Il est des cas où l'on pourroit céder,
Ou déférer du moins aux volontés contraires
Qu'en ces occasions peuvent montrer des frères;
Ici vous n'avez rien de tel à ménager.

M. GERMAIN.

Comment?

M. HILAIRE.

Vous ne courez, je crois, aucun danger.

M. GERMAIN.

De quoi?

M. HILAIRE.

Votre refus, en cette circonstance,
Ne vous privera pas d'un héritage immense.

M. GERMAIN.

Qu'entendez-vous par là?

M. HILAIRE.

Mais que le cher Marcel
Ne peut nous faire à tous ni bien ni mal.

M. GERMAIN.

O ciel!
Vous lui reprocheriez son défaut de fortune!

M. HILAIRE.

Je ne dis pas...

M. GERMAIN.

Eh quoi! pour n'en avoir aucune,
Pour être malheureux, faudra-t-il qu'aujourd'hui
On ait moins de tendresse et de respect pour lui?
En est-il moins leur oncle? en est-il moins mon frère?
Il est pauvre! Eh! c'étoit un motif, au contraire,
Pour redoubler d'égards... Et moi!... Ciel, qu'ai-je fait!
J'ai maltraité, blessé, j'ai lassé tout-à-fait
Mon frère, mon ami, qui se voit dans la gêne,
Qui s'adresse à moi seul pour soulager sa peine,
Qui demeure chez moi! Je fus assez cruel!
Ah! je cours de ce pas, je vais chercher Marcel:
A ce frère si bon je vais demander grace;
Il faut qu'il me pardonne, il faut que je l'embrasse.
Ma femme... Excusez-moi, mon cher, mais je ne puis...
(*en s'en allant.*)
Je n'aurai de repos... Malheureux que je suis!

SCÈNE VI.

MADAME GERMAIN, CHARLE, SUZETTE, M. HILAIRE.

M. HILAIRE, *à part.*

J'ai fait un beau chef-d'œuvre !

Mme GERMAIN, *qui sourit tout bas.*

Eh bien, monsieur Hilaire,
Voilà quel est Germain ! Voilà ce qu'est un frère !

M. HILAIRE.

Oui, rien n'est plus touchant.

CHARLE.

Plus naturel.

SUZETTE.

Monsieur
N'a jamais, je le vois, eu ni frère ni sœur.

M. HILAIRE.

Non. Mais pourquoi, de grace ?

SUZETTE.

Oh ! j'en étois bien sûre

Mme GERMAIN.

(*bas, à Suzette.*) (*haut.*)
Paix. Oui, ce prompt retour est bien dans la nature :
Deux bons frères pourront (car sommes-nous parfaits ?)
Se quereller souvent ; mais se haïr, jamais.

CHARLE et SUZETTE.

Jamais.

Mme GERMAIN.

Je dois, monsieur, et du fond de mon ame,

Vous remercier, moi.

M. HILAIRE.

Vous? De quoi donc, madame?

Mme GERMAIN.

De cette attention que vous venez d'avoir,
De faire à mon mari mieux sentir son devoir.
Eh! oui, c'est une adresse, au fait, très peu commune.
Rappeler que Marcel étoit dans l'infortune!
Que d'esprit! Rien n'étoit plus propre, en ce moment,
A réveiller en lui tout son attachement.
Et par ce peu de mots, que je crois très sincères,
Vous êtes cause enfin, monsieur, que deux bons frères
Vont se raccommoder un quart d'heure plus tôt.

M. HILAIRE.

Madame!

Mme GERMAIN.

Je vous quitte à regret; mais il faut
Que je sois le témoin d'une scène touchante;
Et croyez qu'à jamais j'en suis reconnoissante.

(*Elle sort en souriant.*)

SCÈNE VII.

M. HILAIRE, CHARLE, SUZETTE.

(*Charle et Suzette se font des mines.*)

M. HILAIRE, *à part.*

Fort bien. Elle a raison, au fond, de me railler;
C'est moi qui viens ici les réconcilier.

(*haut.*)

Maladroit! Digne femme!

CHARLE.

Elle nous est bien chère.
Tendre sœur, tendre épouse, et sur-tout bonne mère.

SUZETTE.

C'est ma tante!... et pour moi c'est une mère aussi.

CHARLE, *bas*, *à Suzette.*

Plût au ciel!

M. HILAIRE.

Mes enfants, je pense bien ainsi :
Oui, j'ai beaucoup d'estime et de respect pour elle.

CHARLE.

Avec ma mère ici personne ne querelle.
C'est elle qui toujours fait renaître la paix.

M. HILAIRE.

C'est charmant.

SUZETTE.

Jugez donc si chez autrui jamais
Elle viendroit troubler la bonne intelligence.

CHARLE, *bas.*

Suzette!

M. HILAIRE.

Oh! non, sans doute.

CHARLE.

Elle a tant d'indulgence!

SUZETTE, *à M. Hilaire.*

Pour Charle et moi, jamais, vous en êtes témoin,
Nous ne nous querellons.

CHARLE.

Non.

SUZETTE.

Il n'est pas besoin
Qu'un tiers officieux entre nous deux survienne.
De nous raccommoder personne n'a la peine.

M. HILAIRE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je vous en félicite. Impertinente! Adieu.
(*à Charle.*)
Te verra-t-on bientôt?

CHARLE.

J'aurai l'honneur, dans peu...

M. HILAIRE.

Tu sais comme on te voit, Charle, dans ma famille.

CHARLE.

Monsieur...

M. HILAIRE.

Ma femme t'aime! Et pour ma chère fille,
Je ne te dis rien d'elle.

CHARLE.

On est beaucoup trop bon.

M. HILAIRE, *avec affectation.*

Au revoir donc, mon gendre.

SUZETTE, *à part.*

Ah ciel!

M. HILAIRE, *à part.*

Je crains que non.
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CHARLE, SUZETTE.

SUZETTE.

Voilà donc son projet! J'ai beau paroître gaie,
J'ai du chagrin. Mon gendre... O que ce mot m'effraie!

CHARLE.

Suzette, et moi!

SUZETTE.

Toujours j'ai présent ce refrain :
Et Charle épousera la fille du voisin.

CHARLE.

Mon père dit cela quand il est en colère.

SUZETTE.

Il le fera de même. Ah! je hais ces Hilaire!

CHARLE.

Et les aimé-je, moi?

SUZETTE.

Mais, parfois, entre nous,
On le croiroit, à voir ton air honnête et doux
Pour tous ces chers voisins, et tes soins, ton beau zele
Pour monsieur, pour madame, et pour mademoiselle.

CHARLE.

Je suis poli, cousine, et ne suis rien de plus.

SUZETTE.

Très poli.

CHARLE.

J'obéis aux ordres absolus

De mon père.

SUZETTE.

Fort bien! Et par obéissance
Vous épouserez donc mademoiselle Hortense!

CHARLE.

Jamais, non; mais mon père est vif... tranchons le mot,
Colère, et moi je suis timide.

SUZETTE.

Oh! beaucoup trop.

SCÈNE IX.

CHARLE, SUZETTE, M. MARCEL.

(*M. Marcel entre fort agité.*)

M. MARCEL.

C'est vous?

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. MARCEL.

Ah!...

SUZETTE, *bas, à Charles.*

Parle-lui donc.

CHARLE, *bas.*

Je n'ose.

SUZETTE, *d'un air bien caressant.*

Cher oncle! qu'est-ce donc? Vous avez quelque chose?

M. MARCEL.

Non, ma nièce.

SUZETTE.

Oh! si fait; je vois bien à votre air
Que vous avez...

M. MARCEL.

Non, rien.

SUZETTE.

Mais?...

M. MARCEL.

(*à Charle.*)
Tais-toi donc. Mon cher.
Ton père, où donc est-il?

CHARLE.

Mon père?

M. MARCEL.

Eh! oui, ton père.

SUZETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

M. MARCEL.

Non; je me désespère.
Je vais, viens, rentre, sors; en un mot, je ne puis...
Ah! je ne puis rester dans l'état où je suis.
Ce cher, ce bon Germain! je sens combien je l'aime.
Il faut que je l'embrasse.

CHARLE.

Eh! dans l'instant lui-même,
Mon oncle, il est sorti pour vous aller chercher.

M. MARCEL.

Qu'entends-je?

SUZETTE.

Au désespoir d'avoir pu vous fâcher

CHARLE.

Oui, mon père a couru, volé sur votre trace...

SUZETTE.

Il a dit comme vous : « Il faut que je l'embrasse. »

M. MARCEL.

Il se pourroit?... Mais oui, sans peine je le croi;
Je reconnois Germain, il vaut bien mieux que moi.

CHARLE.

Vous êtes bons tous deux.

M. MARCEL.

Il est meilleur.

SCÈNE X.

CHARLE, SUZETTE, M. MARCEL, M. GERMAIN.

(*M. Germain entre et écoute de loin sans être vu.*)

M. MARCEL.

Mon frère
Est vif et prompt, d'accord; peut-être un peu colère:
Mais c'est presque toujours le défaut des bons cœurs;
Les caractères vifs sont encor les meilleurs.
Aussi c'est toujours moi qui l'attaque et le fâche;
Je m'obstine sans cesse, et semble prendre à tâche
De le contrarier. Noble, franc, généreux,
De près, de loin, son cœur rend tout le monde heureux;
Tout Morlaix lui rendroit le même témoignage.
Mais ne le regardons qu'au sein de son ménage:
Bon père, bon mari, meilleur frère...

[illegible]

Le vieux parent.

[illegible], une désordre.

Mon père:

Mon cher oncle!

SUZETTE.

Oui, tous deux quel plaisir nous-[illegible]

[illegible]

M. MANUEL.

Quoi? que mon frère et moi nous nous aim-[illegible]

[illegible]

CHARLE.

Non : mais... Quelle joie est la nôtre !

M. GERMAIN, *à M. Marcel.*

Comme ils nous aiment !...

M. MARCEL, *à M. Germain.*

Oui. Comme ils s'aiment l'un l'autre !

M. GERMAIN, *à M. Marcel.*

Ah, coquin ! je t'entends.

M. MARCEL, *montrant Suzette.*

Son aimable gaieté
Nous rappelle la grace et la vivacité
De notre chère sœur...

M. GERMAIN.

Oui : pauvre Caroline !
Son orpheline au moins m'est bien chère...

SUZETTE.

Orpheline !
Est-ce qu'on l'est avec deux oncles tels que vous ?
J'ai deux pères pour un.

M. MARCEL.

C'est un enfant pour nous...

CHARLE.

O Suzette !

M. MARCEL, *à demi-voix à son frère, en lui montrant Suzette, qui l'entend bien.*

Germain ! est-elle assez jolie !

M. GERMAIN, *de même.*

Oui ; depuis un moment elle semble embellie.

M. MARCEL, *plus haut.*

Chère enfant ! Mon ami, regarde-la donc bien.

M. GERMAIN.

Pourquoi, frère?

M. MARCEL.

Ces traits ne te rappellent rien?

M. GERMAIN.

Mais... sa mère, d'abord.

M. MARCEL.

Sans doute; mais encore
Un de nos grands parents.

M. GERMAIN.

Oui? Lequel donc? j'ignore.

M. MARCEL.

Tu ne remarques pas que c'est tout le portrait...

M. GERMAIN.

Et de qui?

M. MARCEL.

De quelqu'un... Tiens, quand elle rioit...
C'est elle...

M. GERMAIN.

Nomme donc.

M. MARCEL.

Mais notre grande tante,
Cette bonne Thérèse.

M. GERMAIN.

Ah Dieu! cette méchante?

M. MARCEL.

Méchante?

M. GERMAIN.

Sûrement, méchante; elle l'étoit.

M. MARCEL.

Quoi! la meilleure femme!

M. GERMAIN.

Oui, qui me détestoit!

M. MARCEL.

Je n'y pensois pas, moi.

M. GERMAIN.

Non? l'excuse est nouvelle!

SUZETTE, *bas.*

Nous voilà perdus, Charle; encore une querelle.

CHARLE.

Mon père...

M. GERMAIN.

Laissez-nous.

SUZETTE.

Mon cher tuteur.

M. MARCEL.

Tais-toi.

M. GERMAIN.

Thérèse, bonne tante!

M. MARCEL.

Elle l'étoit pour moi.

M. GERMAIN.

Elle me haïssoit et m'accabloit d'injures.

M. MARCEL.

Tu lui disois souvent des paroles si dures.

M. GERMAIN.

La bonne tante!

M. MARCEL.

Aussi tu l'impatientois,

Tu la faisois pleurer.

M. GERMAIN.

Et toi, tu la flattois!

M. MARCEL.

Fort bien! On est flatteur, parcequ'on est honnête.

M. GERMAIN.

Et dur, quand on est franc.

M. MARCEL.

Je n'avois pas ta tête,
J'étois doux.

M. GERMAIN.

Oh! charmant! Mais moi, du moins, j'avois-
J'ai toujours un bon cœur.

M. MARCEL.

J'en ai donc un mauvais?

M. GERMAIN.

Tout exprès rappeler ce qui fait de la peine!
Il n'y manque jamais.

M. MARCEL.

Puis-je avoir de la haine
Pour une bonne femme, et qui m'a tant chéri?

M. GERMAIN.

Et moi, dois-je bénir celle qui m'a haï?

M. MARCEL.

Tout le monde l'aimoit.

M. GERMAIN.

Et moi, je la déteste.

M. MARCEL.

Déteste! Mais pour moi, ma tendresse lui reste.
Chère tante! je l'aime, enfin, de tout mon cœur.

M. GERMAIN.

Soit.

SUZETTE, *à M. Germain.*

Mon cher oncle.

M. GERMAIN.

Allez, suivez votre tuteur,
Et flattez-le toujours comme il flattoit sa tante:
Mais vous serez tous deux trompés dans votre attente,
Et Charle épousera la fille du voisin.

M. MARCEL.

Soit.

M. GERMAIN.

Je cours chez Hilaire.

(*Il sort.*)

M. MARCEL.

Eh! va-s-y.

(*Il sort aussi.*)

SUZETTE.

Mon cousin!

CHARLE.

Suzette!

SUZETTE.

Quel malheur!

CHARLE.

Oui; mais je le répète,
Je n'aime et n'aimerai jamais que ma Suzette.

(*Ils sortent chacun de leur côté.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. GERMAIN, CHARLE.

M. GERMAIN.

Écoutez : il s'agit d'un point très important.
Je sors de chez Hilaire, et tous deux, à l'instant,
Nous venons de conclure enfin ce mariage
Si long-temps différé : sans tarder davantage,
Mademoiselle Hortense et vous serez unis,
Et cela dans trois jours.

CHARLE.

Dans trois jours!

M. GERMAIN.

Oui, mon fils.

CHARLE, *à part.*

O ma chère Suzette!

M. GERMAIN.

Ainsi donc, tout de suite,
Charle, à votre future allez faire visite.
Partez, et de ce pas; vous êtes attendu :
Voilà beaucoup de temps, beaucoup trop de perdu.
On vous recevra bien ; mais vous, soyez honnête,
Même empressé, galant... Eh bien! qui vous arrête?

CHARLE.

Mon père...

M. GERMAIN.

Quoi, mon fils?

CHARLE.

De grace...

M. GERMAIN.

A quel propos?

CHARLE.

Me sera-t-il permis de vous dire deux mots?

M. GERMAIN.

Deux mots? Eh! qu'as-tu donc à dire?

CHARLE.

Ah! bien des choses,
Si j'osois vous parler, mon père...

M. GERMAIN.

Bon! tu n'oses?..
Oui! je suis si-terrible!

CHARLE.

Oh! non.

M. GERMAIN.

Au fond du cœur,
Je t'aime; je ne veux ici que ton bonheur,
Charle : et tu me craindrois!

CHARLE.

Je crains de vous déplaire.
(*M. Germain fait un mouvement.*)
Daignez donc un moment m'écouter sans colère.
Vous avez, dès long-temps, je dois en convenir,
Vous et monsieur Hilaire, eu dessein de m'unir

Avec sa fille.

M. GERMAIN.

Oh! oui, depuis long-temps, sans doute.

Eh bien! on vous unit.

CHARLE.

De grace...

M. GERMAIN, *se contenant à peine.*

Allons, j'écoute.

CHARLE.

Ce matin même... hélas! déja vous l'oubliez,
L'oncle Marcel et vous, bien réconciliés,
Vous souriiez à Charle ainsi qu'à sa cousine,
Et vous ne parliez plus alors de la voisine.

M. GERMAIN.

Oui, j'aurois pu changer, par égard, par bonté
Pour votre oncle... Mais lui, comment m'a-t-il traité?
Quand pour lui je manquois à d'anciennes promesses!

CHARLE.

Et nous, encouragés par vos douces caresses,
Suzette et moi, mon père, il semble qu'en ce jour
Nous ayons redoublé d'espérance et d'amour!
Et quand nous faisons vœu de constance éternelle,
Vous avez, l'oncle et vous, eu dispute nouvelle...

M. GERMAIN.

Pour la dernière fois, j'entends et je prétend...

SCÈNE II.

M. GERMAIN, CHARLE, MADAME GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Qu'est-ce donc, mes amis?

M. GERMAIN.

Mais depuis un instant
Je ne reconnois plus votre fils; il m'étonne
Par son air décidé: monsieur répond, raisonne.
Il est bien revenu de sa timidité,
Je vous assure.

Mme GERMAIN, *souriant.*

Ah, ah! tant mieux.

M. GERMAIN.

En vérité?
Mais, monsieur, finissons. Sans débat, sans colère,
Allez, et de ce pas, chez mesdames Hilaire.

CHARLE.

(*à part, avec douleur.*)

Mon père, j'obéis. J'irai, je les verrai;
Mais je ferai si bien que je leur déplairai.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Chez ces dames? Eh mais!... quelle raison nouvelle?

M. GERMAIN.

Une telle visite est assez naturelle,
Sur-tout en ce moment; et c'est le moins, je croi,
De voir sa belle-mère et sa future.

Mme GERMAIN.

Eh quoi!

M. GERMAIN.

Oui, je viens d'arrêter enfin ce mariage;
Et c'est à notre fils de couronner l'ouvrage.

Mme GERMAIN.

Ah! Sans me prévenir! Vous êtes bien discret,
Mon cher mari!

M. GERMAIN.

Mais non, ce n'est point un secret;
Ce projet, dès long-temps, je te l'ai fait connoître.

Mme GERMAIN.

J'ai cru que vous aviez changé d'avis.

M. GERMAIN.

Peut-être.
En tout cas, cette fois je n'en changerai plus;
Et nos arrangements sont arrêtés, conclus:
Toute observation seroit fort inutile.

Mme GERMAIN.

Je n'en ferai donc point, mon cher, soyez tranquille:

Parfois je me résous à me faire gronder,
Mais c'est quand j'ai l'espoir de vous persuader.
(*à part.*)
Attendons.

M. GERMAIN.

Oui, toujours la meilleure des femmes!

SCÈNE IV.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, M. HILAIRE.

M. HILAIRE.

Votre fils tarde bien à venir voir ces dames,
(*à madame Germain.*)
Mon voisin. Ah! pardon.

M. GERMAIN.

Il y court dans l'instant:
Vous ne l'avez pas vu?

M. HILAIRE.

Non vraiment; on l'attend:
Ma fille cache en vain sa vive impatience.

M. GERMAIN.

Et la fille et la mère ont beaucoup d'indulgence.

M. HILAIRE.

Charle en a-t-il besoin? Mon ami, trop heureux
De former entre nous, de resserrer les nœuds...
Oui, qui nous unissoient dès long-temps!

M. GERMAIN.

Cher Hilaire!

M. HILAIRE.

Madame en ce moment voit du même œil, j'espère...?

Mme GERMAIN.

Monsieur...

M. GERMAIN.

Oh! j'en réponds, oui: Charle est notre fils
Sur ce point, comme en tout, nous n'avons qu'un avis;
(*à sa femme.*)
N'est-ce pas?

Mme GERMAIN.

Mon ami, vous me rendez justice.
(*à part.*)
Pour la première fois, employons l'artifice.
(*haut.*)
Je vais vous le prouver; car...

M. GERMAIN, *à M. Hilaire.*

Ma femme sourit.

M. HILAIRE.

Mais, en effet...

Mme GERMAIN.

Tenez, il me vient à l'esprit
Une idée imprévue et pourtant naturelle;
Elle me semble heureuse...

M. GERMAIN.

Ah! voyons, quelle est-elle?

Mme GERMAIN, *à M. Hilaire.*

Je commence, monsieur, par vous faire un aveu:
C'est que jusqu'à présent je combattois un peu,
Tout en rendant justice à votre aimable fille,
L'union projetée entre votre famille

Et la nôtre.

M. GERMAIN.

Il est vrai, tu ne l'as pas caché.

Me HILAIRE.

Eh bien! madame?

Mme GERMAIN, *à son mari.*

Eh! oui, j'avois toujours tâché
De te faire adopter le plan de ton bon frère;
Tel étoit mon avis.

M. GERMAIN.

C'est tout simple, ma chère.

M. HILAIRE.

Mais à présent?

Mme GERMAIN.

Je sens que j'y dois renoncer.

M. HILAIRE.

Il est certain....

M. GERMAIN.

Sans doute, il n'y faut plus penser.
Comme je te l'ai dit, l'affaire est décidée.

Mme GERMAIN.

Alors je cède; et même... Oui, voici mon idée.

M. GERMAIN.

Voyons, ma chère femme.

M. HILAIRE, *à part.*

Où veut-elle en venir?

Mme GERMAIN.

Pour resserrer les nœuds qui vont tous nous unir,
Et ne faire entre nous qu'une seule famille,
Si nous... Monsieur n'a pas seulement une fille...

M. HILAIRE, *à part.*

Ah ciel!

Mme GERMAIN.

Il a de plus un fils.

M. GERMAIN.

Mais en effet...

Maurice.

Mme GERMAIN.

Que l'on dit un excellent sujet;
Un jeune homme, en un mot, d'une grande espérance

M. GERMAIN.

Oh! oui.

Mme GERMAIN.

Si nous faisions une double alliance?

M. HILAIRE.

Madame... assurément... on pourroit...

M. GERMAIN.

Eh! vraiment,
La chose est possible; oui, cela seroit charmant:
Hortense avec mon fils, votre fils et Suzette...
Qu'en dites-vous, voisin?

M. HILAIRE.

Oh! l'idée est parfaite.
Je suis reconnoissant... Cependant, permettez...
Je vois à ce projet quelques difficultés.

M. GERMAIN.

Oh! nous les léverons; car moi, rien ne m'étonne.
Lesquelles donc?

M. HILAIRE.

D'abord... Maurice est à Péronne,

Et vous sentez fort bien...

Mme GERMAIN.

Ces dames, l'autre jour,
Me disoient que bientôt il seroit de retour.

M. GERMAIN.

Je m'en souviens.

M. HILAIRE.

D'accord; mais j'apprends avec peine
Qu'il remet son voyage à la saison prochaine.

Mme GERMAIN.

Nous attendrons.

M. GERMAIN.

Sans doute.

M. HILAIRE.

Ah! quel retard! Jugez!

Mme GERMAIN.

Oui; mais nous en serons si bien dédommagés!

M. HILAIRE.

Mon cher voisin lui-même est d'une impatience!...

M. GERMAIN.

Il n'importe; en faveur de la double alliance
J'attendrai volontiers.

M. HILAIRE.

Hé bien, mes chers amis,
Il faut vous dire tout: apprenez que mon fils
Par des liens puissants va tenir à Péronne.
Il est amoureux...

M. GERMAIN.

Bon!

M. HILAIRE.

D'une jeune personne
Charmante, m'écrit-il ; il en est transporté :
Et moi, qui suis bon père, au fond je suis porté...

M. GERMAIN.

Amoureux... c'est fort bien : mais quoi! mon fils lui-même
Est amoureux aussi ; cette Suzette, il l'aime.

M. HILAIRE.

Sa cousine!

M. GERMAIN.

Oui vraiment.

M. HILAIRE.

Allons donc! Le beau feu!

M. GERMAIN.

Écoutez donc ; il vient de m'en faire l'aveu,
D'un ton qui m'a frappé.

M. HILAIRE.

Bon! pur enfantillage,
Qui ne peut mettre obstacle à notre mariage.

M. GERMAIN.

J'en pourrois dire autant de votre fils, je croi.

M. HILAIRE.

Ah! quelle différence!

M. GERMAIN.

En quoi?

Mme GERMAIN.

Je pense, moi,
Que l'inclination de votre cher Maurice,
Comme de notre Charle, est un léger caprice,

Qui ne doit point du tout déranger nos desseins.
Pour ne parler ici que des jeunes cousins,
Quand Suzette verra Charle, sans répugnance,
De bon cœur, épouser mademoiselle Hortense;
Bientôt avec l'espoir, perdant ce bel amour,
Elle se trouvera trop heureuse, à son tour,
De recevoir les vœux d'un jeune homme estimable
Qui doit trouver aussi notre Suzette aimable.

M. GERMAIN.

Votre cher fils pouvoit espérer plus de bien,
Soit; Suzette n'est pas très riche.

M. HILAIRE, *à part.*

Elle n'a rien.

(*haut.*)

Cher voisin, ce n'est pas le défaut de richesse...
Qui me refroidiroit pour votre aimable nièce...
Soyez persuadé...

Mme GERMAIN.

Nous le sommes, monsieur;
Nous connoissons très bien le fond de votre cœur,
Votre délicatesse.

M. GERMAIN.

Oh! oui. Je me propose
Pour Suzette, d'ailleurs, de faire quelque chose.
C'est l'enfant de ma sœur, c'est ma nièce; en un mot,
J'ai là mille louis de côté pour sa dot.

M. HILAIRE.

(*à part.*) (*haut.*)
La belle dot! Eh! mais, ce n'est pas là, vous dis-je,

Ce qui m'arrêteroit, mon cher; ce qui m'afflige,
C'est de voir retarder l'hymen de Charle.

Mme GERMAIN.

Bon!
Retardé d'un moment.

M. HILAIRE.

D'au moins trois mois.

M. GERMAIN.

Eh! non.
Je veux absolument un double mariage,
Voilà mon dernier mot.

M. HILAIRE.

(*à part.*)
Allons, monsieur... J'enrage.
Cédons, il est plus riche.

M. GERMAIN.

Oui, deux contrats ou point.

M. HILAIRE.

Je vais donc consulter ma femme sur ce point.

M. GERMAIN.

Soit; mais...

M. HILAIRE.

(*à madame Germain.*)
Allons... Je suis reconnoissant, madame,
(*à part.*)
De vos attentions. Peste soit de la femme!

Mme GERMAIN.

Mon motif est bien pur.

M. HILAIRE.

Oh! j'en suis pénétré.

(*à part.*)

Elle me joue un tour; mais je le lui rendrai.

(*haut.*)

Au revoir, cher voisin.

M. GERMAIN, *de loin.*

Au revoir. Mais du reste,

Je suis décidé.

M. HILAIRE, *en s'en allant.*

Soit.

Mme GERMAIN, *à part.*

Je crois qu'il me déteste.

(*M. Hilaire sort.*)

SCÈNE V.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN.

M. GERMAIN.

Ton projet est charmant.

Mme GERMAIN.

N'est-ce pas, mon ami?

Il faut, autant qu'on peut, ne rien faire à demi.

M. GERMAIN.

Eh! oui; je ne vois pas pourquoi le cher Hilaire
Combattoit une idée et si juste et si claire.

Mme GERMAIN.

Tu ne le vois pas?...

M. GERMAIN.

Non. Je ne puis concevoir...

Quel motif... peut ainsi...

Mme GERMAIN.

Moi, j'ai cru l'entrevoir ;
Motif très naturel.

M. GERMAIN.

Et quel est-il?

Mme GERMAIN.

Écoute
Sans humeur : le voisin est brave homme, sans doute,
Mais ne néglige pas ses petits intérêts.
Il veut bien que sa fille épouse, et sans délais,
Charle ; car il y trouve un fort grand avantage :
Mais Suzette n'a rien, presque rien en partage ;
De l'unir à Maurice il n'est pas si pressé.

M. GERMAIN.

Mais en effet... Hilaire est fort intéressé ;
Oui, pour tel, de tout temps, j'ai su le reconnoître.
N'importe ; moi, j'insiste.

Mme GERMAIN.

Il se rendra, peut-être ;
Et sa femme bientôt l'aura persuadé.

M. GERMAIN.

Je l'espère. Pour moi, c'est un plan décidé ;
Je tiens infiniment à la double alliance.
Que tu mérites bien toute ma confiance !

Mme GERMAIN.

Je me sens incapable, au moins, d'en abuser.
(*à part.*)
Je dissimule ici ; mais on doit m'excuser ;
C'est pour gagner du temps et sauver des querelles.
Le frère, ô ciel ! Je crains quelques scènes nouvelles.

SCÈNE VI.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, M. MARCEL.

M. MARCEL, *un petit livre à la main.*

Ah ! frère, dis-moi donc, comme un vrai connoisseur,
Ton avis sur ce livre... Excusez, chère sœur.
Tiens.

M. GERMAIN.

Ah, ah ! Cicéron ?

M. MARCEL.

Oui, ses Lettres.

M. GERMAIN.

Bon livre.

Mme GERMAIN, *à part.*

Ce retour est heureux. Voyons ce qui va suivre.

M. MARCEL.

Hé bien?

M. GERMAIN.

Ah ! mon ami, la belle édition !

M. MARCEL.

N'est-ce pas?

M. GERMAIN.

Oui vraiment ; d'une correction !

M. MARCEL.

Un Elzévir.

M. GERMAIN.

Tout pur.

M. MARCEL.

Rare !

M. GERMAIN.

Peut-être unique:
Où l'as-tu donc trouvé, dis?

M. MARCEL.

Dans cette boutique
Nouvelle, près du port, et d'où l'on voit la mer.

M. GERMAIN.

Ah! bon, je sais.

M. MARCEL.

Hé bien! j'étois allé, mon cher,
Me promener, errer, en un mot, me distraire;
J'entre, je vois ce livre...

M. GERMAIN.

A merveille, mon frère!
Ma foi, l'occasion étoit bonne à saisir;
Je t'en fais compliment.

M. MARCEL.

Tu me fais grand plaisir!

M. GERMAIN.

Mais tu ne me dis pas ce que ce livre coûte?

M. MARCEL.

Oh! non; c'est mon secret.

M. GERMAIN.

Pourquoi donc?

M. MARCEL.

Frère, écoute;
C'est un petit cadeau que je veux faire.

M. GERMAIN.

A qui?

M. MARCEL.

Tu ne devines pas? à mon meilleur ami.

M. GERMAIN.

Comment?

Mme GERMAIN.

Eh! c'est à vous que le cadeau s'adresse.

M. GERMAIN.

A moi?

M. MARCEL, *imitant l'accent de son frère.*

« Je voudrois bien, nous disois-tu sans cesse,
« Un petit Cicéron, qu'on pût lire en chemin,
« Et mettre dans sa poche. » Aussi, vois-tu, Germain,
Depuis un mois je rôde, et je cherche en cachette;
Je le rencontre enfin, ce livre, je l'achète,
Et je te l'offre.

M. GERMAIN.

Oh Dieu! que voilà bien Marcel,
Et ses attentions, et son bon naturel!

M. MARCEL.

Vante ce trait bien fort! ma largesse est extrême!

M. GERMAIN.

Ah, Marcel! ce n'est pas le présent en lui-même,
C'est l'aimable abandon, la grace que tu mets...

M. MARCEL.

Eh! finis donc...

M. GERMAIN.

Dis-moi, femme, vis-tu jamais
Un cœur comme le sien?

Mme GERMAIN.

Mais je connois le vôtre;

Vous êtes tous les deux bien dignes l'un de l'autre.

M. MARCEL.

Bonne sœur!

M. GERMAIN.

Charmant livre! Oh! comme nous lirons!

M. MARCEL.

Tout en nous promenant! Tiens, frère, parcourons.

Mme GERMAIN.

Oui, oui, messieurs, songeons chacun à notre ouvrage.
Lisez Cicéron; moi, je vais à mon ménage.

M. GERMAIN.

Bien, femme.

M. MARCEL.

Au revoir, sœur.

Mme GERMAIN, *à part.*

Fort bien; vous oubliez
Par bonheur, chers amis, que vous étiez brouillés:
De vous le rappeler, moi je n'ai point envie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

M. GERMAIN, M. MARCEL.

M. GERMAIN.

Quelle femme, Marcel!

M. MARCEL.

Quelle sœur! quelle amie!

M. GERMAIN, *qui tient le livre.*

Mais lisons donc un peu de notre Cicéron.

M. MARCEL.

Ah ! volontiers, Germain ; voilà du beau, du bon.

M. GERMAIN.

Marcel ! cet orateur qu'on admiroit dans Rome,
Moi je l'admire aussi ; mais j'aime mieux voir l'homme.

M. MARCEL.

Oui, le cœur parle là plus encor que l'esprit.

M. GERMAIN.

Tiens, voilà justement la lettre qu'il écrit
A son frère Quintus.

M. MARCEL.

La meilleure, je gage.

M. GERMAIN.

« *Mi frater ! mi frater ! mi frater !...* [1] » Doux langage !

M. MARCEL.

Quel exorde ! Trois fois mon frère !

M. GERMAIN.

C'est charmant ;
Mais peut-on répéter ce mot là trop souvent ?
Mon frère !

M. MARCEL.

(*Ils s'embrassent.*)

Mon cher frère ! Ah ! ce livre m'enchante ;
Nous sommes bien tombés : la lettre est si touchante !

M. GERMAIN.

Ils avoient eu tous deux quelques débats, je voi...
Cicéron étoit vif, il étoit comme moi.

[1] Epist. ad Quintum fratrem, lib. 1, epist. 3.

M. MARCEL.

Hé bien! de son humeur est-on toujours le maître?
Puis le frère Quintus... que sais-je?... étoit peut-être
Obstiné comme moi.

M. GERMAIN.

Bon! s'ils étoient brouillés,
Je vois que les voilà bien réconciliés.

M. MARCEL.

On ne se brouille pas long-temps avec son frère.

M. GERMAIN.

Oh! non: on a parfois un moment de colère...

M. MARCEL.

D'humeur; mais on s'en aime encore mieux après.

M. GERMAIN.

Je sens tout ce qu'il dit.

M. MARCEL, *lisant par-dessus son épaule.*

Moi, je me reconnois.

(*Il lit.*)
« Je n'ai reçu de toi que choses agréables,
« Que consolations, que procédés aimables;
« Et tu ne tiens de moi, j'en dois faire l'aveu,
« Que peines, que chagrins, que tourments... [1] »

M. GERMAIN.

Ah! bon Dieu!
Que dis-tu là?

[1] « Certè, à te mihi omnia semper honesta et jucunda ceciderunt, à me tibi luctus meæ calamitatis, metus tuæ, desiderium, mœror, solitudo. » *Epist. supradict.*

M. MARCEL.

Je lis.

M. GERMAIN.

Cicéron a pu dire...?

M. MARCEL.

Oui, mot pour mot, tiens...

M. GERMAIN.

Non, je ne veux point relire.
Entre frères, Marcel, tout n'est-il pas commun,
Et peines et plaisirs? Deux frères ne font qu'un.

M. MARCEL.

J'entends bien; mais...

M. GERMAIN.

Eh! non; pour être trop sensible,
Ce pauvre Cicéron en étoit susceptible.

M. MARCEL.

Je le suis donc aussi?

M. GERMAIN.

Point du tout.

M. MARCEL.

Mais enfin...

M. GERMAIN.

Ah! tu cherches encore à disputer, taquin?
Mais moi, je ne veux pas. Ce seroit bien dommage.
Allons lire au jardin.

M. MARCEL.

Oui, sous ce bel ombrage;
Et nous nous assiérons, mon frère, sur le banc
Que ma sœur a nommé *le raccommodement.*

M. GERMAIN.

Ah! oui, mon cher Marcel, c'est là qu'il faut nous mettr
Digne place pour lire une aussi bonne lettre!

M. MARCEL.

Allons...

SCÈNE VIII.

M. GERMAIN, M. MARCEL, SUZETTE.

M. GERMAIN.

C'est toi, Suzette!

SUZETTE.

Oui, mon oncle, je vien...

M. MARCEL.

Et nous nous en allons.

SUZETTE.

Quoi! sans me dire rien?

M. GERMAIN.

Nous allons au jardin.

M. MARCEL.

Adieu.

(*Ils sortent en lui souriant.*)

SCÈNE IX.

SUZETTE.

La chose est claire:
Ce n'est point au jardin qu'ils vont, c'est chez Hilaire.
Pour ce beau mariage... A qui donc se fier?

Ma tante même aussi veut me sacrifier!
L'oncle Germain consent, mon tuteur m'abandonne;
Dans la famille enfin, pour moi je n'ai personne;
Ils me trahissent tous, tous jusqu'à mon cousin.
L'ingrat! dans ce moment il est chez le voisin,
Ou plutôt chez Hortense. Il lui dit, lui répète
Qu'il l'aime, qu'il l'adore...

SCÈNE X.

SUZETTE, CHARLE.

CHARLE.

Ah, ma chère Suzette!...

SUZETTE.

Monsieur, je vous salue.

CHARLE.

Ah ciel! Eh quoi! Monsieur!...
Je vous salue!

SUZETTE.

Eh! oui.

CHARLE.

Pourquoi cette froideur?
Qu'avez-vous contre moi, mon aimable cousine?

SUZETTE.

Rien. Vous venez de voir la charmante voisine?

CHARLE.

La charmante?

SUZETTE.

Oui, monsieur: me nierez-vous le fait?

CHARLE.

Pourquoi donc le nierois-je? Oui, je viens, en effet...

SUZETTE.

De faire votre cour à la sublime Hortense?

CHARLE.

Mon père l'ordonnoit.

SUZETTE.

Oh! sans doute. Je pense
Que vous vous êtes vite empressé...

CHARLE.

Pouvez-vous...?

SUZETTE.

Ne prenez pas ceci pour un dépit jaloux.
Moi, jalouse? Eh! pour nous tout s'arrange, au contraire
Vous épousez la sœur, et j'épouse le frère.

CHARLE.

Le frère!...

SUZETTE.

Eh! oui, le frère, un excellent sujet,
Fort aimable, dit-on C'est un charmant projet
De ma tante; mon oncle approuve cette idée;
Mon tuteur y consent: la chose est décidée.

CHARLE.

Je ne comprends pas, moi...

SUZETTE.

Les deux noces, mon cher.
Par là pourront se faire en même temps, c'est clair;
la sera charmant, et plus économique.
onomie! oh! oui; mon beau-père s'en pique.

CHARLE.

Mais encore une fois...

SUZETTE.

J'avouerai, cependant,
Qu'il est dans cette affaire un fâcheux incident;
C'est que monsieur Maurice, oui, l'époux qu'on me donne,
N'est pas en ce moment ici, mais à Péronne,
Comme vous le savez: c'est dommage. Il est vrai
Qu'on doit le rappeler; mais enfin, ce délai
Va retarder encor de quinze jours, je pense,
Votre union avec mademoiselle Hortense.
Que voulez-vous, monsieur; il faut se résigner.
Mais le parti pour moi n'est pas à dédaigner...

CHARLE.

Suzette est, je le sais, vive, aimable, charmante,
Et sa plaisanterie est tout-à-fait piquante;
Mais je meurs, si j'entends un mot de tout ceci...

SUZETTE.

Quoi! vous n'entendez pas qu'en même temps, ici,
Vous épousez Hortense, et j'épouse Maurice?

CHARLE.

J'ignore d'où vous vient un si nouveau caprice,
Et si vous épousez le frère; mais jamais
Je n'épouserai, moi, la sœur, je vous promets.
Je l'ai vue, il est vrai; mais, de feindre incapable,
Je n'avois, grace au ciel, point promis d'être aimable;
Aussi, j'en réponds bien, je ne l'ai point été.

SUZETTE.

Oh! oui, croyez cela.

Pour

De f

Mo

SUZETTE.

Ah, ma bonne Nicole!

conjure.

NICOLE.

Allez, vous le verrez bientôt.

CHARLE, *à Suzette.*

... Viens.

(*Ils sortent en courant et en se tenant par le bras.*)

SCÈNE XII.

NICOLE.

Nous savons nous taire quand il faut.
cher monsieur Marcel, comme il sera bien aise!
st temps, car je sens que le secret me pèse:
s voici, sauvons-nous de peur des questions.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

M. GERMAIN, M. MARCEL.

M. GERMAIN.

Ah! voilà donc encor tes obstinations!

M. MARCEL.

Et tes emportements!

M. GERMAIN.

Comment! tu viens me dire
Qu'ici *desidere* se rend par je desire!

C'est, je regrette.

M. MARCEL.

Oui; mais, c'est, je desire aussi;
L'un et l'autre, en un mot.

M. GERMAIN.

Non; il faut lire ainsi:
(*avec tendresse.*)
« Oui, mon frère, c'est toi, toi seul que je regrette[1].

M. MARCEL, *de même.*

« Toi seul que je desire. »

M. GERMAIN.

Oh! le bel interprète!

M. MARCEL.

Tout aussi bon que toi.

M. GERMAIN.

Mais c'est tout simple, enfin:
Vingt-cinq ans de commerce ont rouillé ton latin;
A lire mes auteurs chaque jour je m'exerce.

M. MARCEL.

Il va me reprocher à présent mon commerce!

[1] « Cùm enim te desidero, fratrem solum desidero. Ego verò suavitate, propè fratrem, propè æqualem, obsequio filium, consilio parentem. Quid mihi sine te unquam, aut tibi sine me, jucundum fuit?... » *In edd. epist.*

Toute cette lettre est pleine de regrets, de larmes, et d'amitié fraternelle; de sentiments nobles, tendres, et touchants: et tout cela est exprimé dans un style qui est le comble de l'élégance et de la perfection.

M. GERMAIN.

Eh! non; mais c'est qu'ainsi l'on n'a jamais traduit.

M. MARCEL.

On l'a traduit toujours.

SCÈNE XIV.

M. GERMAIN, M. MARCEL, MADAME GERMAIN, CHARLE, SUZETTE.

Mme GERMAIN.

Ah! voilà bien du bruit!
Messieurs, je vous demande un moment d'audience.

M. GERMAIN.

Qu'est-ce donc?

M. MARCEL.

Des bouquets!

Mme GERMAIN.

Mais c'est le cas, je pense:
N'est-ce pas aujourd'hui le vingt-quatre de mai?

M. MARCEL.

Ah! mon jour de naissance!

M. GERMAIN.

O ciel! est-il bien vrai?
Le vingt-quatre!... En effet: et c'est moi qui l'oublie!
A quoi pensé-je donc?

Mme GERMAIN.

Pardon, je vous supplie;
Écoutez ces enfants.

Avoient pu soupçonner ce bouquet de famille,
Vous jugez, cher voisin, de leur empressement...

M. GERMAIN.

Eh! c'est en impromptu : je l'ignorois vraiment;
C'est madame Germain...

M. HILAIRE.

On reconnoît madame.

Mme GERMAIN, *montrant Suzette.*

Ah, messieurs! permettez...

M. HILAIRE, *avec affectation, à madame Germain.*

Mais à propos, ma femme
Est fort de votre avis, madame.

M. GERMAIN.

A quel sujet?

Mme GERMAIN, *à part.*

O ciel!...

M. HILAIRE.

Mais à propos de ce charmant projet...

M. GERMAIN.

Ah! bon!... Mais à demain les choses sérieuses.

M. HILAIRE.

Ah! tout ceci n'aura que des suites heureuses.
D'abord, je l'avouerai, j'étois d'un autre avis,
Mettant trop d'importance à l'amour de mon fils.

M. GERMAIN.

N'importe, mon voisin, remettons cette affaire.

M. HILAIRE.

Pourquoi? Voilà déja trop long-temps qu'on diffère.
Je le vois à présent, cette inclination
Ne sauroit empêcher notre double union...

M. MARCEL.

Double union ! De qui ?

M. GERMAIN.

Rien, rien.

M. MARCEL.

Si fait, je pense ;
Je vous entends parler d'une double alliance.

M. HILAIRE.

Il est bien vrai, monsieur ; c'est qu'il s'agit...

M. MARCEL.

De quoi ?
Quel est donc ce mystère ?

M. GERMAIN.

Un mystère ?

M. MARCEL.

Oui, pour moi ;
Car enfin vous parlez d'un projet que j'ignore.

Mme GERMAIN, *à part.*

O ciel ! et je n'ai pu le prévenir encore !

M. GERMAIN.

C'est que je n'ai pas eu le temps... mon cher Marcel,
De te communiquer un dessein...

M. MARCEL.

Et lequel ?

M. GERMAIN.

Mais, c'étoit...

M. HILAIRE, *vivement.*

Oui, de faire une seule famille,
D'unir en même temps et Charle avec ma fille,
Et Maurice mon fils avec Suzette.

M. MARCEL, *laissant tomber ses bouquets, et de sang froid.*

Ah, bon!
Voilà le plan formé!

M. GERMAIN.

Formé, pas encor, non;
C'est, comme je disois, un conseil de ma femme,
Mais une simple idée...

M. MARCEL.

Ah, fort bien! c'est madame
Qui vous a, dites-vous, donné ce beau conseil?...
Eh quoi! ma belle-sœur me joue un tour pareil!

Mme GERMAIN.

Mon frère, permettez... qu'ici je vous explique...

M. MARCEL.

Des explications! Eh! la seule réplique,
C'est de nier le fait.

Mme GERMAIN, *à demi-voix.*

De grace, écoutez-moi.

M. MARCEL.

Désavouez ce plan, s'il est faux.

M. HILAIRE.

Et pourquoi
Madame nieroit-elle un dessein raisonnable,
Un double mariage, en un mot, très sortable?

M. MARCEL, *s'échauffant par degrés.*

Eh! ce n'est point à vous que je parle, monsieur:
Qu'ai-je à vous dire, moi? J'interroge ma sœur,
Mon frère; mais tous deux ne savent que répondre;
Et leur propre embarras suffit pour les confondre.

Fort bien! C'est donc ainsi que vous formez des plans,
Et que vous mariez en frères nos enfants?

M. GERMAIN.

Mon frère...

M. MARCEL.

C'est ainsi qu'oubliant vos promesses,
(*montrant Charle et Suzette.*)
Les vœux de notre sœur, et même leurs tendresses,
Sans daigner seulement demander mon avis...
Je ne dis rien pour Charle; au fait, c'est votre fils:
Mais je voudrois savoir de quel droit on dispose
(*à M. Hilaire.*)
De Suzette. Monsieur ignore, je suppose,
Que de la marier moi seul j'ai le pouvoir.

M. HILAIRE.

Ah, monsieur!... j'ignorois...

M. MARCEL.

Vous deviez le savoir.
Mais mon frère savoit, madame aussi, j'espère,
Que je suis son tuteur, et lui tiens lieu de père;
Et que...

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel...!

Mme GERMAIN.

De grace, écoutez-nous.

M. MARCEL, *à madame Germain.*

Vous osez me parler, me regarder! qui? vous,
Madame, vous! après une action si noire!
De votre part jamais je n'aurois pu le croire...
Et quel moment encor tous deux vous choisissez!

Le jour de ma naissance! Ainsi, vous m'embrassez;
Et c'est pour me tromper!

Mme GERMAIN.

Oh Dieu! je vous proteste...

M. GERMAIN.

Je n'ai point eu dessein...

M. MARCEL.

J'ai passé tout le reste;
J'ai pu l'attribuer à la vivacité,
Au premier mouvement d'un esprit emporté:
Mais des complots tramés avec tant de malice,
Et par un frère! un plan dont madame est complice!...
Je vous quitte à jamais...

M. GERMAIN.

Cher Marcel! je te dis...

M. MARCEL.

Oui, pour jamais, je pars, je retourne à Cadix.

Mme GERMAIN.

Ah, mon frère!

M. MARCEL.

Et j'emméne avec moi ma pupille:
Car j'ai de bons amis; j'en ai dans cette ville,
Que j'avois refusés pour demeurer chez toi,
Ingrat!

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel!

M. MARCEL.

Ils vont tous près de moi
Accourir, s'empresser de m'offrir leurs services;
Plus que moi-même ils vont trouver mille délices

Dans l'hospitalité dont ils sentent le prix ;
Et je n'essuierai point leur haine, leur mépris ;
Ils ne me blesseront jamais au fond de l'ame !

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel !...

M. MARCEL.

Adieu, monsieur ; adieu, madame...
Suis-moi, Suzette.

CHARLE, *à part.*

O ciel !

M. GERMAIN, *à son frère.*

Tu pars ?

M. MARCEL.

Oui, je m'en vais.

Mme GERMAIN

O mon cher frère ! un mot...

M. MARCEL.

Rien ; adieu pour jamais.
(*Il sort, Suzette le suit.*)

SUZETTE, *bas.*

O Charle !

SCÈNE XVI.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, CHARLE,
M. HILAIRE.

M. GERMAIN.

Est-il possible ? il part ! eh quoi, si vite !..

M. HILAIRE, *à part.*

Je l'avois bien prévu.

Mme GERMAIN, *à part.*

Malheureuse visite!
O ciel! et je n'ai pu tantôt le prévenir!...

M. HILAIRE.

Ce départ est terrible, il faut en convenir.

M. GERMAIN.

Qui l'auroit pu prévoir, au milieu d'une fête?...

M. HILAIRE.

Hélas! oui; mais avec une pareille tête
Peut-on compter sur rien?

M. GERMAIN.

Oui, d'abord se piquer,
Et partir sans m'entendre!

M. HILAIRE.

On pouvoit s'expliquer.

Mme GERMAIN.

Pauvre frère! il a cru qu'on lui tendoit un piége.

M. GERMAIN.

Un piége!

M. HILAIRE.

En quoi, madame? Oui, quel mal lui faisois-je,
En mariant mon fils, qui doit avoir du bien,
Avec une orpheline, après tout, qui n'a rien?
On lui faisoit grand tort, ainsi qu'à sa pupille!
Ce cher monsieur Marcel, il est fort difficile!
Je vous quitte à regret.

M. GERMAIN.

Déja, mon cher?

M. HILAIRE.

Il faut

Que je sorte un moment; mais je reviens bientôt.
Germain, comptez toujours sur mes soins, sur mon zèle:
Le véritable frère, ah! c'est l'ami fidèle.

(*Il sort en cachant à peine sa joie.*)

SCÈNE XVII.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, CHARLE.

M. GERMAIN.

Il me reste un ami, je n'ai pas tout perdu.

Mme GERMAIN.

Mais le meilleur de tous!... il vous sera rendu.

M. GERMAIN.

Qui, le meilleur?

CHARLE.

Ah! oui, mon père.

M. GERMAIN.

Tais-toi, Charle.

Mme GERMAIN.

Ah! Marcel...

M. GERMAIN.

Que de lui jamais on ne me parle.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

MADAME GERMAIN, CHARLE.

CHARLE.

O ma mère!

Mme GERMAIN.

Ah, mon fils!... Mais tout se calmera;
Ton père est bon; un rien, un mot l'adoucira;
Puis ton oncle bientôt reviendra de lui-même.

CHARLE.

Plût au ciel! il emmène avec lui ce que j'aime.

Mme GERMAIN.

Espérons, mon ami; mais suis ton père, vas.

(*Charle sort.*)

SCÈNE XIX.

MADAME GERMAIN.

Je lui donne un espoir qu'en secret je n'ai pas.
Cette querelle est forte; et loin que je le blâme,
Marcel avec raison m'accuse au fond de l'ame.
Seule j'ai tort; et moi, qui toujours m'occupois
Du soin de les calmer, de les tenir en paix,
Aujourd'hui je les brouille!... Ah! malheureuse ruse!
Mais au plus vite il faut que je le désabuse.
Ce cher frère, il est juste; et j'ai lieu d'espérer...

Oui, si j'ai fait le mal, je vais le réparer:
Il ne sera pas dit que ce méchant Hilaire
Profite d'un oubli, d'un instant de colère.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NICOLE, ANDRÉ.

NICOLE, *à André, qui rentre.*

Ah! bon André, c'est vous?

ANDRÉ.

Oui, Nicole; et peut-être
Pour la dernière fois. A l'insu de mon maître,
Je m'échappe un moment pour vous parler, vous voir,
Me consoler un peu : je suis au désespoir.

NICOLE.

Et moi donc! Ah mon Dieu! quelle scène terrible
Que celle d'hier soir! Quelle dispute horrible!

ANDRÉ.

Et quelle nuit, ma chère!

NICOLE.

Ah! oui, mon pauvre ami.
Je sais bien que chez nous personne n'a dormi.
Monsieur ne nous dit rien, madame se désole;
Charle soupire; et moi, vous voyez...

ANDRÉ.

Ah, Nicole!
C'est de même chez nous : oui, mon maître est outré.
Cette pauvre Suzette, ah! comme elle a pleuré!
Enfin, nous avons tous passé la nuit entière
A faire nos paquets.

NICOLE.

Comment donc?

ANDRÉ.

Oui, ma chere.

Nous partons pour Cadix.

NICOLE.

Vous partez?

ANDRÉ.

Hélas! oui.

Sur le vaisseau qui met à la voile aujourd'hui.

NICOLE.

Est-il possible?

ANDRÉ.

Et moi, qui comptois si bien vivre
Ici, tranquille, heureux, il faut partir et suivre
Un maître bon, oui; mais... quand on n'a que pour soi;
Avec ses mille écus...

NICOLE.

Hélas! oui, je conçoi...

ANDRÉ.

Nous allons demeurer en maison étrangère,
Vivre aux dépens d'autrui.

NICOLE.

Sans doute. Il quitte un frère
Et riche et généreux.

ANDRÉ.

Pour moi plein de bonté.
Je ne manquois de rien, bien nourri, bien traité.

NICOLE.

Pauvre André! que l'on est malheureux de dépendre!...

ANDRÉ.

Ah! vous, Nicole, au moins, vous...

NICOLE.

Paix, je crois entendı

C'est monsieur.

ANDRÉ.

Contre moi s'il alloit se fâcher?

NICOLE.

Non; de vous voir, plutôt, pourroit bien le toucher.
Demeurez.

ANDRÉ.

Croyez-vous? Je crains qu'il ne s'emporte.

SCÈNE II.

NICOLE, ANDRÉ, M. GERMAIN.

M. GERMAIN.

Ah! c'est vous!...

ANDRÉ.

Oui, monsieur, je venois...

M. GERMAIN.

Il n'importe

NICOLE.

Oui, mon cher maître, André venoit... il me parloit.

M. GERMAIN.

Soit, il suffit.

ANDRÉ.

Monsieur, pardonnez, s'il vous plaît.

M. GERMAIN.

C'est fort bien.

ANDRÉ, *à part.*

S'il pouvoit me faire une demande?

(*haut, à Nicole.*)

Permettez; à mon poste il faut que je me rende.

NICOLE.

Quoi! vous vous en allez déja?

ANDRÉ.

Mais oui, je vais,

Comme je vous ai dit, achever nos paquets.

(*Il appuie sur ce dernier mot.*)

M. GERMAIN.

(*vivement.*) (*Il se reprend.*)

Vos?... Allez donc, André.

ANDRÉ.

Pardon, mais je suppose

Qu'ici monsieur vouloit me dire quelque chose.

M. GERMAIN.

Non, rien.

ANDRÉ.

Monsieur n'a point d'ordres à me donner?

M. GERMAIN.

Aucun.

ANDRÉ.

En ce cas-là, je vais m'en retourner...

Adieu, chère Nicole, et pour long-temps peut-être.

(*Ici M. Germain fait encore un mouvement involontaire.*)

NICOLE.

Adieu, mon pauvre André! J'espère... Votre maître...

ANDRÉ.

Moi, je n'espère plus; tout est dit...

NICOLE.

Que sait-on?

ANDRÉ.

(*à part.*)

Ah! Nicole! Voyez, pas une question!

(*Il sort en poussant un gros soupir.*)

SCÈNE III.

M. GERMAIN, NICOLE.

NICOLE.

Vous ne lui dites pas une seule parole?...
Si vous saviez, monsieur, ce qu'il m'a dit...

M. GERMAIN.

Nicole,

Je ne veux rien savoir.

NICOLE.

Son maître part.

M. GERMAIN.

Comment?

Mais n'importe.

NICOLE.

Oui, monsieur, il part réellement.

M. GERMAIN.

Soit.

NICOLE.

Et dès ce soir.

M. GERMAIN.

Paix.

NICOLE.

Pour Cadix.

M. GERMAIN.

Paix, vous dis-je.

Malheureux!

NICOLE, *à part.*

Ce départ, au fond du cœur, l'afflige.

(*haut.*)

Cette pauvre Suzette, elle est au désespoir,
Et pleure...

M. GERMAIN.

Encore un coup, je ne veux rien savoir.

NICOLE.

Vous savez tout, monsieur.

M. GERMAIN.

Sortez donc, babillarde;

Et qu'on me laisse seul.

NICOLE.

Hélas! Dieu vous en garde!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

M. GERMAIN.

C'en est donc fait, il part, il nous quitte à jamais!
Mon frère m'abandonne! un frère que j'aimois!
Hélas! je l'aime encore. Oui, malgré ma colère,
Je ne puis le haïr, on ne hait point son frère.
Pauvre Marcel... Au fond, j'ai tort, j'ai toujours tort.

Quoi ! sans avoir daigné le prévenir d'abord,
Marier nos enfants, et sur-tout sa pupille !
Puis je me fâche encore ; un rien m'émeut la bile :
Mon humeur va souvent jusqu'à la cruauté.
Aussi mon frère part !... je l'ai bien mérité !

SCÈNE V.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN.

M. GERMAIN.

Eh bien ! tu sais, sans doute ; il part, ma chère femme !

Mme GERMAIN.

Oui, je l'apprends.

M. GERMAIN.

L'ingrat !

Mme GERMAIN.

Mon cher, au fond de l'ame,
Je le plains ; car enfin, soyons de bonne foi,
Pouvons-nous le blâmer ?

M. GERMAIN.

Et tu me blâmes, moi ?

Mme GERMAIN.

Je ne dis pas cela : si quelqu'un est blâmable
En tout ceci, c'est moi ; seule je suis coupable ;
C'est moi qui vous donnai ce conseil imprudent.
Mon motif étoit pur, il est vrai ; cependant,
Mon frère, avec raison, et se plaint et m'accuse ;
Et je sens envers lui que je suis sans excuse.

M. GERMAIN.

Justifiez-le bien !... Et quand même, aujourd'hui,

Nous aurions quelques torts, n'en a-t-il jamais, lui?
N'avons-nous jamais eu de reproche à lui faire,
Lui qui sans cesse attaque et tourmente son frère?
Nous lui pardonnons tout; il ne nous passe rien!

Mme GERMAIN.

Allons, mon cher Germain.

M. GERMAIN.

Il veut partir; hé bien!
Qu'il parte, qu'il s'en aille. A mon tour je l'oublie
Pour toujours; c'en est fait...

Mme GERMAIN.

Ah! je vous en supplie.

M. GERMAIN.

Qu'a-t-il dit en partant? Je vous quitte à jamais!
Oui, je jure!...

Mme GERMAIN.

Ah! de grace...

M. GERMAIN.

Où donc est Charle?

Mme GERMAIN.

Eh! mais,
Il est sorti, je crois.

M. GERMAIN.

Pour aller où?

Mme GERMAIN.

Je pense
Qu'il alloit...

M. GERMAIN.

Chez mon frère? Il auroit l'insolence?...
Sans ma permission mon fils auroit...?

Mme GERMAIN.

O ciel!

M. GERMAIN.

C'est son oncle, après tout, rien n'est plus naturel.

Mme GERMAIN.

C'est ce que j'ai pensé, je l'avoue.

M. GERMAIN.

Oui, ma femme,

C'est un devoir pour lui.

Mme GERMAIN.

Notre fils a de l'ame;

Il sait concilier tous les devoirs.

M. GERMAIN.

Oh! oui:

En cette occasion je suis content de lui.

Mme GERMAIN.

Va, je te connois mieux que tu ne fais toi-même;
Ce frère, toujours cher, qui te fuit et qui t'aime,
Te fait souffrir un mal qu'à son tour il ressent;
Présent tu le grondois, tu le pleures absent.

M. GERMAIN.

Ma femme, à son départ, oui, je suis trop sensible.
Marcel est heureux, lui; son cœur est inflexible.

Mme GERMAIN.

Oh! pouvez-vous le croire?

M. GERMAIN.

Ah! je crois...

Mme GERMAIN.

Vous sortez?...

M. GERMAIN.

Je vais... Ne me suis point.

Mme GERMAIN.

Mon ami, permettez.

M. GERMAIN.

Laisse-moi ; j'ai besoin d'un peu de solitude.

Mme GERMAIN.

J'obéis.

(M. Germain sort.)

SCÈNE VI.

MADAME GERMAIN.

Je le puis, sans nulle inquiétude,
Laisser avec lui-même, et son bon naturel
Parlera mieux que nous en faveur de Marcel.
Quels chagrins, quels remords tous deux ils se préparent!
Quoi! deux frères si bons à jamais se séparent!
Ce cher Marcel!... Eh quoi! refuser de me voir!...
Et mes lettres aussi, ne pas les recevoir!
J'en ai remis à Charle encore une troisième;
Espérons; Charle est doux, et son bon oncle l'aime.

SCÈNE VII.

MADAME GERMAIN, SUZETTE.

SUZETTE.

Ma chère tante!

Mme GERMAIN.

Hé bien! Quoi, les larmes aux yeux!

SUZETTE.

Je viens vous faire à tous mes adieux.

Mme GERMAIN.

Tes adieux!

SUZETTE.

Hélas, oui! nous partons, ma tante.

Mme GERMAIN.

Est-il possible?
Quoi! tout de bon? Ainsi ton oncle est inflexible?
Ainsi des bras d'un frère il pourra s'arracher?

SUZETTE.

Mes prières, mes pleurs, rien n'a pu le toucher.
C'en en fait: tout est prêt; la place est arrêtée,
Et la dernière malle est enfin emportée;
Mon oncle l'accompagne.

Mme GERMAIN.

O ciel! il est donc vrai?
Nous n'obtiendrons pas même un seul jour de délai?

SUZETTE.

Non : nous partons ce soir, dans deux heures.

Mme GERMAIN.

Suzette,
Tu sais combien je t'aime, et si je te regrette;
Mais si ton cher tuteur persiste jusqu'au bout,
S'il part, tu dois partir et le suivre par-tout.

SUZETTE.

Je le sais bien, ma tante.

Mme GERMAIN.

Il n'est pas nécessaire
Que je te recommande ici notre bon frère,
Que je te prie, enfin, d'avoir bien soin de lui;
C'est ce que ma Suzette a fait jusqu'aujourd'hui.

SUZETTE.

Oui; mais...

Mme GERMAIN.

Par cet espoir je me sens soulagée.
Tu vas de son bonheur être seule chargée:
Redouble, ô mon enfant! d'égards, d'attentions.
Ton oncle aura besoin de consolations:
Tâche de le distraire et de charmer ses peines;
Il en aura, sans doute.

SUZETTE.

Et moi, j'aurai les miennes.
Comment pourrai-je moi, seule, le consoler?

Mme GERMAIN.

Essaie: un jour, de nous si tu peux lui parler,
Peins-lui bien nos regrets, nos vœux, notre tendresse,
De son frère sur-tout la profonde tristesse.

SUZETTE.

Oui, ma tante.

Mme GERMAIN.

A ses yeux tâche de m'excuser...
Tu sais ce qu'il en est; ainsi, pour l'apaiser,
Assure-le qu'il fut trompé par l'apparence.

SCÈNE VIII.

MADAME GERMAIN, SUZETTE, CHARLE.

Mme GERMAIN.

Ah, Charle! Hé bien? est-il encor quelque espérance?

CHARLE.

Non, ma mère.

Mme GERMAIN.

Ton oncle?

CHARLE.

Eh! je n'ai pu le voir.

Mme GERMAIN.

Quoi! mon fils, il n'a pas voulu te recevoir?

CHARLE.

Il étoit déja loin.

Mme GERMAIN, *à Charle.*

Et tu n'as pu le suivre?

CHARLE.

J'ai couru, mais en vain. Je n'y pourrai survivre.
O Dieu! si vous saviez ce qu'en chemin j'apprend!

Mme GERMAIN.

Quoi donc?

CHARLE.

J'apprends, ma mère, un malheur bien plus grand.

Mme GERMAIN.

Et quel est-il?

SUZETTE.

Parlez.

CHARLE.

J'avois perdu la tête,
Et j'errois... Je rencontre un ami qui m'arrête:
Il me plaint, et je vois que ce dernier débat
Est su de tout le monde, et fait un grand éclat.

Mme GERMAIN.

O Dieu!

CHARLE.

Ce n'est pas tout: il ajoute... O ma mère!

Mme GERMAIN.

Achève donc, mon fils!

CHARLE.

On accuse mon père;
On lui donne le tort, on lui reproche... O ciel!

Mme GERMAIN.

Quoi?

CHARLE.

D'avoir fait sentir à mon oncle Marcel
Qu'il étoit...

Mme GERMAIN.

C'est assez; j'ai peur d'en trop entendre:
Et ces bruits outrageants, qui les a pu répandre?

CHARLE.

Je le soupçonne, moi.

SUZETTE.

Je l'ai d'abord pensé.

CHARLE.

A brouiller nos parents il est intéressé.

Mme GERMAIN.

Hilaire auroit formé des projets si coupables?

SUZETTE.

O ma tante, de tout ces gens-là sont capables!

CHARLE.

En effet. Pour mon père, ah! quel chagrin mortel!

SUZETTE.

Jugez donc de celui de notre oncle Marcel!

CHARLE.

Que mon père l'ignore.

Mme GERMAIN.

Il faut bien qu'il le sache.

CHARLE.

Comment?

Mme GERMAIN.

Ce ne sont pas de tels secrets qu'on cache:
Il faut l'en informer; et même je prévoi
Que ce malheur pourra produire un bien.

CHARLE.

Et quoi,
Ma mère?

Mme GERMAIN.

Va, mon fils, je sais ce qu'il faut faire;
Et je vais de ce pas... Courage! moi, j'espère.
Fiez-vous à mes soins. Oui, croyez, mes enfants,
Que tôt ou tard les bons triomphent des méchants.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

CHARLE, SUZETTE.

SUZETTE.

Plût au ciel!

CHARLE.

Suzette, ah! mon sang bout dans mes veines.

SUZETTE.

Nous avions cependant bien assez de nos peines.
Cher cousin! pour jamais il faut nous séparer.

CHARLE.

Nous séparer! Tu vas, toi, me désespérer!
Ah! ne me parle pas de départ, je t'en prie.

SUZETTE.

C'est mon oncle...

CHARLE.

Ton oncle auroit la barbarie
De t'emmener, Suzette?

SUZETTE.

Hélas! il veut partir.

CHARLE.

Vous ne partirez pas; je n'y puis consentir.

SUZETTE.

Pouvons-nous l'arrêter?

CHARLE.

Tu veux donc que je meure?

SUZETTE.

Mais, sans mon oncle, ici veux-tu que je demeure?

CHARLE.

Je veux... Puisque pour nous il a si peu d'égards,
Je ne ménage rien ; si vous partez, je pars.

SUZETTE.

Quoi! se peut-il?

CHARLE.

Sans doute ; avec vous je m'embarque;
Sinon, je me saisis d'un esquif, d'une barque;
Car tout me sera bon: oui, je vous poursuivrai,
Fût-ce même à la nage, et je vous atteindrai,
N'en doute pas. L'amour me donnera des ailes;
Cet amour, je le sens, prend des forces nouvelles.

SUZETTE.

Ah, Charle! ah, mon ami! Cette aimable chaleur
Me ravit.

CHARLE.

Elle naît de l'excès du malheur.
Je fus, jusques ici, trop foible, trop timide;
A force d'injustice, on me rend intrépide.

SCÈNE X.

CHARLE, SUZETTE, M. HILAIRE.

CHARLE.

Monsieur Hilaire, ici vous venez à propos,
Et je vais vous parler franchement, en deux mots.

M. HILAIRE.

Oui? Sur quoi?

CHARLE.

Sans vouloir juger les apparences,

Et sans examiner les vœux, les espérances,
Que l'on a pu fonder sur nos fâcheux débats,
Je déclare... et déja vous ne l'ignorez pas,
Que j'aime ma cousine, et du fond de mon ame,
Et que jamais, jamais je n'aurai d'autre femme.

M. HILAIRE.

Ah!

CHARLE.

Mon oncle aujourd'hui peut bien me l'arracher;
De la rejoindre, enfin, pourra-t-il m'empêcher?
Vous le savez, l'amour a fait plus d'un miracle:
Mon père à cet hymen en vain mettroit obstacle;
S'il m'ôte ce que j'aime, il ne peut en tout cas,
Me forcer d'épouser ce que je n'aime pas.
Ma franchise à vos yeux ne sauroit être un crime.
Mademoiselle Hortense a toute mon estime;
Je ressens ses bontés ainsi que je le dois;
Mais on ne peut aimer deux femmes à-la-fois;
Cela n'est pas possible; et je vous le répète,
Je n'aime et n'aimerai jamais que ma Suzette.

M. HILAIRE.

Comment donc, mon ami, quelle vivacité!
Courage!...

CHARLE.

Vif ou non, j'ai dit la vérité.

M. HILAIRE.

Eh! mais, mon cher ami, tu m'étonnes; j'admire
Cette énergie!

CHARLE, *montrant Suzette.*

Hé bien! voici ce qui l'inspire.

M. HILAIRE.

Mademoiselle, alors, je vous fais compliment.

SUZETTE.

Oui, félicitez-moi! c'est bien là le moment!

SCÈNE XI.

CHARLE, SUZETTE, M. HILAIRE, M. GERMAIN, MADAME GERMAIN.

Mme GERMAIN.

Consolez-vous, de grace.

M. GERMAIN.

Eh! le puis-je, madame?
Puis-je me consoler, quand on me perce l'ame,
Quand on me calomnie, et qu'on m'ose imputer...

M. HILAIRE.

Ces injustices-là pourroient vous affecter,
Mon cher voisin? qui? vous! et que pouvez-vous craindre?
De tels propos jamais ne sauroient vous atteindre.

M. GERMAIN.

Ils m'atteignent pourtant. Moi, j'aurois maltraité,
Chassé ce pauvre frère!

M. HILAIRE.

Oh! quelle indignité!...

Mme GERMAIN.

C'en est une, en effet, bien méchante et bien noire,
D'avoir semé ces bruits. Mais qui pourroit les croire?

M. HILAIRE.

Oh! personne; et tous ceux qui les ont entendus...

M. GERMAIN.

Ces bruits-là, cependant, on les a répandus.

M. HILAIRE, *avec malice.*

Mais qui, mon cher voisin?

M. GERMAIN.

Hélas! moi, je l'ignore.

M. HILAIRE.

Je voudrois, comme vous, moi, l'ignorer encore.

M. GERMAIN.

Vous le connoissez donc?

M. HILAIRE.

On l'a nommé du moins.

J'en doute encor, malgré de fidèles témoins...

M. GERMAIN.

Mais qui donc?

M. HILAIRE.

Ah! mon cher, un tel aveu me coûte.

M. GERMAIN.

Son nom?

M. HILAIRE.

Cela ne fait de tort qu'à lui, sans doute.

M. GERMAIN.

Soit; nommez donc.

M. HILAIRE.

Hé bien! on dit que c'est Marcel,

Qui lui-même se plaint et vous accuse.

CHARLE et SUZETTE.

O ciel!

M. GERMAIN.

C'est Marcel! Quoi, mon frère auroit?...

Mme GERMAIN, *avec feu.*

C'est impossible;
On vous fait à tous deux l'affront le plus sensible.

CHARLE.

Ah ! oui.

M. HILAIRE.

C'est bien d'abord ce que j'ai répondu;
Mais lorsque l'on m'a dit qu'on l'avoit entendu,
Je n'ai plus su que dire.

Mme GERMAIN.

Atroce calomnie
Contre Marcel lui-même!

SUZETTE.

Oui, certes.

M. GERMAIN.

Qu'il le nie.

M. HILAIRE, *à M. Germain.*

Vous êtes au-dessus du soupçon, par bonheur.

M. GERMAIN.

Ah! non, quand le soupçon nous blesse dans l'honneur.

M. HILAIRE.

Bien loin d'être touché d'une pareille injure,
Je suis plus empressé que jamais, je vous jure,
De m'allier à vous, malgré tout cet éclat;
Et je viens de nouveau...

M. GERMAIN.

Bon Dieu! suis-je en état,
Monsieur, de m'occuper ici de mariage,
Quand je suis accablé d'un si sanglant outrage?

M. HILAIRE.

Je sens votre douleur, et j'en suis pénétré :
Mais cependant, mon cher, tout haut je le dirai,
La meilleure réponse à ces vains bruits, je pense,
Est de me voir toujours briguer votre alliance.

M. GERMAIN.

Je vous entends, Hilaire, et sens votre amitié...
Mais je suis hors de moi ; cher voisin, par pitié...

M. HILAIRE.

Rien ne seroit pourtant plus propre à vous distraire.

Mme GERMAIN.

Eh, monsieur! rien peut-il faire oublier un frère?

M. HILAIRE, *avec amertume.*

Ah, madame! pardon ; je suis trop indiscret.

M. GERMAIN.

Hé bien! voyez, ma femme encor le défendroit!
Je veux que de ces bruits il ne soit point coupable ;
D'abandonner son frère, au moins, il est capable.

SCÈNE XII.

CHARLE, SUZETTE, M. HILAIRE, M. GERMAIN,
MADAME GERMAIN, M. MARCEL.

M. MARCEL, *de loin.*

Qui? moi, t'abandonner, mon frère! Oh! non, j'accours,
Et je reviens à toi ; j'y reviens pour toujours.

Mme GERMAIN.

Ciel!

M. GERMAIN.

Est-il vrai?

M. MARCEL.

Germain, je suis d'une colère!
Ce n'est pas contre toi. C'est vous, monsieur Hilaire?
Parbleu! je suis charmé de vous trouver ici.

CHARLE et SUZETTE.

Mon cher oncle!

M. HILAIRE.

Monsieur, je suis fort aise aussi...

M. MARCEL.

(*à son frère.*)

J'en suis persuadé. Si tu savois la rage
Où j'étois dans l'instant! Si tu savois l'outrage!

M. GERMAIN.

Qu'on nous fait à tous deux? je sais tout.

M. MARCEL.

Non, ma foi,
Tu ne sais pas encor ce qui m'arrive, à moi:
Écoute, et vois s'il est une noirceur égale!
J'étois au port, j'avois accompagné ma malle;
Car je te l'avouerai, je voulois m'en aller.

M. GERMAIN.

Quoi! tu voulois, cruel?

M. MARCEL.

Eh! laisse-moi parler.

Mme GERMAIN.

Pauvre frère!

M. MARCEL, *avec douceur.*

Paix donc. Je vois de près un groupe:
On parloit avec feu; j'écoute; un de la troupe
Prononçoit nos deux noms. Frère, on parloit de nous,

On contoit nos débats : juge de mon courroux,
Mon cher frère, on osoit... quelle imposture affreuse !
T'accuser... toi, dont l'ame est noble et généreuse,
De m'avoir maltraité, fait sentir que je suis...
Je n'articule point ce mot-là, je ne puis.
Et c'étoit peu d'avoir proféré ce blasphème,
On m'accusoit encor de l'avoir dit moi-même.
« Quels sont les malheureux qui tiennent ces propos ?
« Dis-je, en jurant un peu ; messieurs, rien n'est plus faux :
« C'est moi qui suis Marcel, et j'ai le meilleur frère...
« Qui ? lui ? me traiter mal, se lasser !... Au contraire,
« Germain est délicat, autant que bienfaisant ;
« Plus j'ai besoin de lui, plus il est complaisant. »

M. GERMAIN.

Marcel !

M. MARCEL.

Paix. « Chaque jour j'en fais nouvelle épreuve.
« Mais nous avons besoin l'un de l'autre ; et la preuve,
« C'est que de sa maison je reprends le chemin. »
Tout aussitôt j'accours ; et me voici, Germain.

M. GERMAIN.

Ah ! sois le bienvenu.

Mme GERMAIN.

Vous nous rendez la vie.

CHARLE.

Et l'espérance.

SUZETTE.

Ah ! oui.

M. HILAIRE.

Moi, j'ai l'ame ravie

D'un retour si touchant.

M. MARCEL.

Vraiment? Oui, je le croi.
Aussi vais-je, monsieur, vous prier...

M. HILAIRE.

Et de quoi?

M. MARCEL.

Oui, si vous connoissiez quelqu'un, monsieur Hilaire.
De ceux qui lâchement calomnioient mon frère,
Faites-moi le plaisir de le désabuser.

M. HILAIRE.

Qu'entendez-vous par là? Pouvez-vous supposer?

M. MARCEL.

Je ne suppose rien; mais moi, je vous exhorte
De dire à ces gens-là, qu'attaquer de la sorte
Un frère, c'est blesser l'autre frère d'abord;
Que c'est entre nous deux à la vie, à la mort.

M. GERMAIN.

Ah! oui, mon cher Marcel!

M. MARCEL.

Tenez, monsieur Hilaire,
Je vais vous en donner une preuve plus claire.
Vous savez le sujet de notre démêlé?
Hé bien! ce pauvre frère, il est si désolé,
Et du débat lui-même, et sur-tout des sottises
Que dès méchants, monsieur, sur nous se sont permises,
Que si je lui disois, en lui tendant la main,
«Ah! ne nous brouillons plus, plus jamais, bon Germain;
« Unissons-nous encor de plus près; et pour gage,
« Va, de notre maison suivons l'antique usage;

« N'allons point au dehors nous allier; enfin,
« Que la jeune orpheline épouse son cousin; »
Je suis sûr que Germain, que cet excellent frère,
Loin de me résister, saisiroit, au contraire,
La main de ma pupille et celle de son fils,
Et leur diroit bientôt : « Enfants, soyez unis. »

M. GERMAIN.

C'est vrai. Mes chers enfants, votre oncle le desire,
Soyez unis.

CHARLE et SUZETTE.

O Dieu!

CHARLE.

Mon père!

Mme GERMAIN.

Ah! je respire!

M. MARCEL.

Monsieur Hilaire, eh bien! l'avois-je mal jugé?

M. HILAIRE.

Monsieur...

SUZETTE, *bas, à Charle.*

Le cher voisin va prendre son congé.

M. GERMAIN.

Pour vous, monsieur Hilaire, assurez bien madame
Que je regrette fort, dans le fond de mon ame,
De ne pouvoir...

M. HILAIRE.

Fort bien. Ainsi donc vous romprez
D'anciens engagements que j'avois crus sacrés?
Vous revenez de loin. Mais, malgré l'apparence,
J'oserai conserver un reste d'espérance.

Tout n'est pas terminé; d'ici jusqu'au contrat,
Il pourra survenir quelque nouveau débat;
Mon cher voisin... alors... J'attends, et me retire.

Mme GERMAIN, *de loin.*

Il n'en surviendra plus, j'ose bien le prédire,
Lorsque nul étranger ne viendra désormais
Troubler de ce séjour l'union et la paix.
Malheur, disoient toujours nos respectables pères,
A qui pourroit semer la discorde entre frères!

SCÈNE XIII.

M. GERMAIN, MADAME GERMAIN, M. MARCEL, CHARLE, SUZETTE.

M. MARCEL.

Quel trait il nous lançoit avant que de partir!
Le traître!

Mme GERMAIN.

Mes amis, vous le ferez mentir.

M. GERMAIN.

Ah oui.

Mme GERMAIN, *à M. Marcel.*

Mais il faut, moi, qu'envers vous je m'excuse
Mon projet de tantôt, ce n'étoit qu'une ruse,
Pour sauver à mon fils un hymen importun;
Et j'en demandois deux pour n'en avoir aucun.

M. MARCEL.

Ah! j'entends, chère sœur! cet aveu me soulage;
Vous trouver un seul tort, c'eût été bien dommage.

M. GERMAIN.

Elle n'en a jamais.

Mme GERMAIN.

Je ne m'en flatte point;
Mais unir ces enfants, amis, voilà le point.

M. MARCEL.

Oh! oui, leur union fut toujours retardée.
Allons, Germain.

M. GERMAIN, *après avoir rêvé.*

Mon frère, il me vient une idée:
Si, pour faire tomber ces scandaleux propos,
Que sèment les méchants, que recueillent les sots,
Si, pour donner, enfin, aux faux rapports d'un traître
Un démenti public, on nous voyoit paroître,
Nous tenant par le bras, joyeux et triomphants,
Avec ma chère femme et ces heureux enfants,
Au Mail, où tout Morlaix à présent se promène;
Cela feroit, je crois, une assez bonne scène!
Qu'en dis-tu?

M. MARCEL.

Volontiers; mais pourquoi relever
De tels propos?

M. GERMAIN.

Pourquoi, Marcel? pour leur prouver
Que nous sommes d'accord mieux que jamais ensemble.
Allons au Mail.

M. MARCEL.

Mon frère, il vaudroit mieux, ce semble,
Aller tous cinq ailleurs.

M. GERMAIN.

Où donc?

M. MARCEL.

Eh! mais, Germain,
Chez le notaire.

CHARLE.

Ah! oui.

M. MARCEL.

Dieu sait comme en chemin
Nous serons aperçus! C'est au bout de la ville!
Et cette course-là seroit bien plus utile.

Mme GERMAIN.

En effet.

CHARLE.

Mon père, oui; le notaire plutôt.

M. GERMAIN.

Eh! nous irons demain, monsieur; d'abord, il faut
Aller au Mail.

M. MARCEL.

Il faut aller chez le notaire.

M. GERMAIN.

Non.

SUZETTE, *à demi-voix, d'un ton caressant.*

Vous allez encor fâcher votre bon frère.

Mme GERMAIN, *souriant.*

Cette chère Suzette, elle aime bien la paix!

M. MARCEL, *à son frère.*

Tu ne l'aimes pas, toi.

M. GERMAIN.

Cédera-t-il jamais?

Mon idée étoit bonne.

M. MARCEL.

Et la mienne est meilleure.

M. GERMAIN.

Au Mail.

M. MARCEL.

Chez le notaire.

M. GERMAIN.

Oui, demain.

M. MARCEL.

Tout-à-l'heure.

Mme GERMAIN.

Hé bien,... car avec vous toujours nouveau travail,
Allons chez le notaire, en passant par le Mail.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

